André Caroff

Mme ATOMOS CHANGE DE PEAU

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

ANDRE CAROFF

M^me ATOMOS CHANGE DE PEAU

COLLECTION « ANGOISSE »
© 1968 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

CHAPITRE PREMIER

Le fourgon postal déboucha dans Quebec Road, vira sur Queen City Avenue, tourna de nouveau afin d'éviter les embouteillages. L'itinéraire était immuable, le chauffeur, son aide et les deux gardes absolument décontractés. Ce transport de fond était effectivement l'un des plus sûrs de Cincinnati et peut-être bien de tout l'Ohio. En quinze années de service aucun incident, même bénin, ne s'était produit sur la ligne…

Cela tenait probablement au fait que le fourgon 504 n'effectuait qu'un très court trajet. Du dépôt général à la poste centrale, il y avait à peine trois miles. Un parcours en or, dans de larges voies généralement dégagées, comportant six passages devant des postes de contrôle fixes.

Pas de petites rues ni d'étranglement ; presque pas de virages brusques pouvant cacher une embuscade ; carrosserie blindée, pneus increvables, glaces et pare-brise à l'épreuve des balles.

Toutes les portes du 504 étaient verrouillées de l'extérieur au départ, et ne pouvaient s'ouvrir qu'à l'arrivée. En outre, et en cas d'alerte, les gardes pouvaient immédiatement contacter le central de la police par radio, et bloquer les volets de surveillance et les meurtrières en attendant les secours.

Bref, le fourgon 504 semblait être imprenable, et les experts de la compagnie d'assurances avaient déclaré, lors des essais de résistance et de maniabilité, que cet engin répondait exactement aux normes de sécurité exigées à la signature du contrat liant les Postes américaines à la *Lloyd's.*

Ce jour-là était le premier samedi du mois de mai 1968 et la 504 ne transportait que 200.000 dollars en billets usagés. Le ciel était bleu, la température relativement clémente, et la météo annonçait un week-end *beau sur l'ensemble de l'Ohio, mais avec des risques d'averses en fin de soirée si la dépression en provenance du nord-ouest atteignait les côtes, etc.*

Cela n'avait pas empêché les habitants de Cincinnati de se ruer à la campagne, mais le vrai départ ne se produirait que vers midi, quand les

écoliers auraient chassé les fatigues de la semaine par une classique grasse matinée.

Néanmoins, personne ne travaillait ce matin-là à Cincinnati, hormis les chauffeurs de taxi, les livreurs, et les occupants du fourgon 504 qui prenaient la chose avec philosophie.

À l'angle de Montana Avenue et de Harrison Avenue, juste après le poste de contrôle numéro 4 et avant l'immeuble en construction, une rafale de vent secoua l'antenne courbe fixée au toit et le chauffeur dit que le temps allait probablement se gâter. Son aide lui répondit que cela lui était égal car il avait l'intention d'aller au cinéma. Après quoi, les deux hommes amorcèrent une discussion sans intérêt sur les films qu'ils avaient vus récemment et le 504 continua paisiblement sa route.

Derrière, les deux gardes surveillaient distraitement le sillage du fourgon en conservant un index mou sur la détente de leur mitraillette. Tout était calme, normal et routinier…

Peu de circulation, presque pas de piétons ; seulement un petit camion vert bouteille de la C.D.C. conduit par un livreur et arrivant très vite par l'arrière du 504. Sans intérêt…

Le petit camion fit fonctionner son clignotant, amorça son dépassement et disparut du champ de vision des gardes pour s'encadrer dans le rétroviseur d'aile du fourgon. Le conducteur de ce dernier serra machinalement sur sa droite afin de faciliter la manœuvre, jeta un coup d'œil dans son rétro, estima que le camion vert le frôlait d'un peu trop près et ralentissait maladroitement…

À cet instant, et hors de vue des gardes et du chauffeur du 504, un homme fit coulisser un guichet aménagé au sommet de la caisse du camion. En pressant un bouton, il déploya automatiquement une perche télescopique qu'un fil intérieur reliait à une puissante batterie, et en tendit l'extrémité vers la base de l'antenne courbe qui surmontait le 504.

Lorsque le contact se produisit, il y eut un bref éclair et l'antenne se brisa nettement, se détacha de son socle, décrivit une parabole sous l'effet du déplacement d'air et, se dégageant de son second point de retenue, elle s'envola carrément sans même frôler le toit blindé du fourgon.

Le camion de livraison acheva alors son dépassement, se rabattit très lentement. Les deux véhicules arrivèrent à la hauteur de l'immeuble en construction. Un chantier apparemment désert, clôturé d'une palissade de

cinq mètres, d'où émergeaient des poutrelles d'acier et le bras d'une énorme grue dont la pince démesurée se trouvait bizarrement en position basse. De l'autre côté de la palissade, personne n'aurait su dire ce qu'il y avait au niveau du sol.

Soudain, le camion vert s'écarta à gauche, ralentit et actionna une nouvelle fois son clignotant. Le chauffeur du 504 braqua afin de passer entre le trottoir et le véhicule, se glissa dans le trou, jura en écrasant le frein lorsque le camion fit une fausse manœuvre. Le choc eut lieu sous la grue. Le 504 avait pris le camion par le flanc droit et lui avait fait effectuer un demi-tête-à-queue. Quant à lui, il se trouvait toujours bien en ligne, sans trop de dégâts, mais moteur calé.

Quand un incident de cette sorte se produit, il y a infailliblement quelques secondes de stupeur dans les deux camps.

Le camion vert était en travers du chemin, et son chauffeur restait immobile. Le fourgon relançait son moteur et l'un des gardes commutait en émission afin d'avertir le Central, ainsi que le prescrivait le règlement. Pas question de donner l'alerte ! Au premier coup d'œil, on constatait qu'il ne pouvait s'agir d'une agression !

Pendant ce temps la pince de la grue fendait silencieusement l'air, se stabilisait au-dessus du fourgon, descendait enfin et agrippait sèchement le véhicule entre ses quatre doigts rigides. La « prise » éveilla un bruit semblable à une détonation et le 504 quitta la chaussée comme un papillon, passa par-dessus la palissade, se balança dans le vide tandis que le garde s'escrimait vainement sur son poste privé d'antenne.

Sur le chantier, invisible de la rue, un énorme camion-citerne stationnait. Sa citerne était ouverte, comme la gueule d'un avion-cargo, mais vers le ciel, et sa partie fixe contenait assez d'eau pour engloutir deux voitures comme le 504.

La grue se stabilisa au-dessus de la cuve, laissa descendre son fardeau, le libéra seulement quand son toit fut noyé sous le liquide. Alors, simultanément, la citerne referma ses mâchoires, le camion démarra et quitta le chantier, tandis que le grutier et le pilote du petit camion vert filaient sous les yeux de quelques témoins statufiés.

Dix minutes plus tard, le 504 ne contenait plus que quatre cadavres, 200.000 dollars un peu mouillés, et il était devenu une sorte de simple coffre-fort dont un chalumeau aurait fatalement raison.

*

Trois mois auparavant, en février, et du côté de Billings en Montana, M^me^ Atomos avait une fois de plus échappé à Smith Beffort en poussant l'ironie jusqu'à lui donner rendez-vous à Cincinnati pour le mois de mai[1] !

On savait que la redoutable femme tentait de reconstituer une organisation criminelle, quelle disposait de certains appuis, telle cette ahurissante *O.A.A.M.A.*[2], et qu'il lui fallait d'énormes sommes en liquide afin de construire un super-laboratoire. Or, c'était naturellement cela que Beffort et son équipe désiraient éviter.

Nue, M^me^ Atomos était dangereuse. À la tête d'un gang, elle serait *très* dangereuse. Maîtresse d'un laboratoire qui lui fournirait de nouveau un rayon désintégrateur, elle deviendrait *effroyablement* dangereuse. Cette femme ne vivait plus que dans l'ambition de détruire et d'assassiner. Hiroshima et Nagasaki avaient été le prétexte primitif à la haine de M^me^ Atomos pour les Etats-Unis, mais qu'en restait-il maintenant ?

D'ailleurs, qui aurait pu jurer que la terrible femme était toujours absolument saine d'esprit ? Qui aurait pu dire qu'elle agissait dans un but précis, d'après un plan déterminé, et non pas seulement en fonction des événements ?

Tuer, tuer, tuer… Bob. Soblen, Old Lucky étaient ses dernières victimes.

Qui serait exterminé au cours de cette nouvelle opération ?

— Le mois de mai est entamé depuis quatre jours, fit Smith Beffort, et *elle* ne s'est pas encore manifestée. Je me demande si *elle* ne va pas frapper ailleurs pendant que nous attendons à Cincinnati ?

Mie et Yosho Akamatsu ne levèrent même pas la tête, continuèrent leur partie d'échecs comme si de rien n'était. Au fur et à mesure que les jours passaient, Smith devenait plus nerveux et irritable. Plusieurs fois, au cours des années écoulées, M^me^ Atomos avait été à sa merci mais, toujours, la démoniaque Japonaise avait trouvé un moyen d'échapper au suprême châtiment.

Smith commençait à souffrir d'un complexe d'infériorité à la suite de cette série d'insuccès, se demandait finalement s'il était réellement de taille

à contrecarrer les projets de sa cruelle ennemie ? Certes, la Cité Atomos, l'île Atomia, et l'Organisation criminelle de la Japonaise avaient été détruites, mais l'on pouvait considérer que tout serait remis en question si M^me^ Atomos redevenait riche.

Or, c'est précisément ce qu'elle était en train de faire.

À 10 h 30, la sonnerie du téléphone se déchaîna dans le living du bungalow que Beffort avait loué pour la durée de son séjour à Cincinnati. Le G'man actionna ses longues jambes, traversa la pièce et décrocha.

— Smith Beffort ?

— C'est moi…

— Ici, Samuel Tiger. J'ai du nouveau pour vous.

Tiger était le directeur du bureau F.B.I., régional.

— M^me^ Atomos ? s'enquit Beffort plein d'espoir.

— À vrai dire, avoua Tiger, je n'en sais rien.

Je vous téléphone simplement parce que vous m'avez recommandé de vous signaler tous les incidents…

— Exact, approuva Beffort ; de quoi s'agit-il ?

— Une histoire assez bizarre, attaqua Tiger avec hésitation. Il y a de cela une quinzaine de minutes, deux coups de fil avisaient le poste de police du secteur ouest qu'un fourgon postal venait d'être enlevé de la circulation par une grue placée dans un chantier de construction…

— *Enlevé,* questionna Beffort, ça signifie quoi ?

— Donnez au mot la signification que vous voudrez, fit Tiger avec effort, ça sera bon dans tous les cas. En fait, le fourgon en question a été littéralement décollé du sol et, depuis, nul ne l'a revu… Personnellement, je trouve que c'est un peu exagéré !

— Un canular ?

Tiger eut une nouvelle hésitation avant de dire :

— Je pencherais pour le canular si le fourgon n'avait pas transporté deux cent mille dollars…

Beffort siffla entre ses dents, et demanda :

— Ne tournez pas autour du pot, voulez-vous ? Quand une somme pareille disparaît, ce n'est généralement pas…

— Je sais ! intercala Tiger, mais il y a dans cette affaire un détail surprenant. Le fourgon disposait d'un émetteur-radio et il ne l'a pas utilisé. En outre, quand on a été voir de l'autre côté de la palissade il ne s'y trouvait plus et le sol gras ne portait pas l'empreinte de son passage !

Beffort eut un ricanement silencieux. Déjà,, il avait la conviction que seule M^{me} Atomos pouvait faire cela.

— Puis, continua Tiger, j'ai oublié de vous dire qu'avant d'être croché par la grue le fourgon avait eu un accident avec un autre véhicule dont le conducteur s'est enfui.

— Et le grutier ?

— Egalement en fuite.

— Qui a téléphoné au poste ouest ?

— Deux témoins ne se connaissant pas et habitant dans des immeubles situés face au chantier. L'un est fonctionnaire, l'autre commerçant.

— Donnez-moi l'adresse de ces gens. Je suppose que vous faites rechercher le camion postal ?

— Naturellement. Par la même occasion, nous essayons de savoir qui pilotait le véhicule responsable de l'accident. Voici les noms et adresses des témoins…

*

Smith Beffort et Akamatsu traversèrent Harrison Avenue et pénétrèrent sur le chantier.

— Drôle d'histoire, commenta Akamatsu qui avait assisté aux interrogatoires du commerçant et du fonctionnaire. Ils sont d'accord sur tous les points, mais seul le commerçant a parlé de l'homme au blouson de cuir…

Il s'agissait de l'homme à la perche télescopique qui avait sectionné l'antenne du fourgon 504. D'après le témoin, cet homme avait sauté du petit camion vert immédiatement après que le fourgon eut franchi la palissade, et il s'était éloigné tranquillement en direction d'une Buick noire en portant un étui abritant sans doute une canne à pêche…

— Les détails ne me passionnent pas, fit Beffort d'un ton sec. J'enregistre le résultat de l'opération et mon totalisateur mental m'indique que M^me^ Atomos vient de rafler deux cent mille dollars tout en faisant une nouvelle fois la preuve de son ingéniosité ! Le 504 était imprenable, disposait de la radio et d'une certaine puissance de feu. M^me^ Atomos s'est arrangée pour stopper le fourgon sous la grue tout en réduisant la radio au silence. De plus, sans cible, les gardes n'avaient pas la moindre raison d'utiliser leurs armes… Du beau travail !

Akamatsu opina mollement, se pencha avec Beffort sur les innombrables empreintes de pneus qui sillonnaient le sol boueux du chantier. Rien que du poids lourd, quelques sillons zigzaguants de brouette à pneumatique lisse, une double trace entrecroisée de motocyclette…

— Le fourgon n'est pas passé par-là, décréta Beffort en allumant une cigarette. Comme il ne s'est pas désintégré, il faut croire qu'on l'a chargé sur une plate-forme… Tenez ! Voyez ces traces, Yosho !

Cinquante de large sur trente de profondeur. Dessins en S sur le profil, en W sur le plein. Tranchées encore humides, donc relativement fraîches.

Les deux hommes les suivirent, aboutirent à une autre sortie et virent les traces boueuses s'éloigner en direction de Bridgetown. Plus loin, les traces devenaient floues, inexistantes.

— Inutile de poursuivre, dit Beffort. Mieux vaut retourner au Central et ordonner aux patrouilles d'intercepter les poids lourds passant les quinze tonnes… Tout de même, je me demande ce qui a pu empêcher les gardes d'ouvrir le feu ?

Akamatsu haussa les épaules, fourra ses mains dans ses poches, mais resta muet. Il savait que cette question n'était que la première d'une série sans fin.

*

À midi, Samuel Tiger rentra chez lui. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais un appel téléphonique de sa femme l'avait fait bondir dans sa voiture. *Viens vite, Sam, viens vite ! Je suis comme paralysée… Juste la force de me traîner jusqu'au téléphone… Je crois que je vais mourir !*

Puis, inexplicablement, elle avait raccroché. Les deux appels de Tiger étaient restés sans réponse et il avait quitté son bureau en trombe, aussi inquiet qu'un homme peut l'être en pareil cas.

Maintenant, il venait de sortir de l'ascenseur et se pétrifiait devant le texte de l'invraisemblable billet épinglé à la porte de son appartement : *Samuel Tiger, vous allez mourir comme périront dans les huit jours toutes les notabilités de Cincinnati ! Dans votre appartement, vous trouverez le cadavre de votre femme et un piège mortel préparé à votre intention. Je vous préviens afin de respecter les règles du jeu* « *Opération Ohio » qui m'oppose dès aujourd'hui à Smith Beffort, aux agents fédéraux et à la force* « *Dragon Vert* ». *Désormais, M^me^ Atomos ne frappera qu'après un préavis ! Mon intelligence contre la vôtre ! Quel est l'objet utilitaire que vous ne devez pas toucher si vous voulez rester en vie ?*

Bonne mort, Samuel Tiger ! Hiroshima – Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !

C'était fou, incroyable, terrifiant tout à la fois !

Sans le coup de fil de sa femme et sans la redoutable signature de M^me^ Atomos, Tiger aurait pu croire à une mauvaise farce. Il tenta effectivement d'y croire pendant quelques secondes, mais comment un homme peut-il raisonner froidement quand il sait qu'un cadavre l'attend chez lui ?

Tiger introduisit la clef dans la serrure, poussa le battant et se rua vers la salle de séjour. D'entrée, il fut certain que Helen était morte. Statufiée dans un fauteuil, yeux grands ouverts, dilatés par l'horreur, elle ne pouvait avoir davantage l'apparence d'un cadavre.

Tiger se mordit les lèvres pour ne pas hurler, se souvint à temps de l'avertissement de M^me^ Atomos, marcha lentement jusqu'au fauteuil. Il avait un fils interne dans un lycée de *College Hill,* voulait rester assez longtemps en vie pour l'aider à devenir un homme…

Sa main toucha le bras de sa femme, sentit de la tiédeur, discerna une certaine contraction des chairs. Tiger réalisa soudain que, malgré les apparences, Helen était encore vivante. Elle ne portait aucune blessure visible. On lui avait probablement injecté un poison lent et une intervention rapide pourrait peut-être la sauver !

Tiger pivota, tendit le bras vers le téléphone tout proche et décrocha.

Objet utilitaire !

L’explosion lui arracha presque la tête… et tua du même coup Helen qui n’était qu’en syncope.

CHAPITRE II

À la même heure, dans une petite usine désaffectée de Covedale, Scarett et Keating, les deux tueurs numéro un de M^me^ Atomos, ouvraient le fourgon 504 comme s'il se fût agi d'une vulgaire boîte de conserves et mettaient au jour quatre cadavres et deux cent mille dollars.

Depuis l'affaire de Billings, c'est-à-dire depuis trois mois, l'équipe et la fortune de M^me^ Atomos s'étaient singulièrement étoffées. Par une curieuse ironie du sort, la sinistre Japonaise s'était vue contrainte d'imiter Smith Beffort en prenant à son service un fantastique ramassis de criminels en tout genre.

Ce gang devenait le pendant de la force « Dragon Vert », avec la seule différence que les hommes de Beffort travaillaient pour la Société. Tirés de prison par Beffort, Owen Bernitz et les siens œuvraient pour les Etats-Unis avec autant de zèle qu'un condamné à mort sciant les barreaux de sa cellule. Car, en fait, les membres de « Dragon Vert » étaient en train de sauver leur peau, sinon leur âme, puisque la disparition de M^me^ Atomos entraînerait leur complète réhabilitation.

Dans l'autre camp, le zèle n'était pas moins grand et ses motifs assez semblables. Scarett, Keating et leurs comparses avaient assez de crimes sur la conscience pour remplir les archives du F.B.I. Ils étaient tous recherchés, iraient directement sur la chaise électrique ou dans la chambre à gaz s'ils tombaient aux mains des forces de l'ordre.

En fin de compte, les uns avaient eu la chance d'être choisis par Smith Beffort, les autres la malchance d'être sélectionnés par l'*O.A.A.M.A.* recrutant sur ordre de M^me^ Atomos.

Mais, ceux de la force « Dragon Vert » savaient toujours où trouver Beffort, Mie Azusa ou Akamatsu. Dans le gang Atomos, seuls Scarett et Keating auraient su dire à quoi ressemblait leur patronne et étaient en mesure de la joindre par radio ou par téléphone suivant un code déterminé.

Les autres se contentaient d'obéir et de percevoir leur mensualité des mains de Scarett.

Quant à M^me^ Atomos, elle n'était qu'une ombre, un personnage à transformations, quasiment un mythe pour certains.

Cloisonnement, mystère, sécurité.

Vols, attaques à main armée, assassinats.

Scarett déploya l'antenne d'un talky-walky, fixa l'écouteur d'oreille, pressa le poussoir d'appel. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la voix de M^me^ Atomos lâcha :

— Ici, A.S. ; parlez, S.T.

— Opération Harrison bouclée, madame, fit laconiquement le tueur.

— Parfait. Expédiez les *papiers* au compte 679, et faites brûler les *sardines* et leur *boîte.* Vous avez fait le nécessaire au sujet du juge ?

— Tout est en place, madame.

— Bien, fit M^me^ Atomos d'un ton satisfait, vous me parlerez sur fil 300 après son décès. Vacation de 19 heures.

— Bien compris. Terminé ?

— Terminé, confirma M^me^ Atomos.

Scarett coupa, se débarrassa de l'appareil, et dit à Keating :

— Balance l'essence. On fiche le feu à la baraque, au fourgon et aux macchabées… Pour le juge, c'est au point ?

Keating leva le pouce.

— C'est okay ! Il avalera son bulletin de naissance aussi facilement que Tiger et sa bonne femme ! Ah ! On peut dire que la patronne a des idées, hey ?

Scarett acquiesça, silencieusement, sombrement. M^me^ Atomos commençait à lui ficher la trouille…

Smith Beffort déplia la lettre qu'une main anonyme avait déposée dans la boîte aux lettres du juge Strak, et lut : *Avant ce soir, cher monsieur Strak, vous serez mort car vous avez parfaitement votre place dans le cadre de mon « Opération Ohio ». Comme j'avais prévenu Samuel Tiger, et afin de respecter les règles du jeu, je vous mets en garde contre les objets ronds. Bonne mort, juge ! Hiroshima – Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !*

Beffort poussa un petit soupir. Il avait vu l'avertissement épinglé à la porte des Tiger, savait que cette missive n'était pas une plaisanterie.

Strak, un homme très froid, sec et glabre, frisant la soixantaine, eut un ricanement et dit :

— Cette damnée femme ne doute de rien, n'est-ce pas ? Si elle croit m'impressionner, elle se trompe ! Je vais faire exactement ce que j'avais prévu, sans me préoccuper spécialement de ce ridicule avertissement !

Sa maison était cernée par les agents du F.B.I., Akamatsu et Beffort se trouvaient dans son bureau. Il pouvait crâner sans risques. Beffort comprenait très bien cela. Il demanda :

— Et qu'aviez-vous prévu, juge ?

— Tous les samedis, je joue au golf à *Golf Manor* et je n'ai pas l'intention de manquer à mes habitudes.

Beffort fronça les sourcils et M^me^ Strak se leva, très pâle.

— C'est de la folie, John ! fit-elle avec émotion.

— Je refuse simplement de me laisser intimider ! rétorqua sèchement le juge. Reculer serait encourager le crime !

« Très digne, assez courageux, songea Beffort, mais complètement idiot lorsqu'on a affaire à M^me^ Atomos. » Il dit :

— Votre femme a raison, juge. M^me^ Atomos vous menace de mort et elle tient généralement ce genre de promesse ! Vous allez rester tranquillement chez vous…

— N'y comptez pas ! Vous me protégerez tout aussi efficacement à *Golf Manor !*

— Pas si l'objet rond dont parle M^me^ Atomos est une balle de fusil ! Nous pouvons surveiller le terrain, fermer les routes y conduisant, mais nous ne sommes pas en mesure d'empêcher un bon tireur de vous abattre à l'aide d'un fusil à lunette !

Le juge secoua la tête.

— J'irai à *Golf Manor,* avec ou sans vous. Je ne tiens pas à lire dans les journaux de lundi que M^me^ Atomos a obligé le juge Strak à se terrer chez lui pendant tout un après-midi !

— Cela vaut mieux que d'être tué !

— Pas quand on est candidat aux prochaines élections ! Je ne veux pas faire le jeu de mes adversaires en me couvrant de ridicule !

— Vous préférez faire le jeu de M^me^ Atomos ?

— Pas particulièrement, mais je suis dans l'incapacité de concilier ma sécurité et ma popularité.

Il ne le disait pas, estimait néanmoins que l'aubaine était magnifiquement indiquée pour se mettre en vedette. Les quotidiens du lundi vanteraient son courage, et les lecteurs auraient sous les yeux une photographie du juge-candidat avec une légende de ce genre : *Malgré les menaces de M^me^ Atomos, le juge Strak fit paisiblement son parcours hebdomadaire…*

Beffort comprit très vite qu'il ne viendrait jamais à bout de l'entêtement du juge. Par ailleurs, il n'avait aucun moyen légal pour le bloquer entre quatre murs. Il capitula donc.

— Okay, nous irons avec vous à *Golf Manor*. Je vous demande seulement une heure. C'est ce laps de temps qu'il nous faut pour mettre en place notre dispositif de sécurité. Bien entendu, vous ne conduirez pas, vous ne toucherez rien entre votre logis et le terrain, et vous jouerez avec des balles que nous vous donnerons. Suivez nos instructions mot à mot, juge, sans quoi nous ne répondons de rien.

— Promis, monsieur Beffort, à mon âge on n'a plus du tout envie de mourir…

*

Le juge Strak arriva vers 15 h 30 à *Golf Manor*. Beffort et Sylver, le remplaçant de Tiger, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'un drame ne se produise pas. Les routes étaient fermées depuis soixante minutes et des équipes spécialisées avaient passé le terrain au crible, ainsi que les bosquets situés dans son enceinte.

Des guetteurs occupaient les points stratégiques qu'un tireur isolé aurait pu utiliser.

Le Club n'était pas interdit, mais les joueurs avaient dû subir un contrôle d'identité ainsi que les *caddies* et le personnel du bar et des vestiaires.

Comme il fallait s'y attendre, un groupe de journalistes et de photographes stationnait près des bâtiments. Lorsque le juge descendit de la voiture de police, les flashes crépitèrent et une rumeur s'éleva des rangs des habitués. Strak était populaire à Cincinnati, le serait infailliblement beaucoup plus sous quarante-huit heures. Ceci était acquis. Mort ou vif, on parlerait de lui.

— Regardez ce vieux cabot, grommela Sylver avec hargne, il nous donne autant de travail que si Johnson débarquait brusquement sur l'aéroport ! S'il se fait descendre, nous aurons bonne mine !

Beffort le dévisagea soucieusement.

— J'ignore comment cela se produira, dit-il à voix basse, mais vous pouvez d'ores et déjà considérer Strak comme un homme mort.

— Parce qu'il est venu ici ?

— Non, peu importe l'endroit où il se trouve. M^me^ Atomos a tout prévu, y compris nos réactions et l'imprévisible, si bien que le juge n'a pas une chance sur cent mille d'en réchapper.

Sylver devint un peu pâle.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez, Beffort ?

— Tiger avait été prévenu, n'est-ce pas ? Nous savons maintenant qu'il a répondu à un appel de sa femme qui agissait sous la contrainte, et qu'il savait exactement les risques qu'il courait en pénétrant chez lui. Il n'aurait pas dû toucher au téléphone, mais M^me^ Atomos l'a en quelque sorte obligé à le faire en lui laissant croire qu'il pouvait sauver sa femme. En ce moment, nous sommes persuadés que Strak bénéficie d'une extraordinaire protection. Nous sommes persuadés d'avoir pensé à tout.

Sylver se raidit.

— En ce qui concerne les objets ronds, c'est vrai !

Beffort se baissa, ramassa un caillou.

— Il est rond, il est ici, et vous ne l'avez pas examiné ! Sur le parcours que Strak suivra obligatoirement, il y a des centaines de cailloux comme celui-ci. Que pourrions-nous faire si l'un d'eux contient une charge d'explosif assez puissante pour déchiqueter Strak quand il passera à proximité ?

— C'est du cinéma !

— Le cinéma n'est bien souvent que le reflet de la vie, et M^me^ Atomos est un très bon metteur en scène ! Elle était certaine que Strak ne renoncerait pas à sa partie de golf et elle s'est arrangée pour cristalliser notre attention sur les balles que le juge expédiera. Voyons, Sylver, réfléchissons encore. Quel objet rond, ou cylindrique, le juge peut-il toucher au cours de sa partie ?

— Ses *clubs,* évidemment ! Nous les avons démontés. Ils sont en bon état et n'ont pas été trafiqués.

À cet instant, Yosho Akamatsu sortit du vestiaire et jeta :

— Tout est okay, Smith ! Le juge peut venir se changer.

Strak eut un petit sourire crispé, s'avança entre les deux agents fédéraux qui ne devaient pas le lâcher pendant tout le parcours.

— Décidément, dit-il, je crois que M^me^ Atomos va subir un échec !

Beffort lui dédia un regard noir, le précéda dans le bâtiment décoré de fanions et de coupes-interclubs. Une allée centrale, des *crosses* et des balles à droite, une rangée de vestiaires munis de serrures à gauche. Au fond, les douches jouxtant une série de cabines communiquant elles-mêmes avec le bar et la salle de restaurant par un étroit couloir.

Strak s'approcha de son vestiaire, sortit une clef plate de sa poche, manœuvra la serrure…

— Un instant, demanda Beffort, rappelez-vous que vous ne devez toucher à rien avant examen.

Il repoussa le juge sans trop de ménagement, ouvrit la porte métallique du vestiaire et dit :

— Enumérez la liste des objets dont vous avez besoin et je vous les passerai.

— Vous croyez vraiment que…

— Pas d'objection, je vous prie ! Vous n'avez l'autorisation de faire joujou que sous certaines conditions que vous vous êtes engagé à respecter. J'écoute !

Gêné, Strak jeta un regard circulaire, ne rencontra que des visages fermés, attentifs, méfiants. Cela le rendit nerveux, lui fit soudainement comprendre qu'il courait réellement un terrible danger. Jusqu'en cet instant, il avait eu la sensation de vivre une aventure invraisemblable qui ne le concernait pas directement. Maintenant, au pied du mur, il se sentait les

jambes un peu molles. Puis, il eut conscience de faire attendre Beffort et ses hommes, se fit très gentleman pour dire :

— Excusez ma distraction, je pensais à autre chose…

Smith Beffort haussa les épaules.

— Prenez tout votre temps, juge. Pendant que vous êtes ici, vous n'avez rien à craindre et je ne suis pas pressé de vous voir mourir. Peur ?

Strak ne répondit pas, retira son veston. Beffort dit :

— Vous pouvez encore renoncer à cette partie.

Les mains du juge tremblèrent sur les lacets de ses chaussures de ville. Beffort ajouta :

— Asseyez-vous dans ce coin et nous bavarderons tranquillement jusqu'à ce soir. Ce qui donnera à votre épouse le plaisir de vous revoir vivant. Qu'en dites-vous ?

Le juge se redressa, eut un coup d'œil vers la porte.

— Vous savez bien que je ne peux plus reculer. Dehors, les journalistes et mes amis attendent… Si vous voulez avoir l'amabilité de me passer ces chaussures et ce blouson…

Imperturbable, Beffort inspecta les chaussures, fouilla les poches du blouson, donna enfin à Strak les objets demandés.

Le juge s'assit, noua les lacets des chaussures, se redressa et enfila le blouson.

— Casquette et cravate, s'il vous plaît ?

Aux couleurs du club, vertes, orange, rouges, avec une bande ondulante blanche d'un effet assez comique. Ainsi déguisé, le juge avait l'allure d'un étudiant. La cravate se nouait au col du blouson, devait flotter au vent sur le terrain…

Entre les fédéraux à la mise discrète, Strak avait l'air d'un vieux gamin farceur. Il s'en fit la réflexion, eut un sourire inattendu et dit :

— On ne joue pas au golf *chez vous ?*

Beffort changea de pied, s'adossa au vestiaire.

— Pas quand M^{me} Atomos est dans le circuit. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Non.

Beffort referma à double tour, glissa la clef plate dans sa poche. Le juge fouilla dans son veston, préleva un paquet de cigarettes, un briquet, un mouchoir, une boîte de pilules. Il souffrait d'insuffisance cardiaque. Tout cela venait directement de chez lui, mais Beffort et Akamatsu examinèrent les cigarettes et le briquet, passèrent au crible les pilules…

— Grotesque, murmura Strak que ces précautions impressionnaient désagréablement, j'ai déjà utilisé tout ceci depuis midi !

— Objets ronds, juge !

— Tout de même ! J'ai entamé ce paquet de cigarettes et cette boîte de pilules ce matin ! Quant au briquet, il n'a pas quitté ma poche !

Beffort lui rendit le tout et Strak avala derechef une pilule, alluma une cigarette, battit du briquet, rien que par esprit de contradiction.

Beffort et Akamatsu échangèrent un coup d'œil mais ne commentèrent pas. La vie du juge ne tenait qu'à un fil, à un geste de trop en direction d'un objet rond électrifié, empoisonné, ou porteur d'une charge explosive. À moins que ce ne soit l'objet qui vienne à lui… Une foule de possibilités !

— Quand vous voudrez, fit Strak.

Akamatsu marcha jusqu'à la porte, appela. Le *caddy* arriva immédiatement, chargea le sac de *clubs,* l'étui en plastique renfermant les balles blanches. Le gosse ne devait pas avoir atteint seize ans, avait le visage couvert de taches de rousseur, des yeux malins, effrontés. Tout ce déploiement de forces policières le faisait doucement rigoler, et M^me^ Atomos n'était pour lui qu'une vieille rombière complètement cinglée qu'on ne pouvait vraiment prendre au sérieux…

Il est vrai qu'à cet âge on ne croit en rien ni à rien.

— Hello ! Mac, fit Strak, en forme ?

— En forme, juge, en forme ! lâcha Mac en mâchant sa gomme.

Ils sortirent et ceux qui attendaient applaudirent discrètement le juge. Ce dernier sourit lorsque les flashes crépitèrent de nouveau, mais son masque se figea tout de suite après. Aussi loin que sa vue portait, il ne voyait que des hommes immobiles, fusil en main, silhouettés sur l'horizon comme des soldats de plomb, ou perchés sur des toits de voitures, jumelles aux yeux, comme des observateurs d'opérette…

Puis, M^me^ Strak arriva brusquement dans un taxi escorté par deux motards, et Beffort sentit qu'il allait se produire une chose absolument

imprévue. Il stoppa fermement le juge, fit signe à sa femme de ne pas bouger. Alentour, les agents fédéraux et Akamatsu étreignaient la crosse de leur pistolet paralysant.

— Que se passe-t-il, madame Strak ? s'enquit Beffort.

La femme paraissait décontenancée, effrayée par l'état d'alerte qu'elle venait de déclencher.

— Mais… rien, fit-elle en rougissant. Je tenais simplement à être là au cas où…

Elle n'osa achever, s'approcha timidement, les mains crispées sur son sac. Le juge réprima un mouvement d'humeur, boutonna son blouson. Le bouton du milieu, le seul qu'un homme utilise généralement…

— Alors, juge, fit Mac, on y va ?

Strak opina, fit un pas et s'écroula d'un bloc, foudroyé par un poison violent qu'une aiguille minuscule fixée au bouton du blouson venait de lui inoculer.

Beffort jura, se pencha.

M^me^ Atomos marquait un deuxième point.

CHAPITRE III

— Je sais ! Nous nous attendions à quelque chose de stupéfiant parce qu'il s'agissait de M^me^ Atomos, et elle a tué le juge en utilisant un moyen ridiculement simple ! Cela fait partie de sa psychologie ! En fait, nous avons vraiment pensé à tout, sauf à ce bouton !

Beffort se tut, alla se verser un verre d'eau. Akamatsu dit :

— Je comprends vos regrets, Smith, car j'éprouve moi-même un sentiment de culpabilité. Nous aurions dû prévoir que M^me^ Atomos avait préparé son piège *avant* d'avertir Strak ! Ce matin, n'importe qui a pu s'introduire dans le vestiaire et mettre en place l'aiguille empoisonnée…

Mie Azusa-Beffort abandonna la fenêtre devant laquelle elle se tenait, se lova sur le divan. Elle subissait un curieux passage à vide, éprouvait une lassitude physique et morale très proche de la neurasthénie. Affaiblissement de la force nerveuse, tristesse, manque de volonté, idéation difficile…

Après la mort de son fils, Mie avait été soutenue par sa haine pour M^me^ Atomos. Pendant quelques mois, son désir de vengeance l'avait dopée, puis, le temps et le manque de résultat s'étaient ligués pour la plonger lentement dans une espèce de résignation morbide frôlant la névrose. Maintenant, elle vivait végétativement, sans but et sans désir car, en son for intérieur, elle avait la conviction que M^me^ Atomos était invincible.

Ni Beffort ni les médecins ne pouvaient rien pour elle. Il fallait patiemment attendre que la nature reprenne le dessus, qu'un événement quelconque vienne redonner à la jeune femme le goût de la lutte et, par conséquent, celui de la vie.

Smith Beffort reposa son verre vide, s'assit, alluma une cigarette et dit :

— Après la disparition du fourgon 504, la mort des Tiger, celle du juge Strak, nous n'avons pas réussi à découvrir la plus petite trace de

M^me^ Atomos, ni d'aucun des membres de sa nouvelle organisation. Dans une ville comme Cincinnati, c'est impensable !

Akamatsu sourit.

— Je trouve au contraire que c'est naturel, dit-il avec un calme lénifiant. Nous ne sommes qu'au premier jour de cette fameuse « Opération Ohio » et M^me^ Atomos n'a pas accompli un exploit en frappant des victimes désignées d'avance, certes, mais qui n'étaient pas préparées à la bagarre. Désormais, tout sera plus difficile pour les exécutants de notre ennemie. Chaque personnalité de Cincinnati est sous surveillance, s'attend à être la prochaine victime et se tient sur ses gardes. La mise à mort d'un autre condamné doit être déjà décidée. Je gage que nous n'allons pas tarder à avoir du nouveau.

Beffort consulta sa montre, fit la moue.

— Il est vingt heures, dit-il ; croyez-vous que M^me^ Atomos ne se repose jamais ?

— Elle a promis de liquider en huit jours les notabilités de la ville, rappela Akamatsu. Nous en avons dénombré une bonne centaine. Cela représente environ douze exécutions par tranche de vingt-quatre heures. Travail considérable !

— Un mort toutes les cent vingt minutes, commenta rêveusement Mie, M^me^ Atomos a déjà du retard sur son planning. Mais nous sommes loin des hécatombes passées, n'est-ce pas ?

Elle marqua un temps et ajouta en dévisageant son mari :

— Au fait, Smith, sommes-nous inscrits sur la liste des victimes de « l'Opération Ohio » ? Je ne pense pas que M^me^ Atomos nous ait fixé rendez-vous à Cincinnati simplement pour que nous applaudissions à ses performances !… Vous ne répondez pas ? Alors c'est que nous sommes inscrits !

— Ne vous énervez pas, Mie, pria Akamatsu.

— Je suis calme, Yosho. J'essaie seulement d'estimer le rang que nous occupons sur le planning de destruction de M^me^ Atomos. À mon avis, nous avons une certaine importance et il devrait nous rester deux à trois jours. D'abord un directeur régional du F.B.I., ensuite un juge… Dans l'échelon social, je nous situe immédiatement au-dessus du maire. Vrai ?

Beffort eut un geste évasif, entra dans le jeu.

— À quoi bon se creuser la cervelle puisque M^me^ Atomos nous préviendra ?

— C'est juste, reconnut Mie, en ce sens il y a au moins du progrès. Tant que nous n'aurons pas reçu une invitation à la mort, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles.

Son ton restait uni, indifférent, et il était impossible de dire ce qu'elle pensait vraiment. En tout cas, elle n'avait pas peur.

À cet instant, Sylver se manifesta par le truchement du téléphone, et dit que les pompiers avaient dû intervenir en fin de matinée du côté de Covedale pour enrayer un incendie qui ravageait une petite usine désaffectée. Malheureusement, tout avait flambé de la cave au grenier et les enquêteurs n'avaient pu inspecter les lieux du sinistre qu'en début de soirée.

— Okay ! coupa Beffort que toutes ces explications irritaient, venez-en au fait !

— Dans les décombres, dit Sylver, on a retrouvé le fourgon 504, découpé au chalumeau, et les restes à peine identifiables des quatre hommes qui l'occupaient. Mon préambule n'était destiné qu'à justifier le retard…

— J'ai compris, mon vieux, fit moins sévèrement Beffort, mais dites-vous bien que tout cela ne m'intéresse pas. Dites-moi où sont passés les deux cent mille dollars, mettez-moi sur la piste des gars qui ont flanqué le feu à l'usine, et je suis preneur !

— Pour l'instant, estima Sylver, c'est au-dessus de mes possibilités. Je peux néanmoins vous dire que Max Powell, l'adjoint au maire, vient de recevoir un mot de M^me^ Atomos.

— Bon sang ! explosa Beffort, et vous ne le disiez pas !

— Chaque chose en son temps, articula sentencieusement le remplaçant de Tiger.

Une phrase que prononçait souvent le docteur Soblen…

— Comment doit-il mourir ? s'enquit Beffort.

— Le billet ne le dit pas, regretta Sylver. M^me^ Atomos conseille à Powell de faire très attention au vide…

— Au vide ?

— Sans plus.

— Powell habite-t-il au sommet d'un building ?

— Non. Il possède une maison individuelle sur Galbraith Road, dans Deer Park, et ne pourrait pas tomber de plus haut que du premier étage.

— C'est largement suffisant pour se tuer, dit Beffort.

— Oui, mais il n'est pas loin de vingt heures trente et Max Powel sera couché dans deux ou trois heures. Une fois dans son lit, je ne vois pas comment M^me^ Atomos parviendra à le pousser dans le vide d'ici à demain matin huit heures ?

— Tiens ! Elle donne une heure-limite ?

— Bien plus, grommela Sylver, elle dit que si Powell est toujours vivant après huit heures du matin, elle considérera qu'il a remporté la partie et le laissera en paix ! Pour un drôle de jeu, c'est un drôle de jeu ! Cette bonne femme est complètement détraquée ! Venez-vous assister au match ?

— J'arrive, confirma Beffort. Quel numéro de Galbraith ?

— Soixante – deux, derrière la haie de troènes…

Une bâtisse relativement moderne, quelques arbres fruitiers, quinze cents mètres de terrain cerné par la haie dont avait parlé Sylver. Quartier tranquille, sombre, un peu inquiétant…

— Vingt et une heures, fit Beffort en stoppant sa voiture le long du trottoir.

Mie Azusa émit un désagréable petit ricanement et dit :

— Ce pauvre Powell n'a plus que quelques heures à vivre !

— Il peut en réchapper, remarqua doucement Akamatsu.

— Pourquoi ? Bob et Soblen sont morts, n'est-ce pas ?

Beffort lui fit face.

— Taisez-vous, Mie ! Vous devenez odieuse à force de vouloir que le reste du monde connaisse le sort de votre fils et de votre vieil ami ! Reprenez-vous, et regardez les choses en face ! Il faut abattre M^me^ Atomos ! Pas la subir !

C'était la première fois que Smith s'adressait à sa femme en termes aussi violents depuis la mort de Bob. Il continua :

— Vous oubliez que le Ciel a été aimable avec vous ! En tant que Miss Atomos, porteuse d'un cerveau-moteur, et fidèle serveuse d'une fantastique machine électronique, vous n'auriez pas dû survivre à la destruction de la Cité Atomos ou de l'île Atomia ! La Providence a autorisé votre opération,

et vous a donné un mari et un fils ! Vous êtes une femme normale alors que vous devriez être morte depuis longtemps, presque contre toute logique, et vous n'avez plus le courage de vivre !

— Smith !

— Vous savez que j'ai raison ! Si vous n'avez plus la force de lutter pour venger Bob, faites au moins un effort pour favoriser le sauvetage des autres ! Par exemple, efforcez-vous de sauver Max Powell ! Il a quarante ans, une femme et quatre gosses ! S'il meurt, sa femme et ses enfants perdront leur unique soutien… Vous savez, Mie, parfois, la mort des parents est infiniment plus dramatique que celle des enfants. Cessez donc de pleurer sur votre sort, penchez-vous sur celui des autres, et vous verrez qu'il y a plus malheureux que vous !

Il avait conscience d'avoir été dur, mais n'oubliait pas que sa femme était japonaise, donc fataliste, qu'elle aurait dû réagir autrement si elle n'avait pas, plus ou moins, subi le « ramollissage » de la société américaine.

Mie était sur le point de répliquer, mais Beffort coupa court en ouvrant la portière et en disant à Akamatsu :

— Cette maison ne comporte effectivement qu'un étage. Je me demande de quelle sorte de vide Max Powell doit se méfier ?

Yosho fronça les sourcils.

— Quelle sorte de vide ? Je n'en vois qu'un.

— Evidemment, nous savons que le vide est un espace ne contenant aucun corps matériel, mais puisque la menace vient de M^{me} Atomos ayons un peu d'imagination ! Powell doit mourir par le vide, bien. Maintenant, ne pourrait-il s'agir d'un vide artificiel ?

Il jeta un coup d'œil vers sa femme. Mie boudait.

Akamatsu dit :

— Comment créer un vide artificiel dans une habitation ? Vous oubliez que M^{me} Atomos n'a plus sa puissance d'antan !

À ce moment, une forme émergea de l'ombre. C'était Sylver, arme au poing, méfiant comme un renard des sables.

— Bonsoir, chuchota-t-il.

— Pourquoi parlez-vous à voix basse ? demanda Beffort que la chose intriguait.

Sylver sourit.

— Exact, je n'ai aucune raison de le faire. Cela ressemble à un gag, n'est-ce pas ? Je suppose que la présence occulte de M^me^ Atomos en est la cause…

— Pas surprenant, admit Beffort. Où est Max Powell ?

— Dans son living. Il a expédié sa femme et ses gosses chez sa sœur et a juré qu'il ne bougerait pas de son fauteuil jusqu'à demain matin. C'est simple comme système de défense mais je crois que c'est un très bon moyen d'échapper au vide.

Le petit groupe traversa le jardin, monta quelques marches et pénétra presque directement dans une vaste pièce où un homme regardait la télévision. Il était en bras de chemise et pantoufles, s'était visiblement préparé à passer une nuit blanche le plus confortablement possible.

— Inutile de vous dire, précisa Sylver, que des G'men sont en planque autour de la maison.

Puis, plus haut, il dit :

— Monsieur Powell, voici Smith Beffort, sa femme et Yosho Akamatsu.

L'adjoint au maire se retourna, hilare.

— Hello ! Comment allez-vous ?

Il n'avait pas l'air de se frapper. Beffort lui en fit la remarque. Powell retira son cigare de sa bouche, envoya un long jet de fumée vers le plafond et expliqua :

— Franchement, dites-moi un peu comment cette garce de Japonaise va s'y prendre pour me tuer par le vide ? Je suis amateur de mots croisés, de charades, de rébus. J'ai bien réfléchi au problème et en ai déduit que rien ne saurait m'atteindre si je ne bougeais pas de ce siège ! Et vous pouvez constater que je n'en bouge pas ! Quitte à paraître impoli envers mes visiteurs. Voulez-vous prendre un verre en regardant le show Sinatra ?

— Merci, refusa Beffort, je préfère aller sonder le sous-sol de votre maison !

Sylver eut un léger sursaut et une ombre d'inquiétude s'étendit sur le visage de Powell.

— Mon sous-sol ?

— Et alors, fit tranquillement Beffort, vous ignorez peut-être que M^me^ Atomos adore littéralement attaquer par en dessous et au moment où on s'y attend le moins ? Pendant que je vous parle, quelqu'un termine probablement d'agencer le piège dans lequel vous chuterez !

Powell haussa les épaules.

— Je suis dans ce fauteuil et y resterai quoi qu'il advienne. Pouvez-vous me dire comment M^me^ Atomos parviendra à découper le plancher sans que je m'en aperçoive ? Puis, ma cave est en béton. Pour y percer un trou sans alerter tout le quartier, il faudrait être rudement fortiche !

— M^me^ Atomos est rudement fortiche, fit poliment Akamatsu.

Max Powell étendit ses jambes sur la table basse placée devant son fauteuil, et dit calmement :

— Je n'ai pas peur, et n'essayez pas de me faire perdre mon sang-froid sous le prétexte de vous rendre utile !

— Dites donc ! aboya Sylver, je ne vous…

— Fermez-la ! rétorqua durement Powell. Vous êtes ici chez moi et je vous interdis de me casser les oreilles ! J'ai dit et je répète que vous tentez de vous rendre utile, j'ajoute que vous ne savez pas comment vous y prendre ! Vous étiez tous à *Golf Manor,* hey ? Ce qui n'a pas empêché M^me^ Atomos de tuer sous vos nez le juge Strak !

— Vous abusez de la situation, reprocha doucement Beffort.

Powell écarquilla les yeux.

— Mince ! Vous y allez fort, G'man ! Qui doit mourir avant huit heures du matin, vous ou moi ?

— Je suis précisément ici pour vous aider !

— Depuis votre arrivée, commenta ironiquement Powell, nous ne faisons que parler ! Vous me faites user ma salive, vous ne m'aidez pas le moins du monde ! Sinon, asseyez-vous tous, taisez-vous, et regardez avec moi le show Sinatra…

D'un geste, Beffort invita son équipe à sortir du living. Il referma la porte coulissante vitrée et dit :

— Ce Powell est un dur ! Mais il a raison quand il prétend que son fauteuil est sa meilleure sauvegarde ! Si M^me^ Atomos ne trouve pas le moyen de l'attirer ailleurs, je gage qu'il sera toujours en vie après huit

heures du matin ! Venez, nous allons malgré tout faire une tournée d'inspection au sous-sol.

Ils descendirent à la cave, se regroupèrent sous le living.

— Le béton est en bon état, constata Akamatsu ; si piège il y a, ce n'est pas ici qu'il se trouve.

L'ampoule qui éclairait la cave était puissante. Sylver cligna des yeux et dit :

— Je suis déjà venu en cet endroit et je peux affirmer que rien n'a changé. D'ailleurs, comment faire tomber Powell dans le vide alors qu'il est presque assis au ras du sol ?

Beffort eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas, mais même si cela semble impossible nous devons nous attendre au pire…

— À moins, coupa Mie, que nous n'ayons donné une mauvaise signification au mot « vide ».

— Il n'a pas d'autre signification, dit Akamatsu.

— Je me suis mal expliquée, rectifia Mie. Je voulais dire que Max Powell devrait se méfier du vide autrement qu'en lui accolant le mot « chute ». Reste à trouver de quelle autre façon le vide est capable de tuer ?

Beffort secoua la tête.

— N'oublions pas, dit-il, que Tiger et Strak ont été assassinés après une *préparation.* Pour Tiger, M^me^ Atomos avait truqué le combiné téléphonique afin qu'il explose dès le décrochement. En ce qui concerne le juge Strak, c'était l'un des boutons de son blouson… Bref, je pense qu'il est assez logique de croire que M^me^ Atomos a également préparé la mort de Powell !

Il examina la cave qui, à vrai dire, ne méritait absolument pas une telle attention, et conclut :

— Veuillez noter que, comme pour le cas du juge Strak, nous tournons en rond malgré notre connaissance du genre de menace qui plane sur Powell. C'est cela qui est désespérant !

Sylver s'assit sur une caisse vide.

— Logiquement, dit-il, rien ne peut arriver. Powell n'a pas la moindre envie ni la moindre raison de délaisser son fauteuil. S'il le faisait, ce serait pour satisfaire à un besoin naturel. Or, nous avons soigneusement inspecté

les toilettes qui n'offrent aucune particularité, et l'un de mes hommes se tient en permanence devant la porte.

— Okay, dit Beffort, remontons et cherchons ailleurs…

Le petit groupe regagna le rez-de-chaussée. Akamatsu jeta un coup d'œil dans le living. Max Powell, mollement installé sur son siège, assistait toujours au show Sinatra. Il sentit la présence d'Akamatsu, se retourna et jeta à travers la porte vitrée :

— Alors, vous avez du nouveau ?

Akamatsu lui fit non de la main et allait se retirer lorsque la sonnerie du téléphone vibra. L'appareil était placé dans un angle du living, exactement derrière le poste de télévision.

Max Powell déposa son cigare dans le cendrier, se leva, rajusta ses pantoufles et alla décrocher. Il se nomma écouta, sourcils froncés. La voix de Sinatra couvrait tous les autres sons et Powell semblait avoir du mal à comprendre son correspondant.

Beffort fit coulisser la porte. Powell lui sourit, colla sa main au micro et dit :

— Ne vous agitez pas, G'man ! Ce sont vos copains du Central qui s'inquiètent de ma santé !

À la même seconde, Smith Beffort vit que l'écran T.V. devenait laiteux. Puis, un éclair fulgurant le traversa et le poste *implosa* sèchement, avec un bruit de bombe qui détone.

Max Powell ouvrit la bouche, lâcha le combiné téléphonique et s'écroula, la tête criblée d'éclats de verre. En même temps, le poste se mettait à fumer et toutes les lumières de la maison s'éteignaient simultanément sous l'action du court-circuit…

Beffort et Akamatsu se ruèrent, soulevèrent Powell et le portèrent dans l'entrée.

— Vite ! ordonna Beffort, appelez une ambulance !

Sylver fila vers la porte. À son avis, Powell n'en avait plus pour très longtemps…

CHAPITRE IV

Le living avait peu souffert de la désintégration du poste, mais portait les traces du jet de l'extincteur que Beffort avait utilisé pour neutraliser un début d'incendie.

Le spécialiste du laboratoire se releva, montra les débris d'un appareil carré surmonté d'une courte antenne tordue.

— L'accident a été provoqué par impulsion radio, affirma-t-il sans hésitation.

Beffort avança le menton.

— Qu'est-ce que le *vide* vient faire là-dedans ?

— Sans lui, rien n'aurait été possible. L'écran d'un récepteur T.V. est constitué par le fond d'une grosse ampoule de verre à l'intérieur de laquelle règne un *vide poussé.* Si pour une raison quelconque le verre casse, soit par suite d'un défaut de fabrication non décelé malgré les nombreuses vérifications, ou d'une chauffe excessive si l'on a oublié d'arrêter le poste, ou encore dans le cas d'un brusque changement de température, il peut se produire non pas une explosion mais une implosion. Les morceaux de verre du tube-écran, sous l'effet de la pression atmosphérique, partent vers l'intérieur mais continuent naturellement leur course et peuvent tuer des personnes présentes derrière le poste. En l'occurrence, l'implosion s'est produite à la suite d'un signal-radio, au moment précis où Max Powell se trouvait au mauvais endroit.

Beffort et Akamatsu savaient très exactement à quoi s'en tenir à ce sujet. Il était évident que M^{me} Atomos avait téléphoné à Powell afin d'être certaine que sa tête ne serait qu'à quelques centimètres du poste au moment voulu. Mais cela n'avait été possible que parce que quelqu'un s'était arrangé pour glisser dans le poste la fameuse boîte carrée…

Si Powell ne s'était pas légèrement redressé pour répondre à la question muette de Beffort, il aurait infailliblement été tué sur le coup.

Beffort, Mie et Akamatsu laissèrent Sylver mener son enquête préliminaire et se rendirent à l'hôpital où Powell luttait contre la mort. Dans la salle d'attente, ils se trouvèrent devant M^me^ Powell. La femme était effondrée mais s'efforçait de conserver sa dignité.

— Madame Powell, dit Beffort, pouvez-vous nous dire si vous avez récemment fait réparer votre poste de télévision ?

La femme inclina affirmativement la tête.

— Hier soir, expliqua-t-elle, l'émission s'est brusquement arrêtée. Il y avait beaucoup de vent et Max a immédiatement compris que l'antenne venait d'être arrachée. Nous sommes allés nous coucher et, ce matin, après le départ de Max, un réparateur est venu. Il disait avoir été prévenu par mon mari…

— C'était faux ?

— Maintenant je sais que oui, mais, sur le moment, je n'avais pas de raison de me méfier. Puisque le poste était réparé, peu importait de savoir qui avait fait le travail…

— Qui a fait le travail ? s'enquit Beffort.

— Je l'ignore. La facture devait m'être envoyée. L'homme m'a simplement fait signer un papier après s'être assuré que le poste fonctionnait, puis il est parti…

— Vous avez assisté à la réparation ?

— Non. J'étais dans ma cuisine.

Elle se tamponna les yeux à l'aide d'un mouchoir humide et roulé en boule, puis ajouta avec détresse :

— J'aurais dû parler de cet homme à Max ! Je suis responsable de…

— Vous n'êtes responsable de rien, madame Powell, coupa Beffort. À l'occasion, sauriez-vous reconnaître le visage de ce mystérieux réparateur ?

— Sans aucun doute ! Je…

Elle s'interrompit, se dressa lentement en voyant un médecin s'encadrer dans la porte. L'homme était grave.

— Mon mari ? souffla M^me^ Powell.

Le médecin écarta les bras et dit doucement :

— Soyez courageuse, madame…

*

Malgré son chagrin, et peut-être poussée par un obscur besoin d'agir, elle avait tenu à se rendre sur-le-champ au Central F.B.I. Maintenant, elle était assise face à un tableau sur lequel un spécialiste du portrait-robot collait des fragments de visage en partant de ses indications.

Un puzzle ahurissant qui prenait cependant forme au fur et à mesure que le temps s'écoulait. L'homme était brun, très mince, mesurait approximativement 1 m 75. Yeux noirs, plutôt rapprochés de la racine du nez, et surmontés de sourcils droits très fournis. Pommettes saillantes, joues creuses, lèvres étroites à peine dessinées, etc.

— Comment allez-vous le retrouver ? demanda M^me^ Powell.

— Nous allons faire parvenir ce portrait-robot à Washington par belino, la renseigna Beffort. Là-bas, on établira une sélection de photographies qui nous sera expédiée par avion. Demain matin, probablement avant midi, vous serez en mesure d'identifier avec certitude l'assassin de votre mari. Quand cela sera fait, nous diffuserons un avis de recherches et le type se fera coincer dès qu'il mettra le nez dehors.

Il balança sa cigarette et ajouta avec une sorte de retenue :

— Ensuite, si cet homme parle, peut-être que nous pourrons capturer M^me^ Atomos… avec beaucoup de chance !

*

La nuit s'écoula sans que M^me^ Atomos et son équipe de tueurs n'envoient d'autres invitations à la mort. Dans Cincinnati, les forces de l'ordre étaient sur le pied de guerre depuis l'attentat réussi contre les Tiger. Cela pouvait rassurer la population mais certainement pas être d'une quelconque efficacité en ce qui concernait le gang Atomos.

À huit heures du matin, une voiture alla chercher M^me^ Powell et la ramena au Central où Beffort, Mie et Akamatsu attendaient.

Beffort pria la femme de s'asseoir, on éteignit les lumières de la salle de projection et l'opérateur envoya sur l'écran les diapositives en provenance de Washington. Les têtes patibulaires se mirent à défiler devant les yeux de M^me^ Powell. Elles se rapprochaient toutes plus ou moins du portrait-robot mais, à la sixième image, la femme se dressa.

— C'est lui !

On ralluma et Beffort s'empara de la fiche correspondante.

— Doug Egton, lut-il, trente-deux ans, deux fois assassin, en fuite, et condamné par contumace à la peine capitale ! Il n'a plus rien à perdre et je doute que nous parvenions à le prendre vivant !

— Mort, il ne nous servira à rien, fit Akamatsu.

Beffort resta silencieux quelques secondes.

— Dès qu'il se sentira coincé, dit-il enfin, il se battra et préférera sans aucun doute se supprimer plutôt que de finir sur la chaise. Au lieu de lancer sur sa piste la police officielle, il vaudrait mieux en charger la force « Dragon Vert », quitte à perdre un peu de temps. Voulez-vous appeler Owen Bernitz, Mie ?

La jeune femme se dirigea vers le téléphone avec empressement. Il semblait que le deuil qui venait de frapper M^me^ Powell lui ait insufflé un regain d'énergie.

*

À neuf heures, Sylver téléphona à Beffort.

— Le jeu recommence, dit-il d'un ton mauvais. Cette fois, M^me^ Atomos met les bouchées doubles. Sept personnes doivent mourir avant midi par électrocution ! Seulement, la lettre a été déposée sur mon bureau et M^me^ Atomos ne donne pas le nom de ses futures victimes !

— Elle commence à tricher, il fallait s'y attendre !

— Elle prétend que nous devrions être capables d'assurer la sécurité de toutes les personnalités dont elle a juré la perte. Pour nous « aider », elle joint une liste de quatre-vingt-dix noms. Je suis le cinquante-cinquième ! Le maire vient en quatre-vingt-septième position. Ensuite, et dans l'ordre, il y a Yosho Akamatsu, votre femme et vous-même ! Charmant, hey ?

— Un homme averti en vaut deux, plagia Beffort.

— Certes, mais à condition que l'ordre indiqué sur cette sacrée liste soit respecté ! Or, Max Powell ne venait qu'en cinquante-quatrième position et il est déjà mort ! Finalement, nous ne pouvons nous baser sur la place que chacun de nous occupe dans l'échelon social… La liste ne tient même pas compte de l'ordre alphabétique !

Sylver était indigné et son indignation eût été risible en d'autres circonstances. Beffort dit :

— Okay, mais nous savons que sept d'entre nous doivent périr avant midi par électrocution. C'est un renseignement qui a son importance ! Faites prévenir tout le monde et que chacun fasse attention à sa peau ! Je présume que la plupart de ces gens sont toujours sous protection ?

— Presque tous… Nous appartenons à la catégorie de ceux qui doivent se défendre seuls. Maintenant, il faut que je donne l'alerte. Nous rencontrerons-nous avant midi ?

— J'irai vous rendre visite dans un instant, répondit Beffort.

Sylver raccrocha. Beffort l'imita, se retourna vers Mie et Akamatsu.

— Vous avez saisi le sens de notre conversation ?

Mie inclina le front.

— La vraie bataille commence, dit-elle sans émotion apparente, et nous serons infailliblement tués si Owen Bernitz ne retrouve pas ce Doug Egton !

Akamatsu eut un petit rire.

— Vous manquez de moral, Mie ! Nous avons échappé à M^me^ Atomos alors qu'elle possédait une infernale puissance, et vous croyez que nous allons succomber à présent qu'elle ne détient guère plus de pouvoir que vous et moi !

— Elle a déjà assassiné huit personnes.

— Exact, rétorqua le Japonais, mais elle a bénéficié de circonstances particulièrement favorables. Puis, son piège était en place avant que l'avertissement ne parvienne aux victimes. Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je puis vous dire que tous ces crimes sont en quelque sorte une vaste manœuvre de diversion !

Beffort hocha la tête.

— Vous pensez au laboratoire, n'est-ce pas, Yosho ?

— Evidemment ! M^me^ Atomos a fait ce qu'il fallait pour cristalliser notre attention sur Cincinnati. Elle a même sacrifié l'un de ses hommes, Doug Egton, afin que la force « Dragon Vert » soit mobilisée pour le retrouver ! Pendant ce temps, en un lieu que nous ignorons, un laboratoire prend forme… Là réside le véritable danger ! M^me^ Atomos sans armes extraordinaires ne serait plus M^me^ Atomos ! Croyez-moi, Smith, il faut abandonner Cincinnati et ses malheureuses futures victimes, et nous lancer à corps perdu aux trousses de M^me^ Atomos ! Ici, nous ne faisons que de la figuration !

D'un coup, et avec une belle logique, Akamatsu venait de remettre les choses en place, de réduire en miettes le mythe d'une M^me^ Atomos résignée à devenir une criminelle ordinaire.

La terrible Japonaise ne pouvait pas choir dans la banalité, ni se contenter de tuer quelques Américains de temps à autre ! Il lui fallait faire des ravages, des hécatombes !

Smith Beffort fourra ses mains dans ses poches.

— Je veux bien me lancer à corps perdu aux trousses de M^me^ Atomos, Yosho ! Je ne demande même que cela ! Vous agitez le flacon : donnez-moi aussi le mode d'emploi !

Car, si je vous ai bien compris, la piste Doug Egton ne conduira qu'à une impasse ?

Akamatsu resta muet. Beffort ajouta :

— La seule bonne méthode de détection consiste à capturer un homme du gang ATOMOS ou de l'*O.A.A.M.A.* Or, mis à part ce Doug Egton, nous ne savons rien des premiers et ignorons tout de la seconde ! Comment aller plus vite que les événements puisque nous ne pouvons les provoquer ?

Akamatsu eut un geste de lassitude.

— Vous avez raison, Smith, je suis monté trop vite sur mon cheval de bataille. Avez-vous une idée ?

— Elle s'impose, dit simplement Beffort. Il faut capturer vivant un homme du gang. C'est tout.

Puis, il pivota vers la porte qui venait de s'ouvrir sur le gros Bernitz et dit :

— Hello ! Quoi de neuf, Owen ?

— Un cadavre, patron ! Votre Doug Egton n'aura pas été bien loin après avoir trafiqué la T.V. de Powell ! Les flics viennent de le découvrir dans un terrain vague de Norwood avec un pruneau de neuf millimètres dans la nuque…

— Exécution ?

— Et comment ! Le type n'avait même pas un 6,35 sur lui ! Ses bras et ses jambes n'étaient plus entravés mais des traces sur ses poignets et ses chevilles révélaient qu'il avait été longuement immobilisé avant d'être descendu.

Beffort offrit ses cigarettes et demanda :

— Bien entendu, aucun indice ne permet de poursuivre une enquête ?

Owen tira sans enthousiasme sur la cigarette qu'il venait d'accepter par politesse. Il préférait de très loin le cigare, surtout éteint et réduit à l'état de mégot juteux…

— Doug Egton avait de la sciure dans les cheveux, répondit-il. Quant à savoir si c'est un début de piste, faudrait voir les gars du laboratoire.

À ce moment, Sylver fit son apparition. Du seuil, il jeta :

— Mauvaise nouvelle, Beffort ! Egton vient…

— Je suis au courant, coupa le G'man. Parlez-moi plutôt de la sciure ?

Sylver parut sincèrement surpris.

— Bon sang ! Vous en savez plus long que moi ! On vient à peine de me téléphoner !

Beffort désigna Owen.

— Voici M. Bernitz, dit-il, le chef de la force « Dragon Vert ». Il cherchait Egton et l'a découvert en même temps que les cop's. Il dit que les cheveux du mort contenaient de la sciure et que le labo s'intéressait à cette question. Inutile de vous apprendre que ce petit détail est d'une très grande importance ! Pouvez-vous faire accélérer le mouvement ?

Sylver opina.

— Je vais prier les gens du labo d'établir un rapport aussi vite que possible.

Puis, sautant du coq-à-l'âne, il reprit :

— Venez-vous faire la virée des victimes en puissance ?

Beffort secoua négativement la tête.

— Désolé, mais cette histoire de sciure change tous mes plans.

— Oh ! À ce point ?

— C'est un produit qu'on ne trouve pas n'importe où. Si Doug Egton a séjourné pendant près de vingt-quatre heures sur le sol d'un dépôt de bois avant d'être tué, il y a gros à parier pour que l'endroit soit l'un des refuges du gang Atomos. Or, je sais que des spécialistes sont capables de me fournir une foule de renseignements à ce sujet. Je vais savoir de quelle sorte de bois provient cette sciure, par quel type de machine elle a été « fabriquée », si elle est récente ou ancienne. Pour peu que les vêtements de Egton soient maculés d'une terre ou d'une poussière différentes de celles du terrain vague de Norwood, une bonne analyse peut indiquer avec une relative précision la région de Cincinnati correspondante. Alors, soyez gentil, Sylver, avant de vous occuper des victimes en puissance, comme vous dites, appelez le laboratoire !

Sylver ne badina point. Il décrocha le combiné, forma un numéro, attendit cinq secondes et fut en ligne.

Beffort vira vers Owen Bernitz.

— Vos trois cents types sont sous pression ?

— Fin prêts. Armes paralysantes, voitures-radio tournant sur émission d'un dispatching roulant dirigé par Ralf Stuton.

— Code ?

— *628 D.V. As.* Vous êtes « Masque Jaune ».

Beffort nota rapidement, demanda :

— Où est « Masque Jaune » ?

— Devant la porte. Une Chevrolet *Chevelle Malibu* noire…

— Hein ? s'effara Beffort, ne me dites pas que le service fait des frais !

Owen ricana pour cacher sa confusion.

— Le service n'y est pour rien, boss ! C'est un cadeau de la force « Dragon Vert » qui préfère vous voir vivant le plus longtemps possible. La bagnole est blindée, insonorisée, climatisée au point de pouvoir stationner pendant deux heures au centre d'un nuage d'ypérite ou de tout autre gaz aussi toxique. Ses pneus peuvent passer sans dommage sur un plumard de fakir, et ses glaces résistent à des pralines de 11,5. À bord, vous disposerez de la radio, du téléphone, de quatre mitrailleuses – deux *avant* et deux *arrière* – et d'un canon paralysant pivotant installé sous le châssis. Les

pare-chocs sont assez costauds pour mettre en l'air un mur de 40 centimètres d'épaisseur. Les roues sont toutes motrices. Elles peuvent se placer carrément en travers et embarquer le tacot, soit à droite soit à gauche, à près de soixante à l'heure. Voilà.

Beffort était sidéré.

— Qui a pondu cette merveille ? demanda-t-il.

— Sammy, Stuton, Baxer, presque tous les gars et moi, répondit modestement Owen. Voici deux ans que nous travaillons dessus, mais je crois qu'elle est au point. Pour être au goût du jour, nous avons ajouté la carrosserie de la *Chevelle Malibu.* Puis, ça fait plus sérieux. N'empêche que vous piquerez des pointes à 250… C'est pas une bicyclette !

Beffort avala sa salive.

— Je veux bien vous croire, Owen ! Puis-je vous demander combien coûte ce monstre à la caisse de la force « Dragon » ?

Owen baissa les paupières, rougit, et avoua :

— Pas un cent, patron. Simplement nos économies et…

Il poussa un gros soupir avant d'ajouter :

— Trois ans sans whisky pour toute l'équipe !

CHAPITRE V

Même en y regardant de près, la Chevrolet *Chevelle Malibu* ne tirait pas spécialement l'œil. Elle possédait quelques enjoliveurs supplémentaires (destinés à camoufler les canons des mitrailleuses), deux antennes d'aile émergeant au ras des rétroviseurs panoramiques, mais il était impossible de deviner sa carrosserie blindée sous l'étincelante peinture noire, ni d'apercevoir le canon paralysant planqué sous le châssis.

— Beau travail, admira sincèrement Beffort.

Le gros Owen eut un rire content et dit :

— Avec elle, vous grimperez à 160 en dix-huit secondes ! Sous le capot, il y a 400 chevaux avec trois carburateurs Holley double corps et un arbre à came spécial. Tenez, boss, voici la clef de contact. Le bouton rouge déclenche le canon ; le vert commande les mitrailleuses avant ; le blanc, les mitrailleuses arrière. À part ça, c'est une voiture comme une autre. Sauf qu'elle pèse deux tonnes cinq !

Sylver regarda sa Ford qui stationnait sur l'autre parking.

— Après cela, je vais avoir l'impression de rouler dans une vieille casserole ! dit-il avec dégoût. Je pense que vous allez directement au laboratoire ?

— Par le plus court chemin, confirma Beffort.

— Si vous trouvez une piste, faites-le-moi savoir, pria Sylver qui regrettait visiblement de ne point participer à l'expédition. Au Central, on saura toujours où me joindre.

— Promis, assura Beffort.

Sylver traversa la chaussée, monta dans sa voiture et démarra en direction du centre-ville.

Beffort prit place derrière le volant, Bernitz s'assit à son côté tandis que Mie et Akamatsu occupaient la banquette. Sous le tableau de bord, il y avait

la radio et le téléphone. Owen indiqua la position des boutons déclenchant les armes de bord.

— Faites gaffe de ne pas poser le doigt dessus par inadvertance, prévint-il gentiment, sinon vous démolirez tout ce qui bouge dans un rayon de dix-huit cents mètres.

Beffort fronça les sourcils.

— Aucun cran d'arrêt ?

— Si, sous votre semelle gauche, le rassura Owen. Appuyez… Voilà, les réseaux sont bloqués. Maintenant, lancez le moteur.

Beffort mit le contact et un voyant bleu indiqua que la mécanique tournait. Owen manœuvra une manette et deux cadrans s'éclairèrent de part et d'autre du volant. L'un reproduisait très grossièrement le relief de l'avenue située en avant de la voiture, l'autre silhouettait la place bordée d'immeubles à laquelle la *Malibu* s'adossait. Seulement, sur chaque écran, des « échos » fugitifs circulaient.

— Les points représentent les piétons, expliqua Owen, les traits symbolisent les véhicules. En déplaçant ce curseur, vous concentrez le feu des mitrailleuses ou du canon paralysant sur l'objectif de votre choix. Distance respective : dix-huit cents mètres pour les armes automatiques, cinq cents pour le canon. La précision est fonction de la vitesse à laquelle roule votre voiture mais, aux essais, j'ai « touché » pleine cible à cent quarante sur une « traînée » de huit cents mètres. Ensuite, les rafales partent en gerbe et il faut « envoyer » le rayon paralysant. Si vous utilisez toute la panoplie simultanément, l'objectif dérouille mathématiquement. En sept minutes de feu continu, ce qui représente un joli carnage, vous videz vos réserves de munitions et le réservoir du canon. Si on vous cherche encore des noises, vous avez la ressource de tout balayer à coups de pare-chocs, avant de venir vous réapprovisionner auprès de *628 D.V. As.* dont vous connaîtrez la position par simple appel radio. En fait, l'unique manière de stopper « Masque Jaune » consiste à la faire tomber dans une fosse ou à l'arracher du sol à l'aide d'une grue.

— Comme le fourgon 504 ? fit Akamatsu.

— Exactement, approuva tranquillement Owen. Avec la seule différence que « Masque Jaune » est absolument étanche et qu'il ne servira à rien de la plonger dans la cuve d'un camion-citerne. Si cela arrivait, vous aurez du secours en donnant votre position à *628 D.V. As.*

— Admettons, supposa Beffort, que les antennes soient mises hors d'état ?

— Aucune importance, elles ne servent à rien. La véritable installation radio est sous le châssis. Les antennes d'ailes ne sont là que pour donner le change. Autres questions ?

Beffort sourit.

— Pas d'autre question, Owen, dit-il avec bonne humeur.

Depuis la mort de Soblen et de son fils, c'était peut-être la première fois que Mie le voyait aussi insouciant. Avant ce moment, elle avait vécu avec un homme sévère, tendu comme un ressort, gardant sans cesse l'index sur la détente d'une arme, et qui parlait de M^me^ Atomos même pendant ses courtes nuits de sommeil. Mie ne comprenait pas que le simple fait d'être possesseur de « Masque Jaune » puisse ainsi transformer Smith, mais Akamatsu et Owen savaient bien que ce nouveau jouet, terriblement destructeur, apportait au cœur de Beffort l'espoir insensé de tenir prochainement M^me^ Atomos à sa merci.

Obéissante, la *Malibu* démarra en souplesse et Beffort eut le loisir d'apprécier ses qualités entre le Central et le bâtiment abritant le laboratoire. Là, un planton prévenu par Sylver conduisit le groupe au cinquième étage où un chef de service donna à Beffort le rapport tapé de l'analyse Doug Egton contre une signature de pure forme.

Echange administratif, sans contact humain.

Le labo livrait le résultat d'une étude et son travail s'arrêtait là. Un peu désappointé, Beffort parcourut le rapport et retrouva une partie de son alacrité. En termes brefs, on disait que la sciure provenait du sapin et qu'elle datait d'au moins deux ans. Elle possédait néanmoins une certaine hydratation, ce qui laissait penser qu'un lieu humide l'avait abritée.

Beffort sauta les autres détails techniques qui ne pouvaient rien lui apprendre, passa à l'analyse des vêtements de Doug Egton. Prélèvement de terre sur les semelles : terre végétale, mêlée d'humus et de produits *huileux* probablement destinés à la lubrification d'un moteur. Fragments métalliques presque réduits en poussière. Acier très dur. Teneur en carbone de 80%… Quant à la poussière extraite du pantalon et du veston, elle présentait un mélange assez curieux de peinture très sèche, d'essence, d'antigel, d'acide et, à 50%, toute la gamme des espèces de bois existant sur le territoire des Etats-Unis.

Le rapport ne concluait pas. C'était une analyse, et seulement une analyse.

Beffort donna le feuillet à Akamatsu qui en prit connaissance avant de le passer à Mie. Cette dernière le lut et le remit à Bernitz.

— Alors ? demanda Beffort, quêtant l'opinion de chacun.

— Complet et imparfait tout à la fois, estima Akamatsu avec une grimace. Au lieu de tout ce fatras, le labo aurait mieux fait de nous dire dans quel coin de la région on trouve de la terre végétale.

Puis, se reprenant, il ajouta :

— Mais, s'il ne l'a pas fait, c'est sans doute parce que cela n'amenait pas beaucoup d'eau à notre moulin. Dès qu'on entre en sous-bois, la terre devient végétale.

— En tout cas, dit Mie, cette terre ne provient pas du terrain vague de Norwood. C'est une certitude.

— Moi, fit Owen Bernitz, je peux vous dire que Doug Egton venait tout droit d'une scierie abandonnée.

Tous les regards convergèrent vers lui.

— Pourquoi ? s'enquit Beffort.

— Abandonnée, séria Owen, parce que humide. Scierie, parce qu'on y trouve toutes les espèces de bois. Ensuite, la terre contient des produits huileux destinés à la lubrification des moteurs et des fragments métalliques d'un acier très dur. L'huile était utilisée pour les machines. Les fins débris d'acier viennent de l'affûtage des scies. La peinture sèche tombe certainement des murs ou des plafonds. Quant à l'essence, l'antigel et l'acide, ils prouvent tout bonnement qu'une ou plusieurs bagnoles y sont venues, cet hiver, peut-être bien vers la fin du mois de février, précisément au moment où M^me^ Atomos s'est tirée de Billings !

Beffort siffla doucement entre ses dents.

— Mince ! Vous m'épatez, Owen !

— Pas de quoi ! J'ai bossé dans une scierie quand j'étais gosse. J'affûtais des « circulaires » en acier suédois, à la lime, dent après dent, pendant des heures, et je dégottais de la poussière d'acier jusque dans mes godasses ! On n'oublie pas ces choses-là… Tenez ! Maintenant que j'y pense, je me souviens aussi que Doug *sentait* la scierie ! Faut avoir travaillé dans la branche pour reconnaître l'odeur du bois fraîchement coupé !

— Fraîchement ? Alors l'endroit n'est pas abandonné ?

— Le bois, même vieux de deux ans, sent toujours le bois, déclara Owen en souriant en coin. Surtout quand il est entassé, planche contre planche, le long du mur d'une scierie dont le sol est humide ! Croyez-moi, boss, je suis dans le vrai !

— C'est très possible, admit Akamatsu.

— Je pense également que Owen voit juste, dit Mie.

— Okay, conclut Beffort, nous allons relever la liste des scieries de la région, sélectionner celles fermées depuis vingt-quatre mois, et faire un nouveau choix parmi ces dernières en triant les plus isolées. Si M^me^ Atomos dispose d'une base près de Cincinnati, il est certain que l'endroit est à l'écart de toute agglomération…

*

Pendant que l'équipe Beffort amorçait sa première action contre le gang Atomos, une réunion extraordinaire se tenait à l'Hôtel de Ville. Elle était provoquée par le décès brutal de Max Powell, adjoint au maire, dont il fallait régler les funérailles.

Plus tard, on élirait l'un des membres du conseil municipal à son siège désormais vacant mais, pour l'heure, une poignée d'hommes pouvait parfaitement s'occuper de la question inscrite à l'ordre du jour. Comme par hasard, et en l'absence du maire, grippé, et de trois autres élus locaux, les présents n'étaient que sept. Ce nombre correspondait exactement au chiffre indiqué par M^me^ Atomos. Sylver l'avait constaté. Des cop's se tenaient dans le couloir de l'Hôtel de Ville, et, comme le temps était très clair, on avait tout bonnement coupé le courant.

Mesure simple, très efficace pour éviter un massacre par électrocution…

Dans la salle du conseil, les sept établirent l'itinéraire que suivrait le convoi funèbre, réglèrent les détails de la cérémonie à l'église, au cimetière, et désignèrent celui d'entre eux qui prononcerait le discours d'usage en pareil cas.

Ils occupaient des fauteuils de cuir assez inconfortables, firent le nécessaire pour bâcler la séance, si bien qu'à dix heures quarante tout fut terminé. Mais ils n'avaient pas envie pour autant de quitter le bâtiment où

ils se savaient en sécurité. Dehors, la menace Atomos pèserait sur eux pendant encore plus d'une heure, précisément jusqu'à midi, et c'était un risque qu'il valait mieux ne pas prendre.

— Allons au bar, proposa Still qui avait une forte influence au sein du conseil, ainsi nous resterons dans l'enceinte des salles interdites au public. Qu'en dites-vous ?

Lower opina immédiatement, mais Akermann objecta :

— Impossible, vous savez bien que le bar est fermé. Jack n'arrive jamais avant onze heures trente. Si nous attendons aussi longtemps, nous aurons vraiment trop l'air de nous cacher.

Argument de poids qui rendit les autres songeurs.

— Ennuyeux, admit Still.

Puis, glissant un œil vers les cop's qui stationnaient sur le seuil, il ajouta à mi-voix :

— *Ils* savent que la séance est close. Si nous restons, *ils* raconteront que nous sommes des foies blancs…

Lower haussa les épaules et avoua :

— J'aime mieux passer pour un trouillard que de rendre ma femme veuve. Personnellement, je ne vous cache pas que je resterai même si vous partez. J'ai déjà prouvé mon courage en venant ici ce matin alors que ceux qui figurent sur la liste sont enfermés chez eux à double tour !

— Bien parlé, Lower ! approuva Briant.

Still eut une moue.

— Nous pourrions essayer de tout concilier, dit-il d'une voix persuasive. La difficulté consiste simplement à ne pas sortir tout en laissant croire que nous n'avons pas spécialement peur de le faire. Pourquoi, diable, n'avons-nous pas prolongé cette séance ?

C'était la question que tous se posaient. En fait, chacun avait soigneusement caché ses craintes, pensant que les autres n'en éprouvaient aucune, et il était maintenant trop tard pour revenir en arrière.

Lanners toussota et dit avec hésitation :

— Heu !… Je crois savoir où Jack range la clef du bar.

Il y eut un silence. Enfin, Still demanda :

— Où la range-t-il ?

— Derrière la petite porte du vestiaire, il y a une étagère. Sur cette étagère se trouve une boîte de cigares. La clef doit être dedans. Après tout, nous avons parfaitement le droit d'ouvrir le bar et de boire ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? dit Lower, le principal est que Jack n'en soit pas de sa poche ! Lorsqu'il arrivera, nous lui réglerons nos consommations et le tour sera joué…

Still ramassa sa serviette, coiffa son feutre et décida :

— Allons-y, mes amis !

Ils étaient tous un peu grotesques de faire tant d'histoires pour une chose aussi simple, mais cela venait certainement de leur nervosité. Après tout, ils jouaient leur vie.

Le sergent qui dirigeait l'équipe de policiers demanda depuis le seuil :

— Vous partez, messieurs ?

Still dit d'un air important :

— Pas tout de suite, mon ami. Auparavant, nous avons quelques questions à débattre… au bar.

Le sergent eut un sourire. Still le lui rendit et prit la tête du petit groupe. À la queue leu leu, ils passèrent dans le couloir, tournèrent avant les marches et pénétrèrent dans une pièce très sobrement décorée. Le bar était au fond, au-delà des tables et des chaises que l'on utilisait lors des différentes réceptions organisées par la municipalité, et le jour entrait à flots par une vaste baie donnant directement sur la façade.

Malgré cela, l'ambiance était triste. Briant en fit la remarque. Akermann dit que c'était probablement dû au fait que Jack était absent. Lower surenchérit en prononçant un petit *speech* qui tendait à prouver qu'un buveur fréquente un établissement autant pour ce qu'on met dans son verre que pour la manière dont on le lui sert… C'était long, ennuyeux et inutile.

— Taisez-vous, intima Still, il faut que nous trouvions la clef du coffre aux boissons avant que Jack n'arrive sans quoi nous serons ridiculisés ! Vous savez où elle est, Lanners, alors allez donc la chercher.

Lanners poussa la petite porte du vestiaire (petite parce qu'elle ne servait jamais et qu'on utilisait plus fréquemment celle du couloir qui, bien que de même dimension, était qualifiée de grande) et se retrouva brusquement dans l'obscurité.

— Quelqu'un a-t-il des allumettes ? demanda-t-il.

— J'ai un briquet, répondit Bainz.

Il essaya vainement de le faire marcher. Sulton le repoussa afin d'entrer dans le vestiaire, gratta une allumette et se brûla les doigts à l'instant précis où Lanners retirait la clef de la boîte à cigares. Il cria, bouscula Lanners qui laissa tomber la clef sur le sol. Après quoi, ils durent se mettre à cinq pour la chercher à quatre pattes (ce qui les rendit de fort méchante humeur) et se marchèrent sur les mains avant de comprendre que la clef avait glissé sous la porte et se trouvait maintenant dans le bar.

Gravement, Still la ramassa et ouvrit le coffre. Il ôta son feutre, l'accrocha au robinet du percolateur et demanda :

— Passez les commandes, je vous prie ?

À ce moment, Sulton eut vaguement conscience que la situation et le comportement de ses collègues étaient bizarres, un tantinet burlesques, et que cela n'aurait pas dû être, compte tenu de la gravité de l'instant. Il tenta d'analyser son propre état, estima qu'il n'était pas spécialement euphorique. C'était plutôt une sorte d'abrutissement. Sulton avait la sensation d'évoluer dans un nuage, comme cela se produit parfois pendant les rêves, et d'avoir complètement perdu le contact avec la réalité.

Certes, il savait qu'il était dans l'Hôtel de Ville, mais il ne parvenait pas à se rappeler ce qu'il était venu y faire. Il regarda ses amis s'installer devant le bar, renifla. L'air sentait la noisette, le soufre et deux ou trois autres odeurs que Sulton n'arrivait pas à identifier.

— Est-ce que tout va bien ? fit une voix.

Les sept se retournèrent, virent que le sergent se tenait sur le seuil. Il n'avait pas osé le franchir, passait la tête dans l'entrebâillement de la porte. Still répondit :

— Tout va bien, mon ami, vous pouvez vous retirer !

Le sergent fronça les sourcils, hésita, puis referma finalement le battant et disparut. Still ricana.

— S'il revient, nous le ferons casser !

Il distribua des verres, sortit une bouteille de whisky, servit des rations à tuer un cheval et dit :

— À votre santé !

Sulton s'approcha, leva son verre. Tout à coup, il se sentait très gai et avait encore assez de lucidité pour voir que ses collègues venaient également de changer d'état d'esprit.

Ils burent, allumèrent des cigarettes, se mirent à parler à tort et à travers, sans écouter ce que disaient les autres. Cela dura une dizaine de minutes. L'alcool n'en était pas responsable, mais ils étaient visiblement ronds comme des boudins et, ce qui était plus grave, n'en avaient pas du tout conscience.

Au bout de quinze minutes, un homme surgit dans la pièce en utilisant la petite porte du vestiaire. Personne ne lui prêta la moindre attention. Il brancha un fil électrique sur la barre d'appui chromée du comptoir, se recula et demanda poliment :

— Voulez-vous tenir cette barre, messieurs ? La réparation ne durera pas très longtemps…

Nul ne l'interrogea pour savoir de quelle réparation il s'agissait. Tout le monde empoigna la barre à pleines mains et continua de raconter sa petite histoire. L'homme passa dans le vestiaire, sortit par l'autre porte, pénétra dans le réduit abritant l'installation électrique et abaissa l'interrupteur…

CHAPITRE VI

En l'espace de quatre-vingt-dix minutes, Smith Beffort se procura la liste complète des scieries de la région. Il y en avait une bonne centaine, mais soixante firent l'objet d'une première élimination car elles étaient situées dans des lieux habités. Sur les quarante qui restaient, Beffort en élimina encore une vingtaine pour cause de trop grande activité supposant un important personnel.

Ensuite, il lui fut impossible de faire un choix. Les vingt établissements étaient des moyennes ou petites entreprises, généralement installées en campagne ou en forêt. Toutes pouvaient servir de refuge au gang Atomos. Les visiter à tour de rôle prendrait un temps fou.

— Une seule solution, proposa Mie : le téléphone.

— Bonne idée, dit Akamatsu, mais comment savoir par ce moyen si la maison fonctionne ou pas ?

— En lui passant une commande, fit Owen. Un truc embêtant, du genre exécution spéciale.

— Par exemple ? s'informa Beffort.

Bernitz alluma un cigare, plissa le front et dit :

— Je pense à un lot de planches coupées à des dimensions anormales… Aussi bien en longueur qu'en largeur. Cela nécessiterait l'utilisation de deux machines différentes, donc pas mal de manipulations. Nous ne discuterons ni le prix ni le délai de livraison.

— Je ne vois pas l'indication que cela nous donnera, fit Beffort que l'idée de Bernitz intriguait.

— Logiquement, expliqua Owen, aucune boîte ne refusera la commande dans ces conditions. Celles qui n'accepteront pas seront automatiquement suspectes, à moins, bien entendu, d'avoir un carnet de commandes

extrêmement chargé. Quoi qu'il en soit, il y aura en fin de compte une nouvelle sélection. Même s'il ne reste qu'une dizaine de boîtes…

— Ça sera autant de gagné, termina Beffort. Okay, Owen, attrapez ce téléphone ! Voici les numéros des vingt concurrents.

Bernitz décrocha et appela la première scierie.

À la douzième, la sonnerie vibra interminablement. Jusqu'à cet instant, on avait répondu instantanément et Bernitz, n'avait eu aucune peine à obtenir satisfaction sous réserve d'une confirmation de commande en bonne et due forme. Chaque fois, les conversations s'étaient déroulées assez malaisément, sur un fond bruyant de moteurs, de hurlements de scies mordant le bois, et l'activité des scieries en question ne pouvait être mise en doute.

Cette fois-ci, une bonne minute s'écoula avant que l'on réponde à l'appel de la sonnerie. Après quoi, il y eut quelques secondes de silence. Finalement, une voix méfiante demanda :

— Qui est à l'appareil ?

Owen et Beffort, qui tenait l'écouteur d'appoint, échangèrent un coup d'œil. Owen dit :

— Je suis bien à la scierie Garrani ?

— C'est ça, ouais !…

— Ici, la maison Swarchtz de Cincinnati, dit Owen avec le ton du type fatigué de toujours rabâcher la même phrase, j'aurais une commande à vous passer. Il s'agit de…

— Nous ne prenons aucun travail, coupa l'autre, le patron est malade, l'atelier est fermé depuis trois mois et je n'ai pas l'impression qu'il ouvrira de sitôt ! Voyez ailleurs.

Il raccrocha sèchement et Bernitz en fit autant.

— Où se tient la maison Garrani ? demanda Beffort.

— Du côté de Addyston, répondit Akamatsu, et elle doit être assez isolée car son adresse correspond à un lieu-dit. Sur cette carte, on peut voir que Addyston se trouve sur la route numéro cinquante. La scierie Garrani doit être par-là, en pleine campagne, au lieu-dit « L'Homme-Mort ».

— Tout un programme ! commenta Beffort.

Puis, se penchant sur la carte, il s'exclama :

— Dites donc, Yosho ! Vous n'avez pas dit que « L'Homme-Mort » est entre la route cinquante et le fleuve Ohio ! C'est la position préférée de M^me^ Atomos ! Téléphonez à la Chambre de Commerce, Owen. Je veux savoir si ce Garrani a déclaré une cessation d'activité et, si oui, depuis quand il a stoppé ses machines !

Bernitz chercha le numéro de la Chambre de Commerce et la sonnerie de l'autre appareil se mit à vibrer. Beffort décrocha, se trouva en ligne avec Sylver qui dit aussitôt :

— Mauvaise nouvelle ! M^me^ Atomos vient de réussir son coup de sept à l'intérieur de l'Hôtel de Ville !

— Cela vous surprend, Sylver ?

— Oui. J'avais particulièrement soigné la protection des conseillers municipaux. Ils étaient pratiquement bouclés dans les salles interdites au public, et nous avions poussé la précaution jusqu'à couper le courant. Or, quelqu'un a fait respirer un gaz inédit aux sept types pendant qu'ils buvaient un verre au bar…

— Quel genre de gaz ? intercala Beffort avec curiosité.

— Nous n'en savons rien et nous ne le saurons jamais, déplora Sylver. Le sergent responsable a ouvert une fenêtre en pénétrant dans le bar. Il venait aux nouvelles pour la seconde fois et a cru que les hommes avaient été asphyxiés… Il n'a découvert le fil qu'un instant plus tard.

— Fil électrique, évidemment ?

— *Evidemment,* grommela Sylver avec acidité, il avait été branché à la barre d'appui du comptoir et il semble que les « sept » se soient complaisamment prêtés à l'électrocution ! Vous trouvez peut-être cela *évident* aussi ? Moi, ça me sidère !

— Vous n'avez pas fini d'être sidéré, rétorqua froidement Beffort, alors, mieux vaut vous y habituer ! Quand M^me^ Atomos quittera votre secteur, vous n'aurez plus aucune envie d'aller voir des films d'horreur !

— Agréable perspective, murmura Sylver.

Il était découragé, partait battu d'avance.

— Pas d'autre invitation à la mort ? s'enquit Beffort.

— Non, pas pour l'instant… Mais cela ne va *évidemment* pas tarder, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute. Tenez-vous sur vos gardes et essayez de limiter les dégâts. Je suis sur une piste…

— Grâce à la sciure ?

— Oui. Je ne puis vous en dire plus. Quand j'aurai la certitude de tenir le bon bout, je vous ferai signe. Tâchez de rester vivant jusque-là. Au revoir, Sylver.

Beffort reposa le combiné sur son support, se tourna vers Owen Bernitz qui venait également de terminer sa demande de renseignements à la Chambre de Commerce.

— Alors, Owen, ce Garrani ?

Bernitz tira sur son cigare et lâcha :

— Mort depuis deux ans. La scierie a été achetée par un certain Arthur Tragg habitant San Francisco !

Akamatsu et Mie sursautèrent. Beffort ne bougea pas, mais une petite lueur inquiétante dansa dans ses yeux. Bernitz continua :

— Depuis, la scierie est effectivement fermée. Arthur Tragg n'a effectué aucune transformation et ne paraît pas décidé à relancer l'entreprise. Vis-à-vis du fisc, il est en règle et personne n'a rien à lui reprocher.

Puis, il dit encore :

— Nul ne le connaît au bureau de la Chambre, mais s'il vit à San Francisco je suis sûr qu'il est en cheville avec la mère Atomos !

Beffort, Mie et Akamatsu pensaient depuis quelque temps que le siège de l'*O.A.A.M.A.* se trouvait précisément dans cette ville. Cela coulait, en quelque sorte, de source puisque San Francisco avait donné le départ de plusieurs mouvements en faveur de l'action qu'exerçait M^{me} Atomos aux U.S.A.

— Appelez notre bureau de San Francisco, ordonna Beffort.

Bernitz se suspendit une nouvelle fois au téléphone.

Akamatsu demanda :

— Que faisons-nous à propos de la scierie Garrani ?

— Rien pour l'instant, décida Beffort. Avant de mettre les pieds dans le plat, je désire savoir qui est cet Arthur Tragg. Voilà un homme qui habite à l'autre bout du pays, à trois mille huit cent quatre-vingts kilomètres, et qui

achète ici une scierie pour la laisser à l'abandon ! Ou il est piqué, ou il fait partie de l'*O.A.A.M.A. !*

— Il travaille pour M^me^ Atomos, décréta Mie.

Elle reprenait visiblement du poil de la bête, redevenait insensiblement l'égale de Smith. Trois mois auparavant, à Billings, sur son lit de la clinique Enright, elle avait bien failli provoquer la perte de M^me^ Atomos. Mie était très efficace quand elle le voulait. À présent, il suffisait d'un rien pour lui restituer son mordant et sa hargne.

— San Francisco ! jeta Owen Bernitz.

Beffort s'empara du téléphone.

— Ici, Smith Beffort, dit-il ; c'est vous, Charney ?

— En chair et en os, répondit jovialement le gros homme. Que puis-je pour vous, Smith ?

— Beaucoup, mais il faudra faire très vite. J'ai besoin de savoir immédiatement qui est Arthur Tragg. Possible ?

— Oui, à la seconde ! Tragg est un type plein aux as et on ne connaît que lui sur la côte…

— L'homme des hôtels Tragg ? s'étonna Beffort.

— *Yes, Sir,* plaisanta Charney, je vois que vous voyagez pas mal ! Qu'est-ce que vous avec contre ce gros plein de soupe ?

— Parlez-moi de lui, éluda Beffort.

— Bouh… Trente ans, fils à papa, cavaleur, joueur et sûrement un peu pédéraste sur les bords. Personnellement, je crois qu'il marche aussi bien à la voile qu'à la vapeur. À part ça, il doit aussi se droguer, être beatnik, nazi, ou n'importe quoi du moment que c'est original !

— Travailler pour M^me^ Atomos, c'est original ?

Charney resta sans voix pendant quelques secondes.

— Dites, fit-il enfin, vous rigolez ?

— Non, assura Beffort d'un ton qui prouvait qu'il disait vrai. Votre Tragg a acheté une scierie à Cincinnati. Cet achat remonte à deux ans. Aujourd'hui, nous avons la quasi-certitude que le gang Atomos utilise sa scierie comme base. Donc, nous pouvons en déduire que Arthur était déjà un fervent de M^me^ Atomos du temps de sa grande puissance. Vous dites ?

— Rien, fit Charney, je réfléchis.

— Okay, Jack, réfléchissez, mais collez-moi vos gars aux fesses de Tragg. Dépouillez ses opérations bancaires, surveillez ses relations, voyez s'il ne préside pas l'*O.A.A.M.A.,* et assurez-vous qu'il ne planque pas M^me^ Atomos dans sa salle de bains ! Après quoi, vous m'appellerez au Central de Cincinnati. Vu ?

— Vu.

Beffort raccrocha.

— En route, dit-il, nous allons directement à la scierie Garrani.

Mie s'accrocha à son bras au passage, Akamatsu suivit, et le puissant Owen ferma la marche. Une sacrée équipe !

*

Depuis un mamelon, Smith Beffort observait la scierie.

À travers les jumelles, l'atelier et la maison d'habitation semblaient inhabités, presque abandonnés. Du temps de son vivant, le père Garrani (au fait, de quoi était-il mort ?) ne devait pas rouler sur l'or et les bâtiments avaient certainement la même apparence qu'aujourd'hui : tuiles arrachées par le vent, murs crevassés et sans couleur, planches déclouées tout au long de la palissade d'enceinte…

— Question isolement, nota sobrement Owen, c'est gratiné.

Beffort se demandait précisément comment il parviendrait à s'approcher sans se faire repérer. Car, au point de vue stratégique, les deux constructions étaient admirablement situées.

Dans un rayon de 150 mètres, pas un arbre, pas un buisson. Au-delà, une triple rangée de sapins, plantés comme des sentinelles au bord du fleuve séparant l'Ohio du Kentucky. À droite, un épais rideau d'arbres cachant la route numéro 50. À gauche, une série de petites collines en œuf derrière lesquelles se trouvait Addyston.

Un chemin sans issue reliait la cour de la scierie à la route. U faudrait forcément l'emprunter, car le terrain environnant n'était pas carrossable ; ou se contenter d'avancer de bosse en trou, à pied, comme des fantassins…

— Rien à faire avant la nuit, fit Akamatsu.

Owen le dévisagea.

— Alors, « Masque Jaune » compte pour du beurre ?

Akamatsu sourit.

— Tout dépend du résultat que l'on veut obtenir, Owen, dit-il doucement. Pour mettre K.O. les occupants de la scierie, je suis sûr que la voiture fait parfaitement l'affaire. Mais pour prendre en main le fil qui nous conduira jusqu'à M^me^ Atomos, il faut ruser, ne pas se faire voir…

— N'avons pas le temps, coupa Beffort, nous allons attaquer bille en tête ! Si M^me^ Atomos est là, nous la prendrons par surprise. Si elle n'y est pas, espérons que le type qui répond au téléphone nous conduira jusqu'à elle.

Candidement, Mie demanda :

— Attaquer *bille en tête,* ça veut dire quoi, Smith ?

Beffort se releva, descendit du mamelon qui dissimulait la *Malibu,* ouvrit la portière et dit :

— Montez, Mie, je vais vous faire voir.

Mie grimpa à l'arrière avec Akamatsu. Owen s'installa à côté de Beffort qui s'enquit en lançant le moteur :

— Votre bagnole est costaud, Owen ?

— Elle est costaud.

— Je peux y aller carrément ?

Owen approuva d'un coup de cigare, se cala solidement et attendit d'un air confiant. Beffort laissa partir la voiture sur le chemin, accéléra. L'aiguille du compteur sauta brusquement, se stabilisa à cent vingt tandis que la palissade arrivait à une allure folle, puis les planches pourries explosèrent, s'éparpillèrent en gerbe… La *Malibu* ralentit, abattit d'un coup de pare-chocs la porte de l'atelier, pénétra en trombe dans le bâtiment. Des machines poussiéreuses, des piles de planches, des tas de sciure, une cage vitrée formant bureau d'où un homme paniqué surgit en pressant la détente de sa mitraillette.

La rafale crépita sans seulement érafler le blindage. Owen baissa la glace, neutralisa le type d'un coup de pistolet paralysant. Pendant que Beffort virait, il alla le ramasser d'une main, le jeta sur le plancher, sous les pieds de Mie et d'Akamatsu, et dit :

— En voilà un qui se mettra à table dans soixante minutes.

— Voyons s'il y en a d'autres… Mie, vous gardez la voiture.

La jeune femme posa son arme sur ses genoux. Les trois hommes fouillèrent l'atelier, traversèrent la cour, parcoururent vainement les pièces de la petite maison. Tout était vide, désolé. Vieille poussière et toiles d'araignées… Ils revinrent dans l'atelier, cherchèrent encore dans le bureau. Mais, à part le téléphone, rien n'avait été utilisé depuis longtemps. Derrière une rangée de classeurs, Akamatsu découvrit un matelas pneumatique, un duvet, deux couvertures et une lampe à alcool.

Dans Tim des classeurs, Bernitz trouva des boîtes de conserves, des bouteilles de bière, des cartouches de cigarettes. Sous le bureau, il y avait plusieurs chargeurs de mitraillette, tous approvisionnés. Pas un papier, aucun objet d'usage courant.

Beffort retourna à la voiture, fouilla les poches du type étalé sur le plancher. Elles étaient vides. Mie, qui le regardait sans bonté, dit :

— S'il était mort, impossible de connaître son identité, n'est-ce pas, Smith ?

Beffort secoua la tête.

— Probablement un quelconque gibier de potence. Ses empreintes digitales sont certainement aux archives du F.B.I. Je crois que…

Lui coupant la parole, une sonnerie aigrelette se déclencha quelque part dans l'atelier. Dans le bureau, Owen Bernitz contemplait le téléphone, l'air indécis. Akamatsu quêta l'approbation de Beffort, décrocha sur un signe.

— Monsieur Beffort ? entendit-il.

Akamatsu ressentit un choc. Il n'avait pas entendu cette voix plus de trois ou quatre fois mais l'aurait reconnue entre mille.

— Qui est à l'appareil ?

Le rire de M^{me} Atomos lui écorcha les oreilles.

— Mon cher compatriote ! On ne m'avait pas dit que vous étiez aussi de l'expédition ! Mais je sais que Beffort et Mie sont dans l'atelier ainsi que le gros et répugnant chef de la force « Dragon Vert » ! Dites-moi, Akamatsu, pourquoi venir vous faire tuer aussi bêtement ?

Depuis la voiture, Beffort fit le geste de tourner un moulin, signifiant ainsi à son collègue de faire durer la conversation, puis il se pencha sur le poste, commuta en émission. Akamatsu se sentit brusquement fiévreux. S'il

parvenait à tenir M^me^ Atomos assez longtemps au bout du fil, le Central F.B.I., de Cincinnati allait pouvoir détecter la provenance de l'appel…

Il fit l'idiot :

— Désolé, je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Shirley. Pas trop la gueule de bois, mon chou ?

Sur la ligne, le silence était de plomb. La sueur au front, le *spécial* japonais enchaîna :

— Vous donniez si profondément que je n'ai pas eu le cœur de vous réveiller ce matin. C'est parce que vous avez une crise de foie que vous trouvez Bernitz répugnant ?

En dehors du coup, Owen l'observait d'un œil rond.

M^me^ Atomos articula froidement :

— Ne faites pas l'imbécile, Yosho ! Vous savez parfaitement qui je suis parce que *moi seule* peux vous téléphoner. Vous deviez suivre la piste Doug Egton. Vous deviez arriver jusqu'à la scierie Garrani. C'est fait. Maintenant, vous allez mourir.

— Comment ? s'enquit flegmatiquement Akamatsu.

— La bâtisse est minée.

— Je croyais que vous avertissiez vos futures victimes ?

— Lorsqu'il s'agit de simples mortels, oui. Pour vous, j'ai fait exception. Vous m'avez échappé si souvent que je ne pouvais prendre le risque de…

Akamatsu avait déjà reposé le combiné, n'écoutait plus. Il entraîna Bernitz à sa suite, fonça à la voiture, grimpa à sa place tout en hurlant :

— Filez, Smith ! Tout va sauter d'une seconde à l'autre !

Déjà sous le volant, Beffort lança le moteur, démarra sèchement tandis que Bernitz avait encore un pied à terre. Avec une souplesse étonnante, le gros homme acheva son mouvement, claquait la portière quand la *Malibu* atteignit la palissade…

CHAPITRE VII

Beffort entendit quatre explosions et tout se désintégra dans son rétroviseur. Le souffle passa en grondant, déporta la voiture en la mitraillant de débris. Planches hachées, poutrelles tordues ; tuiles, vitres et murs émiettés… Un tourbillon de terre retomba en crépitant, masquant la visibilité, et Beffort freina en jurant. Alentour, c'était une pluie de gravats, un maelström de poussière grise sillonnée de projectiles chauffés à blanc. Enfer en miniature, labourant et déchiquetant tout dans un rayon de cinquante mètres ! Même blindée, la *Malibu* aurait fatalement été réduite à l'état de ferraille si elle n'avait fui l'épicentre de cette tornade démentielle.

Cela dura cinq longues secondes, puis, brusquement, ce fut le silence. Insolite parce que brutal. Une sensation de vide, des oreilles bourdonnantes, puis une voix :

— *628 D.V. As.* appelle « Masque Jaune »… *628 D.V. As.* appelle « Masque Jaune »…

Beffort coupa, contacta en émission :

— Ici, « Masque Jaune » ; vous avez repéré le demandeur ?

— Pas eu le temps, grogna Stuton. Vous avez un os ?

— Rien de grave. L'appel venait de Cincinnati ?

— Oui et certainement d'une cabine publique. Le Central venait à peine de « relancer » quand on a coupé. Impossible en moins de cinq minutes !

Autour de « Masque Jaune », la visibilité redevenait correcte. À travers les derniers tourbillons de poussière, Beffort discerna une tache rouge. Une chose énorme, avançant vite, avec une sorte de souplesse massive…

— Bon Dieu ! jura Bernitz, qu'est-ce que c'est ?

Le silence ambiant fut crevé par des grondements de moteur, des rugissements puissants, hachés de chocs sourds, percutants.

— Okay, fit rapidement Beffort dans le micro, lâchez les trois cents de « Dragon Vert » sur la piste. Je rappellerai plus tard. Terminé.

Il coupa, tendit le cou. À droite et à gauche, encore difficilement visibles, deux autres masses rouges se balançaient. Plus loin, très en retrait, Beffort saisit des lueurs brèves entre deux nappes de poussière.

— Trois bulldozers et six conduites intérieures, murmura Mie qui avait des yeux de chat. M^me^ Atomos a pris ses précautions.

Un coup de vent plaqua la poussière au sol et le soleil fit étinceler la lame des bulls, révéla les six voitures alignées sur la butte, en travers du chemin. Coincée entre le fleuve et l'armada du gang Atomos, la *Malibu* ne pouvait s'échapper.

Bernitz ricana sauvagement, brancha d'un coup de pouce les écrans témoins.

— Allez-y, boss !

Beffort baissa les yeux, déplaça le curseur. Le premier bull s'inscrivit sur l'écran avant et, automatiquement, le radar situa la cabine dans l'axe de tir. D'un doigt, Beffort expédia une courte rafale. Là-bas, l'homme se plia en deux, bascula tomba sur la chenille qui entraîna son corps avant de l'écraser.

— Attention ! cria Akamatsu.

À droite, le second engin arrivait, lame dressée. Beffort démarra, frôla le premier bull qui continuait sa course aveugle, fut contraint de sortir du chemin pour éviter la charge du troisième attaquant.

La *Malibu* sauta dans les trous. Elle s'était rapprochée des six voitures, essuya plusieurs rafales de mitraillettes. Beffort acheva son demi-tour, répliqua de ses mitrailleuses arrière.

— Deux de moins ! enregistra Owen avec jubilation. Je m'occupe du curseur, vous pouvez engager !

Beffort ramena la *Malibu* sur le chemin. La voiture était rapide, incroyablement maniable, refit front alors que les deux bulldozers restant en course amorçaient à peine leur volte-face.

Bernitz fit glisser le curseur avec habileté, enregistra le « centrage » radar.

— Feu ! clama-t-il.

Beffort entrevit simultanément les « témoins » avant et arrière, écrasa les deux boutons de la paume. À vingt mètres, le pilote du bull numéro 2 fit un bond, tressauta sous les impacts, se plia sur le cadre de son pare-brise pulvérisé. Derrière, la double rafale réduisit en bouillie sanglante le visage et le buste d'un des mitrailleurs. L'air sentait la poudre, retentissait de grondements de moteur, du staccato hystérique des armes automatiques.

L'engagement durait seulement depuis quarante secondes. Les gens de M^me^ Atomos n'avaient pas encore compris qu'ils étaient en train de se faire massacrer, s'entêtaient à tirer sur la *Malibu* que les projectiles caressaient…

— Feu ! hurla Bernitz déchaîné.

Sans rien voir, instinctivement, Beffort pressa les boutons. Il entendit partir les rafales, vit le dernier bulldozer changer de cap, tanguer au bord du trou creusé par l'explosion des mines. L'engin parut hésiter, puis bascula d'un coup…

Beffort vira sèchement, écrasa l'accélérateur. La *Malibu* se rua sur les trois voitures encore en piste, vibra à peine sous les impacts, ouvrit le feu à son tour. La première voiture partit à la dérive, s'environna de flammes. Un homme dont les vêtements brûlaient sauta à terre, se mit à danser follement en hurlant. Mie cacha son visage dans ses mains. Elle était horrifiée, vomit dans son coin. Un réservoir explosa, communiqua le feu aux autres véhicules privés de pilote.

L'homme cessa de hurler, de danser, s'abattit d'un bloc et continua de brûler à terre en se tordant. La *Malibu* ne put l'éviter, l'écrasa en passant, se lança à la poursuite des deux voitures intactes, déclenchant de nouveau le tir meurtrier de ses mitrailleuses.

Touchée de plein fouet, pneus éclatés, réservoir percé, celle qui fermait la marche sortit du chemin, sauta, partit en tonneaux le long de la pente, s'enroula avec fracas autour d'un arbre.

L'autre fila comme un trait, dérapa effroyablement en virant sur la route 50, reprit de la vitesse, dérapa encore…

— Il va se tuer tout seul ! prophétisa Owen Bernitz.

La voiture zigzaguait, prenait toute la chaussée tandis que sa direction était la proie d'un incroyable shimmy. Paniqué, son conducteur tenta de redresser afin d'éviter un énorme semi-remorque qui arrivait à plein régime.

Il effectua une fabuleuse embardée, évita un arbre par miracle, braqua tout à gauche et revint à point nommé pour s'encastrer sous le poids lourd.

— Ben, dis donc ! éructa Bernitz pour lui seul.

Son excitation venait de tomber. Il se sentait vidé.

Beffort stoppa la *Malibu*, la rangea sur la berme avec une sorte de tendresse. Puis il commuta et appela *628 D.V. As.*

*

À peu près à la même heure, mais à San Francisco, Jack Charney prenait personnellement l'affaire Arthur Tragg en main. L'accusation était grave. Tragg, chef de l'*O.A.A.M.A.,* cela représentait des sommes considérables, quasiment astronomiques, susceptibles d'être soudainement jetées dans l'escarcelle de M^me^ Atomos ! En outre, cela supposait le noyautage d'une certaine société. Une société corrompue mais malheureusement puissante.

Quand la cime pourrit, les racines sont déjà malades. Donc, Tragg avait pu jouer le rôle d'une maladie contagieuse. Un fauché qui gueule des slogans, ça ne fait pas d'effet. Un milliardaire qui murmure la doctrine Atomos, en y mêlant des prétextes politico-intellectuels du genre : *Egalité raciale ! Plus de guerre au Viêt-nam ! Fraternité !* etc., ça peut avoir un incroyable rendement !

Les Etats-Unis fourmillent d'associations, officielles ou secrètes. Du Ku-Klux-Klan aux nazis, des communistes rouge sang aux communistes rose bonbon, des nègres-noirs aux nègres-blancs, l'*O.A.A.M.A.* pouvait tirer des cotisations. L'argent, nerf de la guerre, allait redonner à M^me^ Atomos les moyens de reconstituer tout ce qu'on avait eu tant de mal à détruire !

En y pensant, Charney en avait des sueurs froides !

Il vira sur le front de mer, stoppa sur le parking du *Tragg Palace Hôtel,* descendit en vitesse en apercevant la voiture de police et l'ambulance. Carte en main, il se fraya un chemin, posa un doigt sur la manche du lieutenant Powers.

— Un accident ?

Le lieutenant haussa les épaules.

— Crime. Tragg vient d'être égorgé dans sa salle de douches… Affaire de mœurs.

Charney opina machinalement, tourna les talons, regagna sa voiture. Il pouvait effectuer des vérifications bancaires mais, pour prouver que Tragg appartenait à l'*O.A.A.M.A.,* ce serait une autre paire de manches !

*

À Cincinnati, la force « Dragon Vert » était en pleine action depuis le coup de fil de M^me^ Atomos à la scierie Garrani. On pensait que la terrible femme avait téléphoné d'une cabine publique située en ville. C'était vague mais les « Dragons Verts » étaient habitués à chercher dans le vide. En d'autres temps, Beffort aurait employé les grands moyens : arrestation des femmes de race jaune, blocage des voies de communications, surveillance des gares, des aéroports, etc.

En l'occurrence, tout ceci s'avérait inutile. M^me^ Atomos ne chercherait évidemment pas à fuir tant que ne serait pas terminée la besogne ayant motivé sa présence à Cincinnati.

Apparemment, cette besogne consistait à exécuter 9 personnalités, dont Beffort, Mie et Akamatsu, mais cela n'était visiblement qu'une couverture, un rideau de fumée, un trompe-l'œil assez grossier. En coulisse, la redoutable Japonaise préparait certainement une action infiniment plus dangereuse découlant d'un plan top-secret qu'elle seule avait en tête et qui marquerait le coup d'envoi d'une nouvelle attaque contre les U.S.A.

Tandis que les 300 hommes de la force « Dragon Vert » quadrillaient la ville dans l'espoir de découvrir un embryon de piste, Beffort, Akamatsu et Bernitz assistaient au réveil de leur prisonnier. Ils se trouvaient dans une pièce déserte du Central, et les aiguilles de la pendule murale marquaient 13 heures.

Depuis la bagarre du lieu-dit « L'Homme-Mort », on avait relevé les empreintes du type et l'on savait maintenant qu'il se nommait Hank Seurer. Un cheval de retour, ayant tiré six ans à Omaha, dix ans à Sing-Sing, libéré sur parole à la fermeture du pénitencier, et qui avait remis ça aussitôt. Actuellement recherché pour purger une condamnation à vie à la suite de six hold-up en Alabama, dont un s'étant soldé par la mort d'un chef caissier.

— Il bouge, souffla Akamatsu.

Seurer sortait effectivement de sa léthargie. Il finit par ouvrir les yeux, secoua la tête comme un boxeur sonné, regarda autour de lui avec égarement. Il vit tout d'abord Beffort et Akamatsu, puis reconnut Owen Bernitz et referma les yeux avec une grimace.

— Alors, Hank, fit Owen sur un ton de menaçante bonhomie, on tient la batte pour M^me^ Atomos ou on cavale après la balle ?

Seurer aurait préféré demeurer inconscient quelques heures de plus. Il connaissait Bernitz de réputation. La réputation qu'il avait *avant* de travailler pour Smith Beffort, du temps où il faisait la loi dans le milieu. Tomber entre ses mains ne pouvait en aucun cas passer pour une partie de plaisir.

Owen s'assit, retira de sa bouche son mégot de cigare.

— Ecoute, mon gars, dit-il en retrouvant instinctivement sa façon de parler, on est tous ici pour faire un brin de causette. Si tu jactes, M. Beffort, que voici, est prêt à te donner un coup de main. C'est-à-dire que tu ne finiras pas tes jours en cabane…

Seurer ne broncha pas. Bernitz reprit :

— Si tu la boucles, tu seras sur la poêle à frire avant la fin de la semaine, et on te mettra une croix sur le ventre.

Seurer ouvrit un œil et dit :

— Si je parle, c'est M^me^ Atomos qui me mettra une croix sur le ventre.

— Bien dit, garçon ! Seulement, c'est pas la mère Atomos qui tient le manche en ce moment !

— Elle le reprendra tôt ou tard, fit Seurer avec simplicité. Puis, moi, je n'étais qu'un lampiste. Exactement comme Doug Egton. Vous voyez ce que je veux dire ? Le gars qui fait la faute est liquidé, c'est tout.

Beffort avança d'un pas.

— Si vous coopérez, Hank, je vous offre une place dans la force « Dragon Vert ». Si vous refusez, je vous libère immédiatement.

Seurer n'était pas bête, comprit qu'il se ferait descendre au coin d'une rue s'il était livré à lui-même. Dans l'autre plateau de la balance, il y avait la force « Dragon Vert » avec sa promesse d'amnistie en fin de compte.

Il n'y avait même pas à réfléchir pour accepter.

— Okay, fit Seurer, je marche. Seulement, je vous préviens que vous allez être déçu ! Ce que je sais sur M^me^ Atomos et ses projets tiendrait au dos d'un timbre-poste !

Sur un signe de Beffort, Owen reprit la direction de l'interrogatoire. Sur le plan psychologique, l'ancien tueur avait plus de poids que quiconque auprès des truands. Puis, il dirigeait la force « Dragon Vert », devenait ainsi le patron de la nouvelle recrue.

— Hank, attaqua-t-il, ne commence pas à te défiler. Qui t'a fait entrer dans le gang Atomos ?

— Scarett. Voici deux mois à présent, j'étais planqué à Frisco. Les flics étaient après moi et je ne pouvais sortir que la nuit. J'avais claqué tout mon fric et le type qui me logeait menaçait de me virer. Bref, ça chauffait dur pour mes os. C'est au moment où les choses empiraient que Doug Egton s'est pointé dans ma piaule. Je l'avais connu à Omaha, en cabane, ce qui facilitait nos rapports. Il me dit que l'époque n'était plus aux francs-tireurs, qu'il fallait appartenir à une puissante organisation pour survivre et que, si je le voulais, il pouvait me présenter à un gars qui recrutait pour le compte d'une huile.

— Tu savais qu'il s'agissait de M^me^ Atomos ?

— Non ! Si je l'avais su, je crois bien que j'aurais mis les voiles ! Faut pas croire que les gars qui travaillent pour elle étaient d'accord au départ. La plupart ont été feintés, comme moi et…

— Compris, coupa Owen. Donc, Egton t'a présenté à Scarett ?

— C'est ça. Scarett ne m'a pas dit ce que j'aurais à faire au sein de son équipe mais m'a refilé cinq cents dollars pour payer mes dettes et me refringuer. Ensuite, on m'a trimbalé pendant quinze jours dans une caravane hermétiquement close et je me suis retrouvé dans une ferme…

— Dans quelle région ?

Seurer écarta les mains.

— Je vous ai dit que je ne savais pas grand-chose ! Après quinze jours de voyage sans voir le soleil, je pouvais être en Floride ou en Pennsylvanie !

— Pourquoi pas dans l'Ohio ? avança Beffort.

Seurer secoua la tête.

— Non, c'était trop loin de Cincinnati. Je l'ai compris après lorsque j'ai fait un autre voyage de dix jours pour devenir le gardien de la scierie

Garrani.

— Revenons à cette ferme, fit Owen. Qu'est-ce que t'as fabriqué là-dedans ?

— De la peinture ! Plus exactement, j'ai peint en crème des murs et des plafonds…

— Ceux de la ferme ? s'étonna Owen.

Seurer soupira, se pinça le nez et dit :

— Donnez-moi une cigarette, c'est une drôle d'histoire.

Beffort lui jeta son paquet, consulta sa montre. Le temps passait vite, travaillait pour M^me^ Atomos qui devait préparer de nouveaux attentats contre les survivants de sa liste. Mais il n'était pas possible de brûler les étapes, de remettre à plus tard l'interrogatoire de Seurer. L'homme croyait ne rien savoir parce qu'il ne connaissait pas les données du problème. Pour Beffort, Akamatsu et Bernitz, un détail, même minime, pouvait révéler toute la trame véritable de « l'Opération Ohio ».

Seurer alluma sa cigarette, tira une longue bouffée et dit :

— La ferme servait de réfectoire et de dortoir. Ce n'était pas là que se trouvait le chantier. Pour que vous pigiez, il faut que je vous dise que le coin était vachement désert.

Imaginez une vieille bâtisse plantée au milieu des pâturages, sur un plateau limité par une colline au nord, et par une profonde vallée au sud. En fait, la ferme était plus proche de la colline puisque c'était là que se trouvait le chantier…

— Qu'est-ce qu'on y construisait ? s'enquit Bernitz.

— Vous n'aller pas me croire !

— Va toujours, fils… À dix contre un, je te propose un bâtiment en béton installé sous terre ?

— Pas sous terre mais dans la colline, rectifia Seurer qui commençait à éprouver du respect pour Bernitz.

— C'est la même chose, estima Owen. Pas votre avis, boss ?

Songeur, Beffort ne répondit pas immédiatement. Il pensait que le laboratoire Atomos deviendrait très vite une réalité si aucune action ne venait entraver la bonne marche des travaux.

— Combien d'hommes sur le chantier ? demanda-t-il.

— Une cinquantaine, répondit Seurer.

— Vous avez causé avec eux ?

— J'ai essayé, mais ils n'ouvraient la bouche que pour me donner des ordres. Puis, ils parlaient toutes les langues sauf la mienne !

Bernitz fronça les sourcils.

— Comment comprenais-tu les ordres, Hank ?

Seurer haussa les épaules.

— Même si le type jacte en chinois, on pige toujours quand il faut se lever, aller à la soupe, ou passer une autre couche de barbouille sur un pan de mur ! Je croyais que j'étais bon pour rester un manuel jusqu'à la fin des travaux lorsque Egton est revenu. Il m'a enfermé une nouvelle fois dans cette damnée caravane et nous avons repris la route. Egton m'apportait des provisions la nuit, bouclait la porte et s'allongeait sur l'autre couchette. Au bout de dix jours, nous sommes arrivés à la scierie. Egton m'a dit de garder la baraque pendant deux semaines. Scarett me téléphonait plusieurs fois par jour pour savoir si tout allait bien. C'était pas folichon ! Finalement, après un coup de fil, deux types du gang se sont radinés avec Egton ficelé comme un boudin. C'est lui qui m'a appris que je travaillais pour M^{me} Atomos. Le lendemain, l'un des types a tué Egton sous mes yeux, puis son copain et lui ont emporté le cadavre… Après quoi, il ne s'est rien passé jusqu'à votre arrivée.

— Si, affirma Bernitz, quelqu'un a essayé de te confier une commande. C'était moi, tu te souviens ?

— Exact ! Même que la nouvelle a intéressé Scarett !

— Tu parles ! La scierie était minée et tu devais sauter avec nous ! Pas de doute, Hank, t'avais la planque ! Depuis San Francisco, tu joues le rôle du pigeon ! On t'a spécialement embauché pour que tu répondes au téléphone avant d'être transformé en chair à saucisses… En attendant que le coup soit mûr, on t'a baladé à travers les U.S.A., afin que tu penses que la ferme se tenait au diable…

— Elle est sûrement très loin de San Francisco, interrompit Beffort, mais pas à quinze jours de route ! Voyons, Seurer, vous étiez sur le chantier à quelle époque ?

— Je suis arrivé à la ferme le vingt mars, et j'y suis resté jusqu'au vingt-deux avril.

— Quel temps faisait-il ?

— Froid mais beau.

— Donc, vous ne pouviez être en Floride…

— J'ai dit ça au hasard, protesta Seurer. En réalité, j'avais l'impression d'être plutôt dans le Nord. Faut pas m'en vouloir, mais je suis incapable de vous en dire plus…

Akamatsu donna à Seurer une autre cigarette et dit :

— Nous savons déjà que la ferme n'est pas dans la montagne, ni au bord de la mer, ni auprès d'un lac. Dites-moi, Hank, comment savez-vous que vous étiez toujours aux Etats-Unis ?

— Cette question ! s'effara Seurer.

— Je pensais au Canada…

— Non ! Quand Egton faisait de l'essence, les pompistes… Bon sang ! Maintenant, je me souviens que l'un d'entre eux a parlé d'un bled au cours du second voyage ! Egton avait dû lui poser une question et le type a répondu que Chardon n'était qu'à une heure de route !

Beffort soupira. Enfin, le subconscient de Seurer jouait !

— C'était après votre départ de la ferme, dit-il. Combien de jours après ?

— Le jour même ! Oui, c'est bien cela ! Nous sommes partis vers midi et Egton a fait de l'essence vers sept heures du soir… Chardon ! C'est un nom qu'on retient, pas vrai ?

CHAPITRE VIII

Il y avait beaucoup de Chardon aux Etats-Unis, mais un seul retint l'attention de Beffort et Akamatsu. Il s'agissait d'une petite ville située dans l'Ohio (Northern Section) à une vingtaine de kilomètres du lac Erié, non loin de Cleveland, et à faible distance de la frontière de l'Ohio avec la Pennsylvanie.

Seurer fut le premier surpris que son pronostic, lancé au pifomètre, se trouvât ainsi concrétisé.

— Vous connaissiez la Pennsylvanie ? demanda Akamatsu.

— Non, fit Seurer avec stupeur.

Il n'en revenait pas. Bernitz lui frappa sur l'épaule.

— Jusqu'à présent t'as pas été verni, mais depuis ce matin la chance est avec toi. C'est peut-être parce que tu passes de l'autre côté de la barricade ?

— Ouais ! admit Seurer avec passivité.

Beffort se tourna vers lui.

— Vous avez quitté la ferme à midi. À dix-neuf heures, vous n'étiez qu'à une heure de route de Chardon. Nous n'arriverons à rien si vous ne pouvez nous donner la vitesse approximative de la caravane.

— Egton n'allait pas vite, dit Seurer. À mon avis, il n'a jamais dépassé le quatre-vingts. Je crois que cela était obligatoire car il ne devait emprunter que des secondaires en mauvais état.

— Raisonnement valable, approuva Akamatsu, Chardon est effectivement sur la numéro six.

— L'ennui, constata Beffort, c'est qu'il est impossible de rouler pendant sept heures, avant d'atteindre Chardon et en gardant la direction de Cincinnati, sans venir de Pennsylvanie. Cela va nous lancer dans une foule de directions ! À moins que…

Il hésita, regarda la carte avec plus d'attention, reprit :

— À moins que Egton n'ait *promené* Seurer, puisqu'il ne faut pas dix jours pour traverser l'Ohio ! Dans ce cas, l'on pourrait situer la fameuse ferme n'importe où autour de Chardon, mais dans un rayon de six cents kilomètres ! Un travail de Romain en ce qui concerne le repérage ! Dites, Hank, vous êtes sûr de ne vous souvenir de rien d'autre ?

— Non, fit l'homme d'un ton las, je ne me souviens pas de ce que je n'ai pas vu. N'oubliez pas que j'étais enfermé dans la caravane… Tout ce que je peux ajouter, c'est que Doug Egton a stoppé sa bagnole une heure après notre départ de la ferme pour effectuer un achat. Vous voyez que c'est maigre !

— Quel genre d'achat ?

— Un chapeau.

Beffort sursauta.

— Pourquoi ne le disiez-vous pas ?

— Nous n'avons pas parlé de ça ! protesta Seurer.

Beffort retira son feutre, le retourna pour en montrer l'intérieur.

— Regardez ! J'ai acheté ce chapeau à Washington, chez Trader, et c'est inscrit ici ! Où est passé le chapeau de Egton ? Quand nous l'avons découvert dans ce terrain vague de Norwood, il n'en portait pas…

— Pas étonnant, grogna Seurer, les types du gang le lui ont retiré avant de lui loger un pruneau dans la nuque. La dernière fois que j'ai vu ce chapeau, il était dans la sciure !

— Bon Dieu ! jura Bernitz, manquait plus que ça !

Déjà, Beffort songeait aux tonnes de débris qu'il faudrait remuer pour retrouver le couvre-chef de feu Egton…

*

Paradoxalement, pour Beffort et les siens, le chapeau de Doug Egton était devenu l'objet le plus important de cette nouvelle énigme Atomos.

Hank Seurer fut confié aux bons soins de Sammy, et un détachement de la force « Dragon Vert » se rendit au lieu-dit « L'Homme-Mort ». Depuis l'extraordinaire démonstration de la *Malibu,* le terrain avait été nettoyé par la police. On avait enlevé les cadavres des véhicules, dégagé la dernière

voiture encastrée sous le semi-remorque, mais rien n'avait heureusement été fait en ce qui concernait les débris de la scierie.

Par le truchement de Sylver, Beffort obtint deux bulldozers, des pelles, des pioches, et l'équipe de recherches s'éparpilla alentour. Sylver regarda le cratère creusé par les mines, fit la moue.

— Sans un coup de chance, décréta-t-il, vous pouvez encore être ici dans un mois !

— Vous n'avez rien de mieux à proposer ? fit Beffort avec une certaine mauvaise humeur.

— Non, avoua Sylver. Depuis la mort des sept à l'Hôtel de Ville, M^me^ Atomos ne s'est pas manifestée et je ne puis même pas vous donner quelqu'un à protéger spécialement. On dirait que votre victoire sur son commando l'a démoralisée !

Beffort eut un mince sourire.

— Vous ne la connaissez pas ! Alors que vous la croyez au plus bas, elle est tout bonnement en train de manigancer une contre-attaque ! Vous verrez que nous aurons de ses nouvelles avant ce soir…

Les bulldozers charriaient d'énormes masses de terre mêlée de débris, poussaient tout cela sur le chemin. Là, une équipe de dix hommes passait les gravats au crible. Plus loin, et aussi dans le cratère, d'autres hommes piochaient à tour de bras dans un décor lunaire. Il ne restait rien de la scierie ni de la petite maison d'habitation, et les machines, invisibles, semblaient avoir fondu sous l'effet d'une fantastique chaleur. Pourtant, elles étaient sans doute enterrées sous des mètres cubes de débris pulvérisés, mais cela n'était guère encourageant en ce qui concernait le chapeau.

— Vous auriez dû y rester, fit Sylver.

Il l'avait déjà dit, se répétait parce que le spectacle qu'il contemplait était vraiment impressionnant. Beffort opina machinalement, surveillant un homme qui brandissait un objet rond qui s'avéra n'être qu'une casserole trouée comme une écumoire…

— M^me^ Beffort doit avoir des nerfs d'acier, ajouta Sylver pour lui-même. Au fait, elle n'est pas ici ?

— Elle se repose à l'hôtel *Mount Royal,* dit Beffort.

Ce en quoi il se trompait lourdement…

*

C'était le résultat d'un hasard. Mie venait de quitter Smith après la bagarre de « L'Homme-Mort », et roulait en taxi vers l'hôtel *Mount Royal*. Elle se sentait épuisée, nerveusement vidée, n'aspirait plus qu'à s'allonger pendant une heure ou deux.

Puis, à la hauteur de Crosley Field, à un feu rouge, le taxi se trouva immobilisé à côté d'un break *Oldsmobile Vista Cruiser* de l'année. Mie le remarqua uniquement parce qu'il était rose et blanc. Son regard erra sur l'étincelante carrosserie, s'arrêta sur le conducteur placé de trois quarts arrière par rapport à Mie.

Vaguement alertée, la jeune femme tendit le cou, ressentit une indescriptible stupeur en reconnaissant l'homme. Il se nommait Youri Belof, ramenait brutalement Mie trois ans en arrière[3].

Le feu passa au vert et le break démarra rapidement. Mie se secoua, se pencha vers son chauffeur.

— Nous n'allons plus au *Mount Royal,* dit-elle d'une voix que l'émotion altérait. Suivez cette voiture !

— Ce break ?

— Oui. N'essayez pas de venir à sa hauteur. Je désire savoir où il va, sans plus.

Youri Belof à Cincinnati ! C'était ahurissant, incroyable ! L'homme, cinq ans auparavant, était interprète dans une agence de voyages de Moscou. Un jour, il avait accompagné un client nommé Mikonosuke Watanabe dans une tournée touristique, avait été drogué, et s'était réveillé sur la Cité Atomos, membre à part entière de l'Organisation, porteur d'un cerveau-moteur le transformant en robot entièrement soumis aux ordres du Grand Cerveau !

Ce Mikonosuke Watanabe, âme damnée de M^me^ Atomos, était également l'auteur de l'enlèvement de Mie, alors *Miss Atomos.* Pendant la fameuse *heure de neutralisation,* Mie, Belof, Serabian, Jean Marchand et Catherine Lomakine parlaient de leur passé. De ce petit groupe, seuls Mie, Belof et Marchand avaient survécu, grâce aux chirurgiens de la clinique d'Atlanta.

Depuis, Beffort et Mie pensaient que Youri Belof était rentré chez lui, à Moscou, où l'attendaient sa femme et ses trois enfants. Et voilà qu'il réapparaissait soudainement, symbole vivant des années écoulées, des

fantastiques moments que Mie avait vécus au sein de l'Organisation Atomos ! C'était bouleversant.

Mie aurait voulu croire qu'il s'agissait d'une ressemblance, mais Belof avait un visage très particulier, très slave, et, surtout, cette étroite tonsure au sommet du crâne, trace ineffaçable provoquée par les deux opérations du cerveau…

Mie portait le même stigmate, parvenait à le dissimuler par une coiffure savante, mais ne pouvait se tromper sur l'origine de la sinistre cicatrice en demi-lime. Tandis que son taxi suivait sans peine le break rose et blanc, elle se persuadait de plus en plus que, pour une raison mystérieuse et connue de lui seul, Youri Belof s'était installé aux Etats-Unis après avoir échappé à M^me^ Atomos. Il habitait peut-être Cincinnati depuis trois ans, avait dû s'efforcer d'oublier sa fantastique aventure, et se retrouvait brusquement en pleine bagarre par un extravagant caprice du destin !

Par la presse, la radio, la télévision, il n'avait pu manquer d'apprendre que M^me^ Atomos sévissait dans sa ville. Cela avait dû déclencher en lui une formidable vague de terreur !

— Le break s'arrête, fit le chauffeur, qu'est-ce que je fais ?

Mie revint au moment présent.

— Laissez-moi ici, dit-elle en tendant un billet.

Elle sauta à terre quand le taxi se fut immobilisé, et se lança à la poursuite de Belof. L'homme traversa la chaussée, suivit l'autre trottoir. Il était visiblement en très bonne santé, marchait d'un pas décidé, n'avait absolument plus rien de commun avec celui que Mie avait connu.

Belof pénétra dans un immeuble, se planta devant l'ascenseur, attendit que la cabine revienne au rez-de-chaussée. Mie se décida, pressa le pas. De près, la cicatrice était très visible.

— Bonjour, monsieur Belof.

L'homme se retourna, le visage soudain vidé de sang. Mie lui sourit, ajouta :

— Ne me dites pas que vous ne savez pas qui je suis…

Il secoua négativement la tête, avec effort.

— Vous faites erreur, je m'appelle Strong…

La même voix, le même regard. Mie était pétrifiée.

— Et je ne sais pas qui vous êtes, termina l'homme.

Il lui tourna le dos, ouvrit la porte de la cabine, monta.

— Vous prenez aussi l'ascenseur, madame ?

Mie fit signe que non. Strong laissa la porte se refermer, pressa un bouton et la cabine disparut. Mie regagna lentement la rue. Elle était certaine que cet homme était Youri Belof et qu'il l'avait reconnue au premier regard.

Mie n'hésita guère. Eli pénétra dans une cabine publique, forma le numéro téléphonique de *628. D.V. As.* car elle ne savait où joindre son mari. Ralf Stuton répondit aussitôt.

— Pouvez-vous m'envoyer une voiture ? demanda Mie.

— Tout de suite, madame Beffort. Où êtes-vous ?

Mie leva les yeux, donna le nom de la rue où elle se trouvait et précisa :

— Je serai auprès de la cabine publique installée face au *soixante-cinq bis.* Faites vite.

— Un instant, pria Stuton.

Il lança un appel-radio, obtint instantanément la position de la voiture la plus proche, annonça à Mie :

— Ben Brady est dans votre secteur, sera sur place dans trois minutes. Restez dans la cabine, il vous repérera plus facilement. Rien de grave ?

— Non. Si vous pouvez toucher mon mari, dites-lui simplement que je viens de me trouver nez à nez avec Youri Belof…

— Belof ! s'exclama Stuton, c'est ce type qui…

— C'est lui, confirma Mie, mais il a une conduite étrange. Il a fait semblant de ne pas me reconnaître et prétend se nommer Strong. Je pense qu'il va reprendre sa voiture. J'ai l'intention de le suivre. Je vous tiendrai au courant de mes déplacements… Que fait mon mari ?

— Il cherche un chapeau ayant appartenu à Doug Egton et qui pourrait donner une indication sur l'emplacement du laboratoire Atomos. Aux dernières nouvelles, le chapeau reste introuvable. Dites, M. Beffort ne va pas être content quand il apprendra que vous vous baladez toute seule…

— Je ne suis plus seule, coupa Mie, voici précisément la voiture de Brady. À tout à l'heure, Ralf…

Elle raccrocha, quitta la cabine alors que la Chevrolet se rangeait contre le trottoir. Elle monta à côté de Brady pour l'entendre répondre à un appel de Stuton qui s'inquiétait déjà de savoir si la « patronne » était bien dans la cabine. Mie prit le micro, dit elle-même que tout allait bien.

— Restez en contact avec moi, demanda Stuton qui se faisait probablement du mauvais sang.

— Promis, assura Mie.

— Dis, Ben, tu fais gaffe, hey ? fit encore Stuton.

Brady répondit qu'il faisait gaffe, et Stuton se tut enfin.

— Où va-t-on, madame Beffort ? s'enquit Brady.

— Pour l'instant nous ne bougeons pas. Il s'agit de suivre un homme lorsqu'il remontera dans ce break *Vista Cruiser* que vous apercevez là-bas. Vous prendrez son sillage en veillant à ne pas vous faire remarquer. S'il s'apercevait que je suis à ses trousses, il tenterait de nous faire perdre ses traces.

Brady dit qu'il avait compris et alluma une cigarette.

Pendant les cinq minutes qui suivirent, Ralf Stuton appela deux fois depuis son dispatching, et Mie finit par le remettre à sa place assez sèchement pour avoir la paix.

Au bout de la cinquième minute, Youri Belof fit une prudente apparition sur le seuil de l'immeuble. Il regarda à droite, à gauche, ne vit pas Mie que l'imposante stature de Brady masquait, sortit finalement et grimpa dans son break.

— Drôle de gueule, commenta Brady qui ne mâchait pas ses mots.

— Ne dites pas de mal de lui. Il m'a sauvé la vie alors que M^me^ Atomos me détenait prisonnière.

Brady démarra derrière le break, s'engagea à sa suite dans Beeckmont Avenue. La filature était grandement facilitée par l'intensité de la circulation. En outre, il était évident que Belof ne pensait pas être suivi. Après Forest-ville, le break prit la route n°125, passa Cherry Grove, fit encore quelques kilomètres et pénétra dans Tobasco. Là, Belof ralentit, emprunta les voies périphériques, vira de nouveau sur une petite route secondaire qui remontait vers le nord.

À cet instant, Ralf Stuton se manifesta :

— *628. D.V. As.* pour « Bec Fin ». Répondez.

Mie décrocha le micro.

— Tout va bien, Ralf !

— Peut-être, mais M. Beffort n'est pas de cet avis ! Il dit que vous devriez rentrer.

— Pas question ! Je veux savoir *pourquoi* Youri Belof ne me connaît plus, ce qu'il fait à Cincinnati, et…

— M. Beffort vous conseille de revenir à l'hôtel coupa Stuton sans ménagement. Il pense que cela peut être dangereux, que ce Belof n'agit pas normalement et qu'il pourrait bien y avoir du M^me^ Atomos derrière tout cela !

Mie pinça les lèvres.

— Dites à mon mari que je ne suis plus une petite fille et que je saurai me défendre ! Maintenant, ne me dérangez plus pour rien, Ralf ! Quand j'aurai du nouveau, je vous appellerai. *Terminé !*

Elle coupa et le poste s'éteignit sur une protestation de Stuton. De l'index, Ben Brady remit le contact.

— Désolé, madame Beffort, mais nous avons pour consigne de rester en contact avec *628.* Si Ralf vous ennuie, bouchez-vous les oreilles. Moi, je suis en service.

Mie crispa les poings. Cette force « Dragon Vert » commençait à l'agacer prodigieusement. Puis, aussitôt, elle oublia sa petite rancune car, à moins de cent mètres, le break venait de pénétrer dans une propriété clôturée d'un haut mur…

CHAPITRE IX

Beffort sentait sa mauvaise humeur s'accentuer au fil des heures. « L'Homme-Mort » n'était plus qu'un vaste chantier que les bulldozers labouraient inlassablement ; les hommes travaillaient avec moins de hargne et, pour compliquer encore les choses, une petite pluie fine tombait depuis un moment, diluait doucement la terre, l'amalgamait afin de la transformer en boue gluante…

— Alors, *628,* répondez ! Où est-elle, votre voiture « Bec Fin » ?

— Au-delà de Tobasco, répondit Stuton qui se voyait pris entre le fer et l'enclume. M^me^ Beffort ne veut rien entendre.

— Ordonnez-lui de laisser tomber !

— Je lui ai déjà dit…

— Qui est avec elle ?

— Ben Brady. Un ancien.

— Ouais !…

— Sourcils froncés, Smith comprenait qu'il ne pourrait faire revenir Mie sur sa décision, qu'il valait mieux capituler, mais cela ne lui plaisait guère. Que faisait Youri Belof aux Etats-Unis ? Depuis l'affaire du plateau Coconino en Arizona, nul n'avait entendu parler de lui, pas plus que de Jean Marchand, autre rescapé de la Cité Atomos. La présence du Russe créait brusquement un suspense inattendu, une incertitude gênante, le fameux *élément nouveau* que redoutent les enquêteurs d'une histoire classique. Tout bon ou tout mauvais, selon le cas, l'irruption d'un personnage neuf dans un scénario bien réglé…

— Okay, Ralf, fit Beffort, laissons-la faire.

— J'aime mieux ça !

— Mais n'oubliez pas de contacter « Bec Fin » toutes les quinze minutes ! Belof peut parfaitement jouer le rôle de la chèvre. Tenez-moi au

courant.

— Entendu.

Beffort coupa, descendit de la *Malibu,* rejoignit Akamatsu qui courbait le dos sous les rafales.

— Toujours rien, Yosho ?

Le *spécial* japonais secoua négativement la tête, montra le chantier d'un geste ample.

— C'est une tâche impossible, Smith. Le chapeau de Doug a sans doute été déchiqueté par l'explosion. Nous perdons inutilement notre temps.

Beffort commençait à être de cet avis, reculait néanmoins l'instant de l'ordre d'abandon. Ce chapeau avait une importance capitale, pouvait fournir très vite le moyen d'écraser dans l'œuf la grande menace Atomos.

— À mon avis, reprit Akamatsu, nous serions mieux inspirés d'entreprendre sans tarder des recherches à partir de Chardon.

Beffort remonta son col, glissa ses mains dans ses poches.

— Je n'y crois pas, dit-il. M^me^ Atomos avait prévu que Hank Seurer tomberait vivant entre nos mains et a fait le nécessaire pour qu'il en sache le moins possible. D'ailleurs, l'exécution de Egton prouve que ceux qui connaissent l'emplacement du futur laboratoire ne font pas de vieux os.

— D'accord, mais Hank Seurer a entendu le pompiste dire que Chardon n'était qu'à une heure de route !

Ecœuré, Beffort alluma une cigarette, et dit :

— Nous en avons déduit qu'il s'agissait de Chardon-Ohio parce que cela nous arrangeait et que c'était une déduction logique, mais qui ignore que M^me^ Atomos jongle avec la logique ? Changeons d'optique, et imaginons que la caravane ait roulé pendant dix jours *en ligne droite !* À raison de cinq cents kilomètres par jour, ce qui est peu quand on voyage de l'aube au crépuscule, elle aurait parcouru cinq mille bornes ! Vous voyez où cela nous entraîne ?

— Oui, répondit Akamatsu, cela nous entraîne dans le Sud où il fait beau à cette époque ! Or, Seurer a dit que la température était froide ! Pourquoi voulez-vous tout compliquer, Smith ?

Soudain, un homme se mit à gesticuler en hurlant, secouant à bout de bras une chose boueuse et informe. Beffort et Akamatsu se ruèrent,

dérapant sur le sol détrempé, bientôt rejoints par Bernitz et Sylver, haletants, chaussures et pantalons maculés de boue fraîche.

Beffort saisit le feutre gris, le retourna et poussa un juron : sur la coiffe de cuir, on ne lisait que « C. Hauser fabrique et vend le chapeau *Thibet* ». Plus loin, il y avait eu une adresse et un nom de ville, mais le tout avait été gratté si soigneusement qu'aucune lettre n'était plus visible…

Muets, Beffort et Akamatsu échangèrent un regard. M^me^ Atomos avait, une fois de plus, prévu le moindre détail.

*

Mie Azusa posa la main sur la poignée, ouvrit la portière.

— Restez ici, Ben, je vais voir ce qu'il y a de l'autre côté de ce mur.

Brady descendit à son tour.

— Pas question, madame Beffort. Je suis ici pour vous protéger et je vous suivrai où que vous alliez. Mais avant tout, il faut que je prévienne le dispatching. Vous permettez ?

Il était doucement autoritaire, agissait pendant qu'il parlait, commutait déjà en émission. Mie fit quelques pas sur la petite route. La propriété n'était pas vraiment isolée. Non loin, il y avait des bungalows, un garage, mais tout cela avait cependant une allure champêtre, sentait la banlieue. Pas de mouvement ni de circulation pendant la journée. Le soir, ce devait être différent quand les habitants revenaient du travail. L'endroit s'animait certainement pour une heure ou deux, puis tout le monde se plantait face à la télé, et les impasses partant de la route redevenaient désertes.

Silence et solitude.

Sans écouter vraiment, Mie entendit Brady causer avec Stuton qui semblait résigné. Il n'y eut pas d'éclat de voix. Brady coupa finalement, claqua la portière et rejoignit Mie.

— Vous désirez *réellement* entrer dans la propriété, madame Beffort ?

— Pourquoi ? Ralf n'est pas enthousiasmé ?

— Il trouve que c'est imprudent.

— C'est également votre opinion ?

Brady écarta son pardessus, dévoila une mitraillette et un pistolet paralysant, déclara :

— Personnellement, je n'ai pas d'opinion, madame Beffort. Je faisais partie de l'équipe chargée de votre protection quand votre fils et Soblen ont été tués… Alors, j'ai un complexe de culpabilité et si je pouvais réparer, peut-être que ça me ferait du bien.

Au sein de la force « Dragon Vert » ils en étaient tous là.

La disparition de Bob et du docteur les avait salement secoués. Coup au cœur et à l'amour-propre. Mie remercia d'un signe, garda le silence quelques secondes et dit :

— Vous savez, Ben, très sincèrement, je ne pense pas avoir quelque chose à craindre de Youri Belof. Mon mari et Ralf en font tout un drame parce qu'ils sont devenus horriblement méfiants et qu'ils ne croient plus en rien ni en personne, mais j'ai la sensation que Belof n'est qu'une victime.

Brady opina poliment, continua de garder l'œil sur le camion qui venait d'apparaître au bout de la route. Nul n'était plus méfiant ni vigilant que lui lorsque les circonstances l'exigeaient. Il glissa ses mains dans les fausses poches de son pardessus, posa lentement l'index sur la détente de la mitraillette. Mie reprit :

— Youri Belof n'aurait pas refusé de me reconnaître sans de graves motifs. Je veux l'obliger à parler, à se confesser si besoin est. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, Ben ?

— Naturellement, répondit Brady.

Puis, il se détendit. Le camion virait dans l'une des impasses, stoppait devant un bungalow… Fausse alerte.

— C'est pourquoi je désire voir ce que Belof fait ici, continua Mie d'un ton anxieux.

— Comment lui parlerez-vous tout en vous cachant de lui ? s'enquit Brady avec bon sens.

À vrai dire, Mie n'avait pas encore pensé à cela. Primitivement, elle désirait suivre Belof afin de savoir où il logeait et, maintenant qu'elle croyait avoir atteint son but, il lui paraissait normal de poursuivre son action.

— Je n'ai pas l'intention de me cacher, décida-t-elle. Nous allons nous présenter en visiteurs ; tout simplement.

Elle ouvrit à demi son sac, dégagea machinalement la crosse du pistolet paralysant qui ne la quittait jamais. Ce geste rassura Brady. La « patronne » n'était pas tombée de la dernière averse.

— Okay, accepta-t-il, allons-y.

Ils longèrent le mur, arrivèrent à une grille à double battant. La peinture noire en était écaillée et le métal rouillait par endroits. Pas de sonnette, aucun système d'appel. Une allée sableuse formant un coude, des arbres en rideau cachant l'habitation dont on devinait juste une cheminée carrée s'élevant au-dessus des cimes agitées par le vent. Avec la pluie, fine mais persistante, tombant sur tout cela ; il se dégageait de l'ensemble une très grande mélancolie.

— L'endroit ne me plaît pas, fit Brady.

— Pourquoi ?

— Il a tout du repaire Atomos classique. Haut mur, maison invisible, et grille largement ouverte… On entre, on est surveillé par une caméra, et on se fait étendre pour le compte au détour du chemin ! Je n'aime pas.

Du bout des doigts, Mie tambourinait sur son sac. Nier que Brady avait raison eût été une erreur. Puis, à présent qu'elle était sur le seuil de cette grille, elle ressentait vraiment une sensation de danger. Brady devina son hésitation.

— Avant de donner tête baissée dans le panneau, dit-il, je crois que nous devrions examiner ces piliers…

À son habitude, il joignait le geste à la parole, se baissait, scrutait attentivement le ciment. Son regard erra un instant, se fixa finalement sur une étroite plaquette de verre scellée à cinquante centimètres du sol.

— Venez voir, madame Beffort.

Il chuchotait, reculait doucement. Mie prit sa place, repéra la plaquette, vit qu'elle répandait une imperceptible lueur bleuâtre.

— Quand on coupe le rayon, dit-elle, l'alerte est donnée dans l'habitation… Bon, il faut prévenir mon mari, Ben !

Ils retournèrent à la voiture. Brady se débarrassa de son encombrante mitraillette, s'installa au volant. Mie prit place à son côté, mal à l'aise, sûre d'être observée, sortit une cigarette qu'elle roula nerveusement entre ses doigts en oubliant de l'allumer.

— « Bec Fin » pour *628. D.V. As*. ? appela Brady.

— J'écoute « Bec Fin », dit aussitôt Stuton ; où en êtes-vous ?

— La propriété dont tu as la position est suspecte, Ralf, annonça Brady en baissant instinctivement le ton.

— Belof y est toujours ? s'enquit abruptement Stuton.

— Oui. À ce point de l'affaire, il faudrait lui laisser une *longue corde*, non ?

— Exactement ce que le boss voulait, confirma Stuton. Tu prends la planque, Ben ? Si M^me^ Beffort est d'accord, naturellement…

Mie fit oui de la tête. Brady répondit qu'il prenait Belof en charge, coupa. Mie demanda :

— Qu'est-ce qu'une longue corde, Ben ?

— C'est un système qui consiste à laisser courir un type de manière à pouvoir, ensuite, neutraliser tous les gens qu'il fréquente. En l'occurrence, Youri Belof pourrait nous conduire jusqu'à M^me^ Atomos.

Mie demeura songeuse. Elle ne comprenait pas comment le Russe pouvait avoir accepté de travailler pour la sinistre Japonaise, refusait de croire qu'il l'avait fait de son plein gré.

Ben Brady changea la voiture de place, choisit un stationnement discret dans la plus proche impasse, manœuvra pour que son capot soit face à la route. De ce poste, la grille était parfaitement visible, ainsi que l'amorce de l'allée.

Une trentaine de minutes s'écoulèrent dans le silence le plus complet, puis le break de Belof réapparut. Le Russe était toujours au volant, vira cette fois vers le nord.

— La voiture a l'air lourdement chargée, constata Mie, très attentive et observatrice.

— C'est vrai, approuva Brady.

Il se demandait soudain si le coup n'était pas raté, si Belof n'était pas tout simplement un commerçant effectuant des livraisons et, cela semblait être le cas, des reprises chez des clients mécontents ? Brady avait cru apercevoir la partie supérieure d'un poste TV émergeant du break, sentait sa perplexité s'accroître tandis qu'il démarrait.

Mie appela Stuton, signala le départ de Belof, précisa qu'il se dirigeait plein nord, vers Milfort.

Stuton dit que la force « Dragon Vert » prenait en surveillance la propriété, recommanda de lui indiquer le plus souvent possible la position du break.

Youri Belof obliqua légèrement, prit un cap nord-est, pénétra dans Columbus vers 17 heures, et stoppa à la sortie de la ville où il fit de l'essence. Comme le poste de « Bec Fin » n'était plus en mesure de toucher Cincinnati ni de le recevoir, Brady profita de l'arrêt pour appeler téléphoniquement *628,* se trouva en communication avec Beffort.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, Ben ? explosa le G'man, voici une demi-heure que vous gardez le silence !

— Nous sommes à Columbus, patron ! Le break a mené un train d'enfer depuis son départ et s'il n'avait pas stoppé pour faire le plein…

— Compris, coupa Smith, dans cinq minutes vous serez relayé par le Central de Springfield. Belof donne-t-il l'impression de toucher au but ?

— Non. Nous sommes sur la Fédérale 62.

— Cela ne veut rien dire.

— D'accord, mais pourquoi aurait-il fait le plein s'il arrivait au terme de son voyage ? Sur la 62, il y a des stations-service à gogo, non ? À mon avis, Belof va encore couvrir près de cinq cents bornes avant de lever le pied. Ah ! il repart !

— Ne le lâchez pas, Ben, conclut Beffort, et soyez extrêmement prudent ! Je vous reparlerai dès que j'aurai le relais de Springfield.

Brady raccrocha, cavala vers « Bec Fin » où Mie trépignait d'impatience en observant le break qui s'éloignait. Il monta en vitesse, ferma sa portière alors que la jeune femme démarrait en catastrophe, et dit :

— M. Beffort est au dispatching. Dans quelques minutes, nous serons relayés par le Central de Springfield.

— Si mon mari est revenu à Cincinnati, estima Mie, c'est parce que le chapeau de Doug Egton ne lui a rien appris. Vous savez, Ben, je crois que nous restons seuls en piste !

Dix minutes plus tard, ils reçurent l'indicatif de Stuton, répondirent en indiquant leur position. Ils étaient maintenant entre Johnstown et Utica, toujours sur la 62, et la pendulette du tableau de bord marquait 17 h 40.

*

Pendant ce temps, à San Francisco, Jack Charney poursuivait son enquête après la mort de Arthur Tragg. La façon dont ce dernier avait été liquidé ne l'intéressait pas plus que le nom de son assassin. Cela restait l'affaire de la police.

Par contre, Charney avait pour tâche d'établir si, oui ou non, Tragg entretenait des relations avec la mystérieuse *O.A.A.M.A.*

Il effectua une descente à la *Pacific National Bank of San Francisco,* avec une équipe d'experts, et éplucha les opérations réalisées depuis deux ans par Tragg. Il trouva très facilement la trace du virement représentant l'achat de la scierie Garrani, commença à perdre le fil tout de suite après. Sur une semaine, Tragg signait une moyenne de trois cents chèques ! Un travail de forçat !

— Curieux, dit l'un des deux experts, Tragg signait plus volontiers des chèques d'un montant modeste qu'un chèque global destiné à la même personne. Tenez, cette M^me^ Seurrey a touché dix mille dollars en sept jours, par chèque de mille dollars, sous le titre plutôt vague de « Fournitures diverses ».

— Elle n'est pas la seule dans ce cas, constata son collègue. J'ai ici une vingtaine de personnes que Tragg réglait en employant cette méthode.

Charney demanda :

— Quel intérêt cela procure-t-il ?

— Aucun sur le plan financier. C'est peut-être une façon de ne pas attirer l'attention d'éventuels enquêteurs sur telle ou telle opération…

— Frauduleuse ?

— Aucunement. Je pense que Tragg désirait cacher aussi longtemps que possible qu'il versait finalement d'énormes sommes *aux mêmes noms.* Reste à savoir quels sont ces gens et d'où venait l'argent que Tragg dilapidait aussi allègrement ? Puisque nous sommes sur place, élucidons d'abord la seconde question…

Ils se remirent au travail. Tragg disposait en premier lieu d'une fortune personnelle. Ensuite venait le revenu de ses hôtels. Puis, et c'est là que les choses devinrent passionnantes, les comptes démontrèrent que Tragg recevait régulièrement des sommes très importantes de divers points des

Etats-Unis. Au total, les entrées balançaient les sorties, et il s'avéra que Tragg n'en était que de fort peu de sa poche.

— Sacrée organisation ! admira Charney, j'aimerais jeter un coup d'œil sur sa comptabilité ! Si je ne me trompe pas, nous allons rapidement tomber sur le pot aux roses !

Bien entendu, les livres de la Société Tragg ne portaient aucune trace des fameuses rentrées. L'un des experts remarqua :

— Tout ceci semble indiquer que Tragg était le pivot d'un vaste mouvement de fonds, hors des contrôles fiscaux, et qu'il se livrait à un curieux trafic ne lui rapportant aucun bénéfice ! Je me demande ce que cela signifie ?

Charney n'éclaira point sa lanterne. Maintenant, il avait la certitude que Tragg avait été le trésorier, ou l'un des trésoriers, de l'*O.A.A.M.A.*

CHAPITRE X

À la nuit tombante, l'*Oldsmobile Vista Cruiser* que pilotait Youri Belof entra dans Canton, toujours sur la route n°62, traversa la ville et stoppa sur le dégagement d'un restauroute assez vaste pour contenir deux cents voitures.

Pour l'heure, une cinquantaine de véhicules stationnaient entre les pistes cimentées réservées aux serveuses. Des filles en mini-jupes, équipées de patins à roulettes caoutchoutées, effectuaient leur service avec célérité, en un captivant ballet de longues jambes gainées de bas-filets qui ne pouvait laisser indifférent un homme normalement constitué.

Mie profita du moment où Belof recevait son plateau pour glisser « Bec Fin » à une place libre du premier rang. Une serveuse fila aussitôt jusqu'à la voiture et Ben Brady fut obligé d'attendre que Mie ait passé la commande avant d'appeler le dispatching de Cincinnati. Il commuta, planqua le micro derrière son mouchoir, donna son indicatif. Beffort répondit avec une rapidité qui démontrait l'importance qu'il attachait à cette filature. Sur la carte de l'Ohio, la route de Belof s'inscrivait en pointillé et se rapprochait insensiblement de Chardon !

— Nous voici arrivés à Canton, dit Brady en guettant la serveuse qui garnissait deux plateaux au buffet. Belof fait une halte casse-croûte, ce qui prouve qu'il n'est pas encore au terme de son voyage.

— Quel est son comportement ? demanda Beffort.

— Celui d'un père peinard. Vous avez vu le temps qu'il a mis pour faire ces trois cent cinquante bornes ? Une vraie promenade !

— Pas de voiture suiveuse ?

— Rien, le néant ! À croire que Belof n'a…

Brady vit la serveuse pivoter sur ses patins, et lâcha :

— Silence sur les ondes, boss ! Je coupe un instant.

Beffort se tut. Brady reposa le micro, regarda la serveuse qui s'amenait à toute allure, un plateau en équilibre sur chaque main. Elle freina pile côté volant, bloqua les crochets du premier plateau dans le montant inférieur de la portière, contourna la voiture et répéta l'opération pour Brady. Après quoi, elle s'éloigna en claquant un numéro-ventouse sur le pare-brise.

Brady reprit le micro.

— Une alerte ? s'inquiéta Beffort.

— Non, juste une mignonne serveuse en mini-jupe ! Nous sommes sur la piste d'un restauroute, à vingt mètres de Belof qui dîne comme un touriste !

— Ne vous laissez pas aller, prévint Beffort. Le type du gang que nous avons capturé à la scierie Garrani a fait un séjour dans un repaire situé aux environs de Chardon…

— Chardon ?

— Une petite ville du Nord-Ohio dont vous n'êtes séparés que par une centaine de kilomètres ! Selon notre homme, Hank Seurer pour être précis, le repaire en question ne serait pas loin de Chardon. Alors, restez vigilant, Ben !

— Okay ! Voulez-vous parler à M^{me} Beffort ?

— Inutile d'attirer l'attention de ceux qui vous entourent en prolongeant cette conversation. Je vous répète qu'il vous faut être prudent ! Le danger se précise à mesure que vous approchez du but. Belof connaît ma femme. S'il l'aperçoit, nul ne peut prévoir sa réaction ! Coupez, soyez sur vos gardes, et n'utilisez plus votre poste tant que vous serez en stationnement sur ce restauroute. Bon appétit. À tout à l'heure.

Brady déposa le micro, mais laissa le poste en état de fonctionnement. Mie lui saisit le bras.

— Regardez, Ben, Youri Belof s'éloigne de son break !

Le Russe fit quelques pas en direction de la route, revint vers les bâtiments alors que Brady s'apprêtait à le suivre, et pénétra dans les toilettes. Brady se détendit.

— Ce n'est rien, dit-il. Depuis Columbus, il a roulé sans arrêt et son besoin est bien naturel…

Deux minutes coulèrent. Mie et Brady mangeaient tout en surveillant la sortie des toilettes avec une certaine anxiété. Belof pouvait quitter le bâtiment par une porte dérobée, s'enfuir dans une autre voiture…

Une serveuse jaillit soudain du bar, fila entre les véhicules en montrant une ardoise équipée d'un avertisseur sonore. Elle vira devant « Bec Fin », présenta son ardoise où était inscrit : *M^me^ Beffort au téléphone. Urgence. Cabine 9.*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grogna Brady.

Déjà, Mie ouvrait sa portière, stoppait la serveuse afin de lui signifier quelle avait été entendue. La fille sourit, démarra…

— Vous n'allez pas répondre, madame Beffort ! Personne ne sait que vous êtes ici !

— Je crois savoir de quoi il s'agit, fit tranquillement la jeune femme. Restez là, Ben, ce ne sera pas long.

Elle sortit de la voiture, se hâta en direction des cabines avant que Brady ne puisse protester. Elle entra dans la cabine n° 9, vit le combiné décroché, le porta à son oreille.

— Ici M^me^ Beffort. Qui êtes-vous ?

— Youri Belof, chuchota le Russe, je suis aux toilettes et je n'ai trouvé que ce moyen de vous parler sans nuire à votre sécurité. Je ne pense pas que le gang Atomos me surveille, mais je n'en jurerais pas…

— J'avais compris que vous seul pouviez me demander, déclara Mie. Allez-vous enfin me dire ce que vous faites encore aux Etats-Unis ? Et aussi comment…

— C'est pour vous raconter mon histoire que je vous ai appelée. Quand vous m'avez abordé à Cincinnati, je ne pouvais pas vous répondre car j'étais attendu par *M^me^ Atomos !*

Mie réprima un sursaut.

— Mon Dieu ! Elle était à notre portée et vous…

— Ecoutez-moi ! Et faites-moi la grâce de croire que je ne suis pas volontairement l'esclave de cette criminelle ! Je pensais être libre après mon opération du cerveau, et je le fus effectivement pendant quelque temps. Lorsque ma convalescence toucha à son terme, je me rendis à mon ambassade afin d'être rapatrié. Tout se déroula parfaitement jusqu'au jour où je pris un taxi chargé de me conduire à l'aéroport. Mon chauffeur ne prononça pas un mot, mais déclencha un magnétophone qui m'apprit que ma femme et mes enfants seraient tués si je n'obéissais pas aux instructions de M^me^ Atomos… Je n'ai pas le temps de tout vous dire. Vous comprenez

néanmoins que je vis depuis trois ans dans la terreur, et que je n'ai jamais osé vous demander votre aide par peur de déclencher des représailles contre ma famille.

— C'est grotesque, Youri ! s'effara Mie, votre famille pouvait être protégée très efficacement par la police soviétique !

— Oui, l'on parle comme cela lorsqu'il s'agit des autres, dit amèrement le Russe. Croyez-vous que l'assassinat de votre fils et du docteur Soblen m'ait encouragé ?

— Depuis, M^me^ Atomos a perdu sa puissance !

— Certes, elle a perdu de sa puissance, mais pas *toute sa puissance !* Même dans les pires circonstances, des gens étaient prêts à l'aider… Croyez-moi, Mie Azusa, cette femme est démoniaque et je n'aurais jamais rien fait contre elle si vous ne m'aviez reconnu à Cincinnati ! Puisque le mal est fait, que vous semblez décidée à me suivre malgré les dangers que vous courez, je suis contraint de prendre position ! Quitte à sacrifier ma femme et mes enfants…

— Ne dites pas de bêtises, Youri Belof ! Je vais prévenir mon mari et, dans moins d'une heure, votre femme et vos enfants seront sous la protection de la Sûreté soviétique !

— Ce serait trop beau !

— Vous nous avez sous-estimés, Youri, fit Mie avec beaucoup de regrets dans la voix. Avec votre aide, nous aurions certainement brisé M^me^ Atomos depuis longtemps ! Ainsi, au sujet de cet immeuble de Cincinnati…

— Non ! coupa le Russe, elle n'y est plus ! En outre, je ne suis pas sûr quelle y soit jamais venue !

— N'aviez-vous pas rendez-vous avec elle ?

Belof eut un ricanement.

— Avez-vous déjà vu M^me^ Atomos tenir une conversation autrement que par le truchement d'un appareil ? En l'occurrence, elle m'a donné ses instructions par haut-parleur, mais je n'étais pas directement en sa présence ! Si bien que, toute réflexion faite, elle pouvait aussi bien être dans la pièce voisine qu'à des milliers de kilomètres…

Mie ne niait pas la théorie du Russe. Si M^me^ Atomos était toujours vivante, c'était précisément parce qu'elle s'entourait constamment d'extraordinaires précautions.

— En fin de compte, reprit Belof, et bien qu'ayant accompli plusieurs missions pour son organisation, je n'en sais pas plus sur elle que vous-même ou M. Beffort ! Pourtant, j'ai récemment entendu Scarett parler d'un train de marchandises. Vous savez qui est Scarett ?

— Il est sur nos fiches, ainsi que Keating. Mais revenons à ce train de marchandises ?

— Scarett disait qu'il serait bientôt à Cincinnati et que l'on se souviendrait de lui. Je n'en sais pas plus long sur ce sujet…

— Quand avez-vous entendu cela, Youri ?

— En début d'après-midi, dans la propriété de Tobasco où je me suis rendu afin de charger l'étrange machine que vous avez certainement aperçue dans mon break.

— À quoi sert cette machine ? demanda Mie qui essayait d'en apprendre beaucoup en peu de temps.

— Je l'ignore, déplora Belof, mais c'est évidemment pour transporter cet engin que l'on me fait traverser tout l'Ohio. À première vue, et malgré son emballage, on dirait un appareil de télévision. Dites, Mie Azusa, il y a longtemps que nous parlons, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Concluons très vite, décida Mie après avoir consulté sa montre. Quel est le but de votre voyage ?

— Quelqu'un me le dira à Chardon. Je dois être dans cette ville pour vingt-deux heures. Là, j'appellerai un certain John et il m'apprendra en quel endroit je devrai me rendre.

Mie n'hésita pas :

— Etes-vous décidé à suivre mes conseils, Youri ?

— J'ai confiance en vous.

— Merci. Voici ce que vous allez faire : à Chardon, et quand ce mystérieux John vous aura donné la dernière partie de votre itinéraire, vous téléphonerez immédiatement à *628. D.V. As*. à Cincinnati. Smith Beffort sera en ligne. Il notera vos renseignements et vous dira par la même occasion ce qui aura été fait pour les vôtres à Moscou. Ensuite, vous abandonnerez votre break, et prendrez un taxi pour vous rendre au F.B.I.

— Si je suis surveillé…

— Ne vous occupez pas de cela, coupa Mie. Nous arrangerons les choses de manière à faire croire que vous avez repris votre route après le premier

coup de téléphone. Mon mari va prendre des dispositions en ce sens dès qu'il sera au courant. Je vous demande simplement de choisir une cabine téléphonique non vitrée, et de stationner pendant dix minutes devant elle avant d'y pénétrer.

— En somme, demanda le Russe, je vais disparaître ?

— Parfaitement. Un G'man sera déjà dans la cabine quand vous y entrerez. Il aura votre allure, vos vêtements, et c'est lui qui sortira après votre coup de téléphone à John. Il montera dans le break et entraînera derrière lui d'éventuels observateurs. Pendant ce temps, vous parlerez avec Smith Beffort… Nous sommes d'accord, Youri ?

— Nous le sommes.

— Souvenez-vous : il s'agit du *628. D.V. As.* à Cincinnati, et n'oubliez pas de choisir une cabine non vitrée…

— J'ai très bien compris. Ne craignez rien. Le G'man aura le temps d'entrer dans la cabine avant que les gens qui me surveillent sachent que je m'apprête à téléphoner.

— Bien, sortez maintenant, dit Mie.

Belof raccrocha, quitta les toilettes.

Mie attendit quelques secondes, sortit à son tour et alla reprendre sa place aux côtés de Brady. Elle lui exposa la tournure imprévue que venait de prendre la situation, puis appela Smith Beffort à l'instant où le break du Russe s'éloignait sur la Fédérale 62.

Brady démarra. Il avait prévu un départ urgent, et la serveuse avait repris les plateaux depuis un bon moment. Tandis que « Bec Fin » suivait le break à distance respectueuse, Mie expliquait à Smith le plan qu'elle venait de mettre sur pied avec Youri Belof. Smith la laissa parler sans l'interrompre une seule fois, afin de ne pas troubler la netteté de l'enregistrement sur bande qui recueillait fidèlement ses propos, et dit finalement :

— Tout ceci est un peu scabreux, mais réalisable. Souhaitons néanmoins que le gang ne surveille pas Belof.

— Nul ne peut le savoir. Vous prévenez Chardon, Smith ?

— À l'instant. Auparavant, j'aimerais avoir plus de détails en ce qui concerne le train de marchandises ?

— Belof a dit tout ce qu'il savait… Il faudrait capturer Scarett pour connaître le fin mot de l'histoire.

— Oui, mais je viens d'apprendre que la propriété de Tobasco n'abrite plus personne, répondit Smith d'un ton rageur. Les hommes du gang qui occupaient les lieux ont dû les évacuer immédiatement après le départ de Belof, alors que « Dragon Vert » était en route. Naturellement, ils n'ont rien laissé derrière eux…

— Donc, notre seul espoir est représenté par Youri ?

— Malheureusement, oui ! Ici, personne n'a reçu d'invitation à la mort, et il semble que M^{me} Atomos se soit décidée à abandonner ses funestes projets. Mais, si elle l'a fait, c'est certainement parce que son plan est réalisé. Je parle du laboratoire…

— Serait-il vraiment installé du côté de Chardon ?

— Vraisemblablement, murmura Belfort. Elle l'a construit en trois mois, avec l'aide d'ouvriers étrangers, et Seurer en a peint les murs. Ce qui signifie que le gros œuvre est terminé, qu'il ne reste qu'à équiper le laboratoire proprement dit !

— L'appareil que transporte Belof serait une partie de cette installation ! Il faut tout faire sauter, Smith ! Sinon, *elle* va recommencer !

Beffort garda le silence quelques secondes. Il sentait que le dénouement de l'opération « Ohio » approchait, que cela se traduirait par une terrible catastrophe si la « piste Belof » ne tenait pas ses promesses.

— Tout va se jouer cette nuit, Mie. À quelle distance êtes-vous de Chardon ?

— Environ quatre-vingts kilomètres. Belof ne va pas très vite afin de ne pas arriver avant l'heure prévue.

— Je vais sauter dans un avion et serai sur place pour assister à l'escamotage de la cabine, décida brusquement Beffort.

— Youri va s'affoler s'il ne peut vous parler lorsqu'il appellera le dispatching !

— Sylver lui donnera tout apaisement à ce sujet. Attendez-vous à voir « Masque Jaune » à l'entrée de Chardon.

— Comment allez-vous transporter la *Malibu ?* s'enquit Mie avec étonnement.

Beffort eut un petit rire.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Mie ! De nos jours, un transport supersonique est capable de porter un tank… Rendez-vous à Chardon !

Beffort coupa, pivota vers Akamatsu qui attendait en compagnie de Bernitz et Sylver.

— Qui veut se charger du train ?

— Je suis preneur, fit Akamatsu.

Puis, il conseilla :

— Vous devriez amener notre ami Owen à Chardon. Il sait admirablement vous seconder quand il s'agit de déchaîner votre « Masque Jaune ».

Beffort secoua négativement le front.

— Owen sera plus utile ici, dit-il. Il vous aidera à élucider l'énigme que pose ce fameux train de marchandises. À mon avis, un grave danger plane sur Cincinnati, Yosho. Il faut découvrir ce train très rapidement et voir ce qu'il a dans le ventre… Sylver, je compte sur vous pour rassurer Youri Belof. Téléphonez à Moscou, faites protéger sa femme et ses gosses, et…

— J'ai entendu votre femme, coupa Sylver. Maintenant, vous devriez filer. Il ne vous reste que peu de temps pour être à Chardon avant Belof.

Beffort opina, désigna Ralf Stuton, et dit en ouvrant la porte :

— Rappelez-vous tous que c'est Ralf qui coordonne nos actions ! Tous les messages, sans exception, devront passer par lui ! Bonne chance.

Il sortit, grimpa dans la *Malibu* et fonça vers l'aéroport de Greater situé de l'autre côté de l'Ohio…

*

Après le départ de Beffort, Akamatsu et Owen se rendirent directement à la gare. Le renseignement qu'ils détenaient était vague, et ils n'avaient aucune précision quant à l'origine du train, ne savaient même pas s'il se trouvait déjà en gare de Cincinnati ou s'il devait y arriver prochainement.

— J'ai beau me creuser la cervelle, fit Owen, je ne vois pas comment une locomotive et des wagons peuvent être dangereux.

— Tout dépend de la marchandise que ce train contient, répondit Akamatsu.

— Okay ! Admettons que les wagons soient bourrés de dynamite, et supposons qu'ils explosent. Cela fera du bruit, mais pas énormément de

dégâts dans la ville. Vous voyez bien que la gare de triage est trop loin du centre !

Akamatsu ne répondit pas, se dirigea vers le bureau où l'on centralisait les déplacements des convois. Prévenu par Sylver, le chef de réseau se mit aussitôt à la disposition des deux hommes. Akamatsu lui expliqua la raison de sa visite, et l'autre plongea dans ses livres. Il chercha un moment, se redressa.

— Aucun transport de munitions, dit-il.

— Même pour les jours prochains ?

— Rien pour tout le mois…

Akamatsu devint perplexe. Puis, il demanda :

— Produits chimiques ?

— Ah ! là, c'est différent ! Nous avons le 402 qui arrive à minuit. Convoi journalier. Cinquante wagons de chlore, dix de propane, cinq d'ammoniaque.

Il disait cela tranquillement. Akamatsu trouva plus habile de ne pas le paniquer. Si le train flambait, et suivant la direction du vent, tout Cincinnati pouvait être intoxiqué par les vapeurs de chlore…

CHAPITRE XI

Sans descendre de sa *Malibu,* Smith Beffort effectua les 450 kilomètres séparant Cincinnati de Chardon dans le ventre d'un transport supersonique de *l'U.S. Air Force.* Trente minutes après son départ, il se retrouva roulant à 200 à l'heure sur une longue ligne droite. À la même allure infernale, il contacta le Central de Chardon, apprit que tout était prêt pour la disparition de Youri Belof. On lui dit aussi que « Bec Fin » n'était plus qu'à dix minutes de la ville, et que Moscou avait répondu *très* favorablement à la demande de protection des Belof.

Tranquillisé, Beffort contourna Chardon, emprunta la Fédérale 62 sur une faible distance et gara « Masque Jaune » sur une petite route secondaire. Là, il éteignit ses feux, tenta par radio d'accrocher « Bec Fin ».

Ses premiers appels tombèrent dans la friture, puis la voix de Mie finit par dominer les parasites, se régla, devint d'une surprenante netteté. La conversation fut brève. Il fut convenu que Mie et Ben Brady rejoindraient Smith dans la *Malibu* après l'escamotage de Belof.

Un instant passa, puis Beffort enregistra le passage du break *Oldsmobile Vista Cruiser* que pilotait le Russe. Quinze secondes plus tard, « Bec Fin » passa à son tour. Beffort s'assura que nul ne suivait, et prit la suite.

À 21 h 40, le break entra dans Chardon. Belof avait parfaitement calculé son coup, laissait aux agents fédéraux le loisir de le situer, d'amener à pied d'œuvre celui qui devait le remplacer.

À 21 h 50, soit dix minutes avant l'appel téléphonique qu'il devait donner, Belof stoppa dans Wilson Avenue, alluma son plafonnier et fit mine de consulter une carte routière. À une centaine de mètres, Mie et Brady évacuaient la Chevrolet et rejoignaient Beffort. Il y avait fort peu de circulation, pratiquement pas de piétons.

— Où est la cabine ? demanda Mie.

Beffort désigna l'autre trottoir.

— Dans ce renfoncement, dit-il. Belof suit exactement vos instructions, mais j'ai bien peur que l'arrivée de son remplaçant ne passe pas inaperçue…

À cet instant, un groupe de noctambules apparut. Il était composé de représentants des deux sexes visiblement en goguette. Tout ce petit monde faisait beaucoup de bruit, s'agitait allègrement…

— Pas mal, commenta Beffort. Nous sommes prévenus, mais ne pouvons les dénombrer. Le groupe passa *derrière* la cabine téléphonique, continua sans marquer le moindre temps d'arrêt. Il comptait un élément de moins ; cependant, cela ne se voyait pas car le « manquant » avait été soigneusement camouflé par ses collègues. Le groupe tourna dans une rue et s'engouffra dans trois voitures qui semblaient être en stationnement depuis longtemps. En réalité, le Central s'était livré à une remarquable improvisation, avait réussi sa mise en scène grâce au *bloc* encadré de rues. Wilson Avenue était le plateau, les trois rues les coulisses…

À 21 h 58, Youri Belof quitta son break, traversa la chaussée et se glissa dans la cabine non vitrée et dont la porte s'ouvrait côté immeubles. L'homme qui occupait déjà la cabine se tassa dans un coin. Il tenait le combiné, était visiblement en communication avec un tiers.

— Le numéro de John ? demanda-t-il simplement.

Belof consulta un carnet, et dit :

— *Bridell 6, tiret, 0600.*

L'inconnu répéta le numéro dans le micro et Belof vit qu'il était de la même taille que lui, qu'il portait les mêmes vêtements, le même feutre… Le visage était différent, mais l'obscurité devrait aisément dissimuler ses traits quand il sortirait de la cabine.

Le G'man raccrocha.

— À vous de jouer, murmura-t-il. John sera discrètement emballé avant l'aube.

Belof ne répondit pas, forma le *6-0600* sur le cadran. Il se sentait terriblement nerveux. En cet instant se jouait sa liberté, la vie de sa femme et de ses enfants. Si M^{me} Atomos s'apercevait de la supercherie, tout était à craindre.

À l'autre bout du fil, la sonnerie ne vibra qu'une fois. Comme convenu, Youri Belof dit :

— Ici, le docteur Spenk.

— Bonsoir, docteur, fit une voix joviale, merci d'avoir téléphoné. Le congrès débutera dans une heure.

— Où cela ? demanda Belof.

— C'est difficile à expliquer avec précision car l'endroit est très isolé. Prenez la route numéro six jusqu'à Andover et tournez ensuite à droite, comme si vous vouliez vous rendre à Williamsfield ; quelqu'un vous attendra dans une Plymouth verte.

— Bien, une Plymouth verte. Ensuite ?

— Vous suivrez cette voiture qui vous conduira à destination… Heu, vos affaires vont bien, docteur ?

John s'informait, demandait d'une manière détournée si Belof n'avait pas été suivi pendant son voyage. Le Russe affirma que tout était okay. John dit :

— Je pense que vous êtes chez vous *dans Wilson Avenue* ?

Belof et le G'man échangèrent un coup d'œil. Ainsi, et bien que les apparences aient été rassurantes, le gang Atomos savait d'où Belof téléphonait !

— C'est cela, confirma le Russe d'une voix étranglée.

— Parfait ! Vous serez là-bas très vite. Je vais prévenir vos collègues de votre arrivée. Bonne route, docteur Spenk.

— Merci…

John raccrocha. Belof en fit autant. Le G'man lui serra le bras et dit :

— Je vais sortir. Attendez un instant avant d'appeler Cincinnati et restez ici tant que mes collègues ne viendront pas vous cueillir. La clef de contact est en place ?

Très ému, incapable d'articuler un mot, Belof fit oui de la tête. Le G'man lui adressa un clin d'œil, quitta la cabine. Il traversa très rapidement la chaussée, grimpa dans le break et démarra.

Smith Beffort le laissa s'éloigner, allait déboîter lorsqu'il vit une grosse Buick surgir d'une rue adjacente et se lancer aux trousses du break. À cette seconde précise, le Central lui demanda par radio comment évoluait la situation.

— La substitution s'est déroulée sans anicroche, répondit-il, mais une Buick suit maintenant le break !

— Vous êtes là, non ? fit l'opérateur avec une belle confiance.

— Je me sentirais plus à Taise si je connaissais le terminus de cette balade, lâcha franchement Beffort.

Dans le même temps, il laissait partir la *Malibu.* La voiture jaillit littéralement sur la chaussée, et Beffort fut obligé de lever le pied. Il se laissait encore surprendre par la puissance et la nervosité de son moteur.

— Dans un instant, assura l'homme du Central, nous récupérerons Youri Belof. Il sait où va le break. En ce moment, il parle à votre agent de Cincinnati.

— Et que devient John ?

— Coincé dans une maison de South Aguila. Nous sommes en mesure de l'arrêter dès à présent.

— Pas de blague ! Ce type doit être en contact avec M^me^ Atomos. Laissez-le en paix tant que nous ne saurons pas où est situé le laboratoire. À ce propos, alertez tout de suite le général Salem. Nous allons avoir besoin de ses B 52 avant peu.

— Bien compris « Masque Jaune ». Position ?

— Nous sortons de la ville par la numéro six, le renseigna Beffort. La Buick colle au break. Qui est le gars qui double Belof ?

— Harry Shermann. Un ancien du service.

— Il a la plus mauvaise place. Dommage que le break n'ait pas la radio.

L'opérateur ricana.

— Shermann porte un émetteur périodique, dit-il non sans ironie, et notre service de détection suit sa progression sur le tableau d'Ashtabula. D'autre part, James Edward Evans a donné des ordres depuis Washington et dix « bananes » fortement armées sont prêtes à décoller de Warren.

Beffort grogna. J.E.E. n'avait pu s'empêcher de fourrer son long nez dans cette affaire ! Cependant, il fallait admettre que son intervention était judicieuse. Dix hélicoptères pouvaient abattre un travail considérable quand sonnerait l'heure de l'attaque.

— Instructions ? s'enquit poliment l'opérateur.

— Neutralisation jusqu'à nouvel ordre, fit Beffort. Je donnerai ma position de cinq en cinq minutes. De votre côté, veillez sur Belof et appelez-moi dès que Cincinnati aura du nouveau au sujet du train. Terminé.

*

En réalité, et bien que personne n'y ait vraiment prêté attention, cette nouvelle bataille contre M^me^ Atomos se déroulait sur trois fronts. En effet, tandis que Beffort se rapprochait du laboratoire, que Akamatsu et Bernitz attendaient le train de marchandises n° 402, Charney menait à San Francisco une action tout aussi importante.

Les uns tentaient d'abattre le gang Atomos en détruisant ses effectifs et son armement, l'autre s'attaquait à sa puissance économique. Il était 22 h 30 lorsque Charney et cinq de ses hommes se présentèrent au 19 Lombard Street et sonnèrent à la porte de M^me^ Seurrey, cette femme à qui Arthur Tragg avait tout récemment versé 10 000 dollars.

Lombard Street est l'une des artères les plus fréquentées de San Francisco et l'immeuble de M^me^ Seurrey était encore très bruyant malgré l'heure relativement tardive.

Le vibreur résonna vainement au milieu de tout ce vacarme, se confondit avec la sirène d'une voiture de police circulant sur l'écran T.V. à tous les étages. Charney attendit que Elliot Ness ait vidé son chargeur, réitéra plus longuement.

Des savates traînèrent sur le parquet, une clef joua dans la serrure, et une vieille femme se montra. Elle était crasseuse, édentée, et ses cheveux faisaient penser à un paquet de bougies.

— Madame Seurrey ? fit Charney sans y croire.

— Non, elle n'habite plus ici. C'est tout ?

Elle observait Charney et ses hommes avec ahurissement, retrouvait sur son palier les personnages modernisés des *Incorruptibles,* et n'en revenait pas.

— Quelle est sa nouvelle adresse ? demanda Charney.

La vieille haussa les épaules.

— J'sais pas, m'sieur. Enfin, pas tout à fait…

Charney plongea sa main dans sa poche, exhiba un billet de 5 dollars, ne se donna même pas la peine de reposer la question.

La vieille dit :

— Elle est à Cincinnati.

Charney fit un effort pour rester calme, garda le billet en main.

— À quoi ressemble-t-elle, cette madame Seurrey ?

— Une femme ressemble à une femme, s'pas ?

Sans la promesse d'un autre billet, elle ne parlerait plus. Charney ajouta 5 dollars, tendit le tout à la vieille qui se fendit d'un sourire.

— Jeune ? proposa Charney.

— Heu ! plutôt *jaune* que vraiment jeune, rigola la vieille qui s'estimait sans doute pleine d'humour, et pas commode ! Si elle était restée plus longtemps, je serais partie ! J'étais plus chez moi, quoi ? Ces Chinois se croient tout permis !

Le sang-froid de Charney faillit disparaître. Cette femme laissait sous-entendre que M^me^ Atomos avait été sa locataire pendant un certain laps de temps ! C'était renversant !

— Comment cette Asiatique est-elle venue chez vous ?

La vieille sourit, lorgna vers la poche de son interlocuteur.

— Non, fit Charney, nous venons de dépasser le stade de la plaisanterie. Répondez !

Son ton n'était plus le même, mais la vieille manquait de psychologie. Elle se rebiffa :

— J'suis chez moi ! J'regarde la télé ! Vous vous amenez et vous m'engueulez ! Non, mais, des fois…

Charney leva un doigt. Deux G'men encadrèrent la femme, la soulevèrent et lui firent descendre l'escalier. Au Central, sous les feux des lampes à iode, elle n'aurait plus du tout envie de raconter des bobards…

*

Elle parla énormément, dit que M^me^ Seurrey lui avait été présentée par un certain Linder, garçon de restaurant à l'hôtel *Palace Tragg* de Frisco.

M^me^ Seurrey se cachait de son mari. Un féroce qui refusait le divorce… À en pleurer !

Charney renvoya la vieille, remonta en voiture avec ses cinq malabars, alla cogner à la porte de Linder. Le type venait juste de s'endormir, éprouva des difficultés pour retrouver le fil.

— Madame Seurrey ? Je ne vois pas…

D'une gifle bien dosée, Charney lui redonna de la mémoire.

— C'est M. Tragg qui m'a demandé d'aider M^me^ Seurrey à se cacher !

Il avait un appartement trop luxueux. Charney lui expédia un aller-retour, l'envoya dans les bras de ses hommes. Pieds nus et en pyjama, Linder était extrêmement vulnérable. On lui écrasa un orteil, on lui martela un peu les côtes et, pour comble de malchance, l'élastique de son pantalon cassa…

— Qu'est-ce qui se passe, Boby ?

Un autre jeune homme montrait sa tête par l'entrebâillement de la porte. Pyjama rose, mules à pompons, bouche étonnamment vermeille. Un petit ménage !

— Va te coucher, Suny ! lâcha Linder avec hargne. Je t'avais dis de ne pas te montrer !

Ecœuré, Charney embarqua les deux névrosés.

Au Central, Linder craqua, révéla qu'il collectait des fonds pour le compte de l'*O.A.A.M.A.,* dit que Arthur Tragg en avait été l'un des dirigeants. Il en disait tant que Charney eut vite conscience qu'il essayait de noyer le poisson.

— Revenons à M^me^ Seurrey. C'était une Japonaise, pas vrai ?

— Oui, chuchota Linder.

— Elle habite Cincinnati ?

Le petit jeune homme commença à trembler. De la tête aux pieds, maladivement. Il était en proie à une grande panique.

— M^me^ Atomos, hé ? glissa Charney.

— Non ! Vous êtes fou ! Je ne…

— Silence ! hurla Charney qui le voyait au bord de la crise nerveuse.

Son éclat terrorisa Linder. Il sautait d'une peur à l'autre, devenait exsangue. Pour lui, c'était la plus longue nuit.

Charney se remit à hurler :

— Tu travailles pour l'*O.A.A.M.A. !* Tu abrites M^me^ Atomos et tu favorises sa fuite en Ohio ! C'est la chambre à gaz, mon petit gars !

Linder pleura. L'un des G'men, celui qui lui avait précisément martelé les côtes, dit :

— Laissez-lui sa chance, chef. S'il parle, peut-être que vous lui accorderez des circonstances atténuantes ? Il n'a fait qu'obéir aux ordres de son patron. C'est pas vrai, Boby, que M. Tragg t'obligeait à faire ça ?

Il était lourdement amical, jouait son morceau sur le ton d'un mauvais acteur de postsynchronisation, mais Linder tomba dans le piège avec une effarante bonne volonté.

— C'est vrai, renifla-t-il, Arthur était autoritaire et menaçait de me jeter dehors si je refusais de collaborer. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Je m'en balance ! cracha Charney, jouant les méchants, je veux savoir où est M^me^ Atomos ! Puis, ne me dis pas que tu ne connais pas les autres patrons de l'*O.A.A.M.A. !*

— Non, je ne sais pas ! Je ne sais pas ! Je n'ai même pas vu M^me^ Atomos, moi ! Elle a été de ma part chez la vieille de Lombard Street, mais c'est Arthur qui servait d'intermédiaire !

Charney s'attendait à cela. M^me^ Atomos aurait été folle de se livrer à ce minable. D'une voix hystérique, Linder continuait de se confesser :

— Au sujet de l'*O.A.A.M.A.,* c'est la même chose ! Arthur m'avait donné une liste de noms et d'adresses. Ma mission consistait à effectuer des encaissements deux fois par semaine…

— Cette liste, tu vas nous la donner !

— Elle est chez moi, dans le tiroir de mon secrétaire. Prenez-la, prenez tout ce que vous voulez, mais ne m'envoyez pas en prison, monsieur le commissaire ! Je vous en supplie ! Tout, mais pas la prison ! J'en mourrais !

Charney le laissa sangloter, retourna chez lui avec son équipe. En dix minutes, ils mirent à jour la fameuse liste, deux flacons de *L.S.D.,* un sachet de cocaïne pure et une liasse de billets. Charney les compta, siffla entre ses dents.

— Soixante mille dollars ! Toujours ça que M^me^ Atomos n'aura pas ! J'ai idée que nous allons récupérer pas mal de fric avant l'aube…

Puis, désignant la liste, il demanda :

— Des tuyaux sur ces gens, Galloway ?

— À première vue, je n'en remets que deux. Gloria Bailey tient une boîte dans le quartier Chinois. Strip-tease, filles à louer, films porno, etc. L'autre s'appelle Alec Maitland. Il dirige également une boîte. Genre très spécial : travestis, marijuana, spectacle hautement érotique au premier où perche un club privé.

Charney opina. Il se sentait sale, avait hâte de quitter ce logement. Une bonbonnière pour jeunes invertis. Draps bleus avec bordure de dentelles, carrelage rose bonbon, des tentures et des rideaux ; toutes choses douces à la peau…

— Venez, les gars, ici on étouffe ! M^{me} Atomos doit faire marcher tout ce monde à la baguette, sous la menace, par les sens, la drogue, l'argent ! Dégoûtant !

— Ouais ! fit Galloway. Mais, à présent, nous savons dans quel milieu il nous faudra enquêter…

Et c'était d'une grande importance.

CHAPITRE XII

À la gare de triage de Cincinnati-Est, Akamatsu et Bernitz attendaient le train de marchandises. La pendule marquait 23 h 05. Peu de mouvements. Parfois, un train de voyageurs passait en grondant, glorieusement, sur la voie centrale, oubliant derrière lui des wagons fantomatiques circulant tout seuls d'aiguillage en aiguillage.

Ateliers de réparations, quais de chargements, changement de locomotive… Un bruit feutré mais continuel. Bernitz n'aimait pas.

— Une trop grande surface à surveiller, dit-il sans bonne humeur. Avec tout ce vacarme, comment repérer un saboteur du gang ?

Lui et Akamatsu se tenaient dans l'ombre, loin des postes d'aiguillages, mais à proximité de la voie 12 où le 402 serait dirigé avant d'être décroché. De nuit, une gare de triage possède une ambiance très particulière. Tout fonctionne *au signal,* et mise à part une équipe chargée des décrochements, les *nuiteux* travaillent depuis les postes sur ordres du dispatching.

Au bout du réseau, une locomotive contacta un wagon, l'expédia d'une poussée vers sa nouvelle affectation. Le wagon franchit une série d'aiguillages, passa devant les deux hommes. Il portait son « jaune » de destination : *Tampa/Floride,* arrivait directement de *Bismark/North Dakota.* Quand il toucherait au but, il aurait pratiquement traversé les U.S.A, d'est en ouest. Rêveur, Akamatsu suivit sa course, le perdit très vite de vue en raison de la pénombre, mais l'entendit heurter les tampons d'un autre wagon. Entre ciel et terre, des feux s'allumaient, s'éteignaient. Les aiguillages grinçaient, tandis que de nouveaux wagons filaient sur le réseau, s'entrecroisant miraculeusement sans jamais se frôler. Un spectacle un peu hallucinant.

— Voilà quelqu'un, souffla Owen.

L'homme passa loin, en levant les jambes pour sauter les rails, et un coup de vent apporta l'odeur du café frais qu'il trimbalait dans un bidon. Vers la

voie n° 2, un autre homme se mit à déambuler. Une lanterne se balançait au bout de sa main et il se penchait souvent sur les aiguillages…

— S'ils commencent tous à se balader, grogna Bernitz dont la mauvaise humeur s'accentuait, nous ne sommes pas sortis de l'auberge !

Il avait raison. Cette gare de triage était un terrain idéal pour un saboteur. Jeter dans le train un détonateur serait un jeu d'enfant… Akamatsu voyait cela comme s'il y était : une explosion, l'incendie du train, et les vapeurs de chlore se répandant aussitôt autour du brasier. Un accident dans ce genre s'était produit le 19 novembre 1967 à Newton/Alabama[4]. Les pompiers avaient été totalement impuissants à circonscrire le sinistre, à cause de la chaleur dégagée, et on avait dû interrompre la circulation routière et ferroviaire, déclarer la région interdite sur un périmètre de plus de 5 km…

— Ici, décida brusquement Akamatsu, nous ne servons à rien. Il faudrait que nous soyons dans le 402 lorsqu'il entrera sur la voie 12. Cinquante wagons de chlore, dix de propane, cinq d'ammoniaque. À mon avis, on visera le propane, mais pas avant que le train soit stoppé.

Bernitz ne comprenait pas.

— Si rien ne peut se produire avant l'arrêt du 402, dit-il avec logique, nous sommes aussi bien ici.

— Détonateur à retardement…

— Oh ! je vois ! fit Bernitz.

Puis, après réflexion, il réfuta :

— Pas d'accord ! Le 402 doit entrer en gare à minuit, mais ce n'est pas une nécessité. Pour une raison ou pour une autre, il peut être retardé, mis sur une voie de garage pendant dix ou soixante minutes. Impossible de régler un détonateur dans ces conditions, n'est-ce pas ? Si j'étais chargé du boulot, j'attendrais que les wagons soient immobilisés et sans surveillance !

— Justement, contra Akamatsu, le chef de réseau a dit que le convoi serait disloqué dans les trente minutes suivant son enregistrement et le gang Atomos ne peut l'ignorer. En outre, nous *surveillons* l'arrivée du 402 ! Si le saboteur veut réussir sa mission, il doit agir vite tout en se méfiant de nous. En restant sur place, nous lui compliquons la tâche. Il faut la lui faciliter afin de mieux le coincer. Car, finalement, c'est cela qui compte ! Venez, Owen, on va prendre le 402 en marche !

Les deux hommes regagnèrent la gare, se rendirent jusqu'au bureau du chef de réseau…

Vingt minutes plus tard, la motrice qui les transportait stoppait au kilomètre 68, au sommet d'une longue côte que le 402 franchirait à faible allure.

— Les dix « propane » sont en bout de train, rappela le machiniste. Ensuite, et en remontant vers la loco, il y a les cinquante « chlore » en citerne bifoudre, puis les cinq « ammoniaque » en wagons couverts à boggies. Le propane est en bidons, sur wagons plats. Attention ! Voilà le 402 !

Mis au courant de ce qui se tramait, il devenait fébrile, avait hâte de reprendre sa route vers Chillicothe. Akamatsu et Bernitz descendirent sur le ballast, le laissèrent filer dans la pente que le 402 grimpait péniblement ; avec une incroyable lenteur. Les deux hommes se dissimulèrent, laissèrent défiler la loco et les cinquante-cinq premiers wagons. Bernitz sauta sur le n° 1 propane, Akamatsu embarqua sur le dernier.

En plat, le 402 reprit de la vitesse. Il était à l'heure, pénétra en triage exactement à minuit, alla s'immobiliser sur la voie 12. La loco décrocha, roula doucement vers l'atelier de révision, et le silence tomba sur les wagons que la nuit enveloppait.

Entre les bidons, pistolet paralysant au poing, Akamatsu et Bernitz étaient prodigieusement attentifs. Ils gardaient les « propane », mais que se passerait-il si l'on s'attaquait directement aux « chlore » ?

Un instant s'écoula dans le silence le plus profond, puis Yosho Akamatsu repéra deux hommes qui progressaient par bonds, suivaient un wagon en marche, obliquaient finalement vers les dix « propane » du 402. Un léger coup de sifflet apprit au Japonais que Bernitz avait également détecté les deux types.

Akamatsu se déplaça d'un mètre, se coula entre les bidons, descendit et glissa sous le wagon. Par l'arrière, les deux hommes arrivaient. Chacun portait un sac postal assez lourdement chargé et… l'uniforme des chemins de fer.

Yosho commença à douter, resta cependant vigilant. Le gang Atomos prenait l'apparence la plus favorable à ses desseins et ses membres se transformeraient en bonnes sœurs si cela était indispensable.

Owen, de son côté, venait insensiblement à la rescousse. Malgré sa taille et son embonpoint, il circulait sous les wagons avec une étonnante souplesse, atteignait l'avant-dernière plate-forme lorsque les deux faux employés commencèrent à vider leurs sacs. Au premier coup d'œil, Akamatsu vit qu'ils avaient assez d'explosifs pour faire sauter deux trains comme le 402.

À cet instant, Owen rejoignit le spécial japonais.

— Shhh, souffla-t-il, on les met K.O. ?

Akamatsu acquiesça d'un signe, se redressa en même temps que Bernitz qui lâcha :

— Alors, les enfants, on joue au petit train ?

Les autres sursautèrent, plongèrent leur main droite dans leur poche, mais il était beaucoup trop tard. Akamatsu et Owen venaient simultanément de presser la détente des pistolets paralysants…

Un instant plus tard, dans le bureau du chef de convoi, les deux hommes du gang étaient identifiés. L'un se nommait Bauer, n'avait qu'un rôle utilitaire dans la nouvelle organisation. Mais l'autre se nommait Keating, l'un des gardes du corps de M^me^ Atomos, et sa présence à Cincinnati prouvait que la sinistre Japonaise n'avait pas quitté la ville.

D'une manière assez chanceuse, et à des milliers de kilomètres de distance, l'équipe Akamatsu-Bernitz d'une part, et Charney d'autre part, obtenaient la même conclusion.

Si la retraite de M^me^ Atomos n'était pas découverte avant l'aube naissante, ce serait bien le diable !

*

Pendant ce temps, le break de Youri Belof (conduit par le G'man Harry Shermann) avait fait pas mal de chemin et se trouvait sur la fameuse route reliant Andover à Williamsfield.

Derrière, la Buick du gang suivait fidèlement sans trop se préoccuper de passer inaperçue. Plus loin, mais toujours en point de mire, venait la *Malibu* de Smith Beffort. Ce dernier se tenait constamment en liaison-radio avec le Central de Chardon, avait ainsi à tout moment une idée très précise de la

situation sur les trois fronts. Il savait par Charney, via Stuton et Chardon, comment M^me^ Atomos recrutait ses nouvelles troupes parmi les êtres les plus corrompus de San Francisco. Depuis moins longtemps, mais de façon tout aussi claire, il connaissait la capture de Keating à la gare de triage.

— Là-bas, annonça l'opérateur de Chardon, l'on pense dur comme fer que M^me^ Atomos se cache en ville ou dans la banlieue.

— Evidemment, grogna Beffort. Seulement, quand on commence à obtenir une certitude, il est déjà trop tard. Le train 402 n'a pas sauté, Keating et son complice ont disparu. Croyez-vous que M^me^ Atomos attendra tranquillement que l'on vienne l'arrêter ? Moi pas !

— Sylver jure que Keating parlera !

— Oui, mais pas avant une heure ! Il faut ce temps pour que l'effet du rayon paralysant se dissipe… Entre-temps, M^me^ Atomos aura modifié toute sa stratégie. Dites à *628. D.V. As.* de faire donner « Dragon Vert », la police locale et les G'men disponibles. Que Stuton garde la liaison avec Charney à Frisco, et que celui-ci pousse ses interrogatoires. Parmi les responsables de l'*O.A.A.M.A.,* quelqu'un doit *forcément* être en relations avec M^me^ Atomos depuis la mort de Arthur Tragg !

— Pourquoi *forcément ?*

— Et l'argent ! explosa Beffort, vous croyez qu'il tombe entre les mains de M^me^ Atomos par l'opération du Saint-Esprit ? Charney *doit* découvrir une adresse, un compte bancaire, ou un compte postal ! Grouillez-vous, Chardon !

Chaque minute joue en faveur de notre ennemie. Terminé !

Il coupa l'émission, resta en écoute.

— Jamais vu une telle dispersion de nos effectifs ! dit-il avec amertume. Si Belof n'avait pas parlé, nous serions en train de nager joyeusement ! Où en sommes-nous, Ben ?

Brady consulta la carte routière qu'il avait déployée sur la banquette arrière, fit un rapide pointage et répondit :

— Théoriquement, nous approchons du point où la Plymouth verte doit prendre le break en charge.

— Configuration du terrain ?

— Collines, vallées, et le *Pymatuning Lake Res.* à moins de trois kilomètres plein ouest…

Beffort et Mie échangèrent un coup d'œil machinal. M^me^ Atomos était une maniaque. Jamais elle n'avait su se résoudre à installer ses refuges loin d'un lac, d'une rivière, d'un fleuve, ou de l'océan ! Il est vrai que la formule avait fait ses preuves, que M^me^ Atomos avait souvent trouvé le salut en s'enfuyant à bord d'un sous-main ou d'un canot rapide.

— Cette fois, commenta Mie, *elle* s'est installée auprès du lac Pymatuning, et à quelques kilomètres du lac Erié !

Beffort ricana.

— Elle est moins sûre d'elle ! Il lui faut doubler ses possibilités d'évasion ! Etonnant qu'elle se soit laissé enfermer dans Cincinnati !

Mie lui dédia un regard oblique.

— Qui peut le jurer, Smith ? Vous allez dire que je me fie encore à mon sixième sens, mais j'ai l'impression que chaque tour de roue nous rapproche de M^me^ Atomos…

Beffort n'eut pas un sourire. Il savait que Mie possédait son radar personnel depuis la mort de son fils. D'ailleurs, immédiatement après le drame de Williamsburg, Mie avait retrouvé la trace de M^me^ Atomos, alors que tous croyaient que la sinistre femme avait été désintégrée dans l'île Atomia, et s'était livrée à une incroyable poursuite. Pratiquement sans indice, sans rien pour la guider, Mie avait littéralement pisté sa mortelle ennemie jusqu'à Billings… Cela tenait du prodige !

— À Cincinnati, continua Mie, je ne l'ai jamais *sentie* et je crois que ce vide provoquait en moi cette extrême lassitude, ce découragement contre lequel je ne pouvais lutter.

Beffort se garda bien de prononcer un mot, et Ben Brady l'imita instinctivement. Mie reprit :

— Youri Belof disait lui – même que M^me^ Atomos avait préalablement enregistré les instructions qu'il a reçues à Cincinnati. Maintenant, je suis persuadée *qu'elle* dirigeait tout de très loin…

— Son coup de téléphone à la scierie Garrani ? objecta Smith Beffort.

Mie haussa les épaules.

— Sa façon de parler à Yosho pouvait laisser croire qu'elle téléphonait d'un endroit voisin, mais si Keating ou Scarett la renseignait au fur et à mesure, elle pouvait aussi bien appeler depuis son laboratoire ! Dans le même ordre d'idée, elle a pu écrire à l'avance les « invitations à la mort » qu'ont reçues Tiger, le juge Strak et Max Powell… Puis, en disposant d'un puissant relais, elle pouvait même suivre par radio le déroulement des opérations, être au courant de tout minute par minute et donner ainsi l'impression qu'elle était sur place !

Mie avait décidément recouvré toute sa vitalité, montrait une grande lucidité. Beffort croyait qu'elle touchait d'assez près la vérité. M^me^ Atomos avait tout fait pour qu'on la croie à Cincinnati ; les rapports de Charney et d'Akamatsu attestaient qu'elle y avait réussi, mais elle s'était certainement contentée de confier à ses exécutants le travail de diversion afin de pouvoir superviser l'achèvement de son laboratoire.

— Ralentissez ! prévint Brady, il me semble que la Plymouth vient de se manifester.

Devant, la Buick et le break venaient effectivement de stopper derrière une autre voiture. Beffort ralentit, laissa passer un camion, se rangea sur le bas-côté en éteignant ses feux.

Jusqu'en cet instant, la filature n'avait pas offert de grosses difficultés car elle s'était effectuée sur des routes fréquentées. La *Malibu* avait joué à cache-cache avec la Buick qui la précédait et Beffort aurait parié que les gens du gang n'y avaient vu que du feu. Désormais, tout se compliquerait si la randonnée se poursuivait hors des chemins battus. Mais, dans cette affaire, c'était le G'man Shermann qui, indubitablement, courait le plus de risques. Sa peau ne vaudrait plus un cent si le gang l'identifiait…

— C'est okay ! lâcha Brady avec soulagement, personne n'est descendu et la Plymouth repart. Shermann doit commencer à se faire vieux, eh ?

Beffort opina, négligea de rallumer ses feux, démarra.

Un kilomètre plus loin, la Plymouth vira sur la gauche et s'engagea dans la forêt. Le break et la Buick suivirent. Beffort accéléra, vira à son tour. C'était une petite route forestière très bien entretenue, mais étroite et sinueuse. – Mie, demanda Beffort, appelez le Central de Chardon.

La jeune femme donna l'indicatif, et la voix de l'opérateur jaillit instantanément du haut-parleur :

— *Bravo Chardon* à l'écoute. Où êtes-vous, « Masque Jaune » ?

Smith s'empara du micro.

— Nous arrivons. Alertez la base de Warren. Les hélicoptères devront matraquer à mon signal radio. Sommes à la cote 95, à trois mille mètres environ du lac Pymatuning. Vu ?

— Vu, « Masque Jaune ». La carte *donne* une forêt de sapins, une forestière numérotée *30.15,* dix hectares de pâturages, une colline à 450 mètres. Plus à l'est, à la cote 125 on trouve la vallée du lac Pymatuning… *Top !* Warren vient d'expédier ses dix bananes, « Masque Jaune » !

— Armement ?

— Roquettes et mitrailleuses de 12,5 mm. Si ça ne suffit pas, je peux vous envoyer un groupe de B 52 dirigé par le général Salem. Il ne lui faut que cinq minutes pour décoller de Franklin. Dans trente secondes, vous serez en direct par Ashtabula avec l'Air Force : indicatif « Oiseau Bleu ». Je reste ?

— Non, coupez, *Bravo Chardon !* Je prends le direct par Ashtabula. Terminé !

La coupure de *Bravo Chardon* vibra dans le poste. Il y eut un infime temps mort, puis une voix sèche lança :

— Ici, *leader* Warren « Oiseau Bleu », pour « Masque Jaune ».

— Bien reçu, fit Beffort.

— Suis sur embranchement Kinsmann, à sept minutes de la cote 95. Demande précisions sur objectif ?

Lassé, Beffort abandonna le langage petit-nègre :

— Je n'en sais rien, mon vieux ! Je vous dirai cela quand j'aurai le nez dessus… Si la visibilité est bonne de là-haut, vous apercevrez une ferme située en terrain découvert, non loin d'une colline. Suivant le cas, la ferme et la colline seront votre objectif. Mais ne bougez pas avant mon signal !

— Bien compris ! Je reste en attente ! Terminé.

Beffort profita d'un nouveau temps mort pour se rapprocher de la Buick dont les feux arrière brillaient entre les arbres. Dans le break, Shermann devait être sur les dents.

Sans radio, il n'avait évidemment aucun renseignement, pouvait croire que ses collègues du F.B.I., avaient perdu la piste.

Beffort leva le pied à cinquante mètres de la Buick et dit :

— Ben, tenez-vous prêt à ouvrir votre portière. Shermann ne va pas se laisser manger tout cru et déclenchera les hostilités dès que la Plymouth stoppera. À ce moment, nous interviendrons durement.

— L'alerte sera donnée du même coup ! fit Brady.

— Possible, dit calmement Beffort, mais la vie de Shermann passe avant tout, Ben… Quand il nous verra foncer sur lui, il aura une réaction défensive puisque nous lui sommes inconnus. À vous de lui faire comprendre nos intentions ! Ma femme et moi serons pris par la radio et la bagarre contre les autres voitures… Attention ! Je vois la ferme !

La forêt se terminait, laissait place à un large quadrilatère de terrain découvert. La ferme se trouvait à peu près au centre du terrain, non loin de la fameuse colline que la nuit dissimulait en partie.

Beffort alluma ses phares, déclencha son avertisseur de route, et écrasa l'accélérateur…

CHAPITRE XIII

M^me^ Atomos se trouvait dans son futur laboratoire. Elle y était venue d'une manière si discrète que nul n'avait encore décelé sa présence.

Naturellement, la pièce qui abritait M^me^ Atomos se situait en sous-sol. Au début des travaux, trois mois auparavant, sous la neige et par un froid très vif, il n'y avait sur place qu'un groupe d'ouvriers italiens. Ils avaient été embauchés par l'*O.A.A.M.A.,* à des conditions défiant toute concurrence, pour creuser la colline et commencer les fondations d'un laboratoire réservé à la *Nasa.* Le chef de chantier, membre du gang et nanti d'instructions précises, avait soigneusement évité de creuser plus profond qu'il ne fallait, si bien que l'ancien refuge de M^me^ Atomos n'avait pas subi le moindre dommage.

Ce refuge datait de la grande période Atomos, comportait encore les appareils fantastiques que le Grand Cerveau animait. Maintenant, tout cela ne servait plus à rien, mais M^me^ Atomos ne désespérait pas. Un jour, bientôt peut-être, elle retrouverait une partie de sa puissance. Elle, et elle seule, possédait la formule du terrifiant rayon désintégrateur. Puis, M^me^ Atomos vivait des instants captivants car, depuis son auto-désintégration, il se passait des choses extraordinaires.

Désintégrée sur l'île Atomia, reconstituée dans le magasin d'antiquités de Savannah, M^me^ Atomos avait ressenti une immense fatigue. Déjà, lors de sa première auto-désintégration dans le commissariat central de Canby, elle avait été la proie d'étranges malaises. Maux de tête, absence de mémoire, langueur, sommeil de plomb…

Revenue à bord de *Atomia,* elle s'était confiée au docteur Minao. Ce dernier lui avait ordonné le repos absolu. Tout ceci était dû à la ménopause, n'avait rien à voir avec les deux précédentes désintégrations. Bien entendu,

M^me^ Atomos s'était imaginé que le médecin lui mentait par charité et que son état devait être grave, sinon désespéré !

Plus tard, après la disparition *d'Atomia,* M^me^ Atomos s'était sentie mieux. À Billings, elle avait totalement recouvré la santé. Ensuite, elle n'avait plus pensé à son corps, preuve que tout allait bien, jusqu'au jour où elle avait eu le loisir de s'attarder devant un miroir.

C'était une chose qui ne lui arrivait pas souvent mais, cette fois, la terrible femme avait éprouvé la plus grande surprise de sa vie car *elle rajeunissait !*

La mutation était rapide, indéniable. Celle que M^me^ Atomos avait en face d'elle paraissait déjà dix ans de moins.

Captivée, M^me^ Atomos avait suivi de semaine en semaine sa propre transformation. Elle avait vu ses rides s'estomper, sa peau se tendre, sa chair redevenir ferme. Intérieurement, c'était encore plus prodigieux, impossible à décrire…

Ce rajeunissement inattendu était forcément Ja conséquence des deux désintégrations. À croire que le code génétique d'un humain subissait mie foudroyante épuration au cours du télétransport !

Régénération des cellules, purification du sang, assouplissement des artères, nettoyage du cœur, du cerveau, des poumons, etc.

Maintenant, c'est-à-dire quatre mois après le début de ce processus, M^me^ Atomos ne se reconnaissait plus ! Sa démarche était vive, ses gestes précis. Elle avait retrouvé son appétit d'antan, une certaine joie de vivre, et certains besoins sexuels qui la troublaient énormément…

En bref, M^me^ Atomos avait gagné vingt ans sur le vieillissement, pensait être redevenue ce qu'elle était à trente ans !

Une femme ordinaire n'aurait songé qu'à sa beauté.

M^me^ Atomos pensait simplement qu'elle vivrait plus longtemps et que cela lui donnerait le loisir d'accomplir sa vengeance contre les Beffort et les Etats-Unis. Car, si son corps avait changé, son état d'esprit et son expérience n'avaient subi aucune modification. Le monstre demeurait et, pour avoir changé d'apparence, n'en serait désormais que plus dangereux.

Dorénavant, qui serait en mesure d'identifier M^me^ Atomos ?

Une criminelle peut se cacher, se déguiser, modifier sa voix, changer de pays, etc. Mais personne n'irait imaginer cette invraisemblable transformation !

Une seule ombre au tableau : sans gants, M^me^ Atomos risquait d'être soupçonnée, sinon reconnue, à cause de son index droit coupé à la hauteur de la première phalange…

Mais, tout bien pensé, ce n'était qu'un détail. Un détail de même importance que les empreintes digitales, par exemple ; ou le son de la voix, la couleur des yeux, la forme des oreilles, la pointure des chaussures, la taille du corps…

Même en rajeunissant, M^me^ Atomos n'échappait pas totalement à son personnage. De surcroît, il fallait absolument que nul ne sache. C'est pourquoi Scarett et Keating n'avaient plus revu leur patronne après la fuite de Billings. C'est pourquoi M^me^ Atomos était occupée à se *vieillir* dans sa pièce secrète du laboratoire au moment que Beffort choisissait pour attaquer à bord de « Masque Jaune ».

Jadis, M^me^ Atomos aurait immédiatement été prévenue. Caméras électroniques et micros ultra-sensibles, radars et atomes domestiqués n'appartenaient plus à sa panoplie. Maintenant, elle ne pouvait plus compter que sur les hommes pour déclencher une ridicule sonnerie en cas d'alerte. Or, la charge de la *Malibu* se produisit si soudainement que tous furent pris de court.

Tous, sauf le G'man Shermann qui réalisa que ses collègues venaient enfin à la rescousse.

Il quitta le break, fila vers la *Malibu.* Dans la Plymouth et dans la Buick, les hommes du gang hésitaient. Ils le prenaient encore pour Youri Belof…

— Par ici ! hurla Brady en ouvrant brutalement sa portière arrière.

Shermann sprinta, plongea littéralement dans la voiture au moment précis où Scarett pressait la détente de sa mitrailleuse. Les traçantes zébrèrent la nuit, et le bruit des détonations éveilla des échos jusqu'au lac Pymatuning. Scarett tirait depuis le grenier de la ferme, déclenchait en même temps le signal d'alarme, s'appliquait derechef à mettre hors course la *Malibu* qui continuait allègrement sa route vers la colline.

Dans cette affaire, l'ennui résidait dans le fait que les ouvriers n'étaient pas au courant de la situation. *L'O.A.A.M.A.* les avait embauchés parce

qu'ils étaient tous en position irrégulière vis-à-vis des services d'immigration U.S., s'assurant ainsi une main-d'œuvre muette qui passerait au Canada une fois les travaux terminés.

Seulement, dans les dortoirs, l'avertisseur de route de la *Malibu* et les rafales de Scarett déchaînèrent la panique. Les quarante hommes ne songèrent qu'à la police, à l'expulsion et, pour certains, à l'extradition, et se ruèrent au rez-de-chaussée, puis vers le garage. Là stationnaient deux camions…

Débordés, Scarett et ses équipiers finirent par perdre la tête. Rien n'est plus contagieux que la panique. Puis, la *Malibu* n'était visiblement que l'avant-garde de forces plus importantes. Puis, M^me^ Atomos ne se manifestait pas.

En trente secondes, Scarett et ses tueurs s'entassaient dans les deux voitures, démarraient vers le bois en abandonnant hommes et matériel. Dans le ciel, ils avaient entendu des ronflements de moteurs…

Sur ordre de Beffort, les dix hélicoptères répondant au code « Oiseau Bleu », *leader* Warren, attaquaient la ferme et concentraient leur tir sur les camions roulant idiotement pleins phares !

Mitrailleuses et roquettes !

On croyait canarder le gang Atomos. On tuait des pauvres types n'ayant que le tort d'être en piste au mauvais moment !

Au flanc de la colline, le groupe Beffort évoluait entre les monticules de terre. Déblais et gravats que l'herbe recouvrirait sous peu mais qui, pour l'instant, menaient directement à la façade brune du laboratoire. Un mur de béton plaqué à la colline, sans fenêtre et sans porte visible. Logiquement, le côté d'un cube enfoncé dans la terre, comme une cheville dans une cloison.

— Où est l'entrée ? s'énerva Beffort.

Mie la découvrit quinze secondes plus tard, alors que les hélicoptères semaient la mort, et le groupe franchit le seuil d'une porte épaisse comme une digue. Béton peint en crème, cheminées d'aération, mais pas un seul meuble.

Les narines de Mie palpitaient.

— Le chauffage et l'électricité fonctionnent, murmura-t-elle. Pour qui, sinon pour M^me^ Atomos ?

Sa voix, bien qu'assourdie, résonnait terriblement dans les salles vides. Beffort conduisit tout son petit monde au dernier palier, que l'on pouvait considérer comme étant le rez-de-chaussée ou le sous-sol, trouva la chaufferie à turbines, les commandes du système d'aération, le groupe électrogène tournant à plein régime…

— Tout cela ne fonctionne pas inutilement, fit Shermann, et il n'y a pourtant personne dans le bâtiment.

Muet, tendu, Beffort actionnait des manettes au petit bonheur la chance. Successivement, il stoppa la chaufferie et l'aération, coupa le courant un instant sans obtenir d'autre résultat. Dans l'obscurité, le silence avait une impressionnante épaisseur, une consistance presque palpable. Dans cette ambiance de nécropole, le cerveau et la vue devenaient vacants. Beffort tendit le cou et demanda :

— Vous voyez *aussi* quelque chose ?

— Une minuscule lueur jaune, répondit Mie.

C'était un voyant microscopique, invisible à la lumière, et situé au beau milieu des commandes de la chaufferie. Mie avança dans le noir, posa l'index sur le voyant pour être certaine de le retrouver, et Beffort rétablit le courant. La clarté électrique inonda le sous-sol et Ben Brady s'exclama :

— Regardez ! Ici, il y a maintenant une ouverture !

Exactement dans l'angle de la salle, derrière les moteurs, il manquait effectivement deux mètres carrés de plancher. Mie, en coupant le faible rayonnement de la lueur jaune, avait probablement déclenché le mécanisme secret. Smith Beffort repéra des échelons qui s'enfonçaient verticalement vers un autre sous-sol, attaqua la descente et parvint très vite à un palier constituant l'amorce d'un souterrain.

Plus de béton, moins de lumière. La galerie sentait l'artisanat, n'était étayée que par des madriers et, plus rarement, à l'aide d'étançons métalliques. Cela donnait une impression d'inachevé assez peu conforme aux parfaites réalisations de l'ex-Organisation Atomos.

— Bizarre, grogna Beffort qui commençait à douter, M^me^ Atomos n'a pas coutume de confier sa vie à une aussi précaire installation…

Pistolet en main, Mie s'engageait déjà dans la galerie. Ils la suivirent, atteignirent un dégagement. La galerie continuait en direction de l'est, mais Mie prit le temps de pousser la porte métallique qu'elle venait de découvrir,

pénétra sans transition dans une sorte de cabine. Lit de camp, installation téléphonique, poste émetteur-récepteur, provisions de bouche, table de maquillage encombrée de flacons, de pots de crème ; et, dans un renfoncement, une armoire démontable contenant une extraordinaire garde-robes.

— L'antre de M^me^ Atomos ? s'enquit Shermann.

Beffort et Mie examinaient les vêtements. La jeune femme dégagea un porte-manteau supportant un ensemble bleu ciel, eut une moue et dit avec incrédulité :

— M^me^ Atomos ne s'est jamais habillée comme cela ! Voyez, Smith, toutes ces robes sont à la mode… J'ai les mêmes !

Perplexe, Beffort tripotait machinalement un corsage effrontément décolleté. À cinquante ans, M^me^ Atomos ne pouvait porter cela sans être ridicule ! Alors ?

Mie poursuivait sa fouille, ouvrait un tiroir, en tirait des bas diaphanes, des dessous affriolants, mettait à jour des escarpins à talons vertigineux.

— Mince ! fit Brady, j'aimerais connaître la pin up qui se fringue comme ça !

Beffort et Mie abandonnèrent. Ils ne comprenaient pas et, même en extrapolant de manière délirante, n'avaient aucune chance d'approcher la vérité. Beffort fit fonctionner l'émetteur, chercha la longueur d'onde de Chardon, donna son indicatif.

— Ici *Bravo,* renvoya aussitôt l'opérateur du Central, où êtes-vous, « Masque Jaune » ?

— J'ai trouvé le laboratoire, annonça Beffort, et je suis actuellement dans un souterrain creusé sous la colline. Il y a ici un refuge parfaitement équipé. M^me^ Atomos a dû l'utiliser récemment car le chauffage, l'aération et le groupe électrogène fonctionnaient à notre arrivée. Vous allez lâcher les chiens, *Bravo Chardon !* Faites boucler la région et envoyez Owen Bernitz et ses gars sur le lac Pymatuning ! Surveillance immédiate des routes et des cours d'eau ! Vols interdits à l'aviation civile et commerciale sur la section nord de l'Ohio et de la Pennsylvanie ! Exécution ! Terminé !

C'était bref, mais *Bravo Chardon* ne demanda aucun complément d'information. Beffort coupa et dit :

— Ben, vous récupérerez la *Malibu* pendant que nous suivrons ce souterrain. Tâchez de contourner la colline et attendez nous dans la vallée…

— C'est vaste, une vallée ! protesta Brady.

— Oui, mais je crois que nous déboucherons sur la cote 125, entre la colline et le lac. M^me^ Atomos prend toujours la fuite en direction de l'eau et elle n'est plus à un âge où l'on modifie ses habitudes. Puis, vous entrerez en contact avec les hélicoptères. Ils surveilleront nos signaux lumineux et vous donneront notre position. Filez, Ben, nous jouons une partie blitz !

Brady sortit, cavala vers l'échelle métallique.

Beffort, Mie et Shermann quittèrent la cabine et continuèrent leur route dans le souterrain. Au bout de quatre cents mètres, le petit groupe arriva à un cul-de-sac. Là, une nouvelle échelle conduisait à un autre palier situé une quinzaine de mètres plus bas. Ils descendirent, se retrouvèrent dans une galerie semblable à la précédente, atteignirent un troisième palier.

C'était comme des marches géantes ou une série d'écluses.

Plutôt que de creuser une galerie accusant une forte pente, expliqua Beffort, l'Organisation Atomos a préféré effacer la dénivellation, procéder par décrochements… Je me demande dans quel but ?

Plus loin, et pour la première fois, ils remarquèrent qu'un bouchon de ciment pouvait hermétiquement obstruer l'une des jonctions verticales. À proximité, il y avait également un tube d'arrivée d'eau. Mais l'installation n'avait pu être terminée et il manquait l'eau et le mécanisme destiné à enfoncer le bouchon de ciment dans son alvéole. Le système consistait visiblement à noyer les galeries séparément, en cas d'attaque, sans pour autant inonder la totalité de l'ouvrage.

C'est diabolique, estima Shermann. Si le bidule marchait, nous serions déjà morts, n'est-ce pas ?

Beffort opina.

Vous pouvez en être sûr, dit-il. Après quoi, M^me^ Atomos aurait vidé la galerie en pompant l'eau et nous serions devenus des serviteurs de l'Organisation. Ce temps est heureusement révolu, mais il faut lutter pour qu'un nouveau laboratoire ne soit construit. Vous avez constaté que M^me^ Atomos ne renonce pas. Telle que je la connais, elle est capable d'entreprendre la construction de plusieurs laboratoires en même temps en différents points des Etats-Unis ! Celui que nous venons de découvrir va

être démantelé, mais qui sait si un autre n'est pas déjà en pleine production ?

Beffort ne pouvait être taxé de pessimisme. La terrible Japonaise avait suffisamment prouvé qu'elle disposait d'importants moyens, même après la destruction d'Atomia.

— Je sens l'air frais, dit Mie.

Elle ne se trompait pas. Cinq minutes plus tard, la petite équipe faisait surface dans la cuisine d'une maison déserte. Par la fenêtre, Beffort vit briller les eaux calmes du lac Pymatuning, repéra le ruban plus sombre d'une étroite route s'étirant le long de la frontière Ohio-Pennsylvanie.

La maison était délabrée, ne comportait qu'un étage, mais possédait une remise où une voiture avait stationné. Tout cela appartenait à la tradition Atomos. Beffort et Mie s'y attendaient presque…

Néanmoins, en un certain sens, la situation prenait un tour imprévu.

— Si *elle* a utilisé une voiture, décréta Beffort, ce n'était pas dans l'intention de gagner le lac. Sans quoi, elle s'y serait rendue à pied. Donc, elle a filé vers l'intérieur, renonçant délibérément à passer en Pennsylvanie ! Voilà qui est bizarrement imprudent…

Sur la route, une grosse voiture arrivait, tous phares allumés et à faible allure. Beffort reconnut la *Malibu,* fit des signaux à l'aide de sa lampe de poche. La voiture stoppa.

— Je vous croyais perdus, fit Ben Brady, voici trente minutes que je sillonne la cote 125 et les hélicoptères ont abandonné faute de carburant.

— Que dit Chardon ? demanda Beffort.

— Le bouclage de la zone chaude est effectif, mais on cherche toujours le dénommé Scarett. La ferme a brûlé, seulement les gars de « Oiseau Bleu » n'ont bousillé que des ouvriers pendant que les tueurs du gang prenaient la tangente !

— À Cincinnati ?

— Keating a dit ce qu'il savait, mais sa confession tiendrait sur un confetti ! Depuis l'affaire de Billings, il n'a jamais revu M^me^ Atomos. Lui et Scarett recevaient les ordres par téléphone ou radio, mais des deux c'est certainement Keating qui jouait les utilités. Puis, Akamatsu a l'impression que les véritables correspondants de M^me^ Atomos sont à Frisco.

— Et là-bas, que dit Charney ?

— Il poursuit ses interrogatoires. Sa dernière dépêche remonte à moins de quinze minutes. Il prétend avoir acquis la certitude que M^me^ Atomos a été remplacée par une femme de sa race, et ayant sensiblement son âge, chez la vieille de Lombard Street. En fait, maintenant, nul ne sait qui est M^me^ Seurrey. En bref, l'enquête de Charney progresse trop lentement. Quand il aura questionné tous les gens figurant sur sa liste, les responsables auront eu le loisir de se mettre hors de portée.

Le tableau n'était pas brillant.

Restait la piste toute fraîche de M^me^ Atomos.

Beffort s'entretint avec *Bravo Chardon.* Une Japonaise dans une voiture, cela ne pouvait passer inaperçu…

CHAPITRE XIV

M^me^ Atomos roula à toute allure jusqu'à Padanaram, une petite ville plantée sur la rive ouest du lac Pymatuning, et stoppa sa Chevrolet 65 sur un emplacement autorisé.

La pendulette du tableau de bord marquait 2 heures du matin. M^me^ Atomos alluma le plafonnier, se regarda dans le miroir collé au pare-soleil. Quand la sonnerie d'alerte avait retenti, elle était en train de se vieillir. Il lui avait fallu modifier brusquement ses projets, reprendre son nouveau visage, et fuir avec une valise légère. Le miroir lui renvoyait l'image d'une séduisante jeune femme brune, aux yeux à peine bridés, aux lèvres gourmandes. Le regard était un peu dur, mais lorsqu'elle souriait cette dureté s'estompait…

À vrai dire, M^me^ Atomos plongeait en plein narcissisme, avait un besoin impérieux de tester son charme. Vingt ans auparavant, lorsqu'elle avait cette apparence, elle n'était préoccupée que par la réalisation des moyens propres à la concrétisation de sa vengeance. Maintenant, et d'une manière involontaire, elle se rendait compte qu'elle avait tout bonnement gâché sa jeunesse.

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait…

Or, le destin permettait à M^me^ Atomos de savoir, de pouvoir. Avant elle, personne n'avait fait cette fantastique expérience, nul n'avait eu la possibilité de recommencer sa vie. C'était une sensation grisante, et M^me^ Atomos subissait les assauts de désirs qu'elle s'efforçait de neutraliser mais qui deviendraient rapidement incontrôlables.

M^me^ Atomos soupira, éteignit le plafonnier, prit sa valise et descendit de la Chevrolet. La voiture appartenait à Miss Icho Fuji, journaliste, actuellement déléguée par les *Tourist Information Centers,* office de Kyoto,

au *Kyoto Tower Bldg. Higashi-Shiokojicho, Shimogyoku.* Téléphone : Kyoto (37) 0480.

Bien entendu, Miss Icho Fuji avait des papiers et une carte de presse portant la photographie et les empreintes de M^me^ Atomos. Nouveau visage, nouvelle identité. Une couverture pratiquement increvable car, si le F.B.I., expédiait une demande de renseignements au sujet de Miss Icho Fuji, l'un des employés de l'office répondrait de la jeune femme.

M^me^ Atomos, alias Icho Fuji, traversa la chaussée et pénétra dans le hall de l'hôtel « Triadelphia ». Deuxième catégorie, bar, restaurant, chambres climatisées, salle de bains, téléphone, 3 dollars 50.

Le réceptionniste leva les yeux, vit une splendide créature s'avancer vers lui, rectifia machinalement la position. M^me^ Atomos lut de l'admiration dans le regard du jeune homme. Cela lui causa un choc. Il faudrait qu'elle s'accoutume à voir les hommes la déshabiller des yeux… En cet instant, elle était un peu gênée par sa poitrine trop provocante, sa robe trop courte, la sensualité que dégageait son corps. Elle s'approcha, sourit et dit :

— Je voudrais une chambre calme et confortable.

Le réceptionniste lui répondit qu'il avait exactement ce qu'elle désirait, lui présenta une fiche, se leva pour mieux plonger dans le décolleté de sa cliente pendant qu'elle remplissait le bulletin de police. M^me^ Atomos faillit rougir en s'apercevant du manège, mais n'en continua pas moins d'inscrire son nouveau nom, son adresse à Kyoto, et la raison de son séjour aux Etats-Unis. Tout ceci sans quitter ses gants et en s'efforçant d'oublier ce regard qui lui brûlait la peau.

Puis, le réceptionniste lui donna une clef portant le numéro 9, lui dit que la chambre se trouvait au deuxième étage, avec vue sur le lac, et la conduisit jusqu'à l'ascenseur dont il tint aimablement la porte. M^me^ Atomos prit place dans la cabine, répondit au bonsoir du jeune homme en adoucissant sa voix encore un peu trop rauque, et appuya sur le bouton.

Dans la chambre, elle ferma la porte à clef, déposa sa valise sur le lit et se colla à la fenêtre. Elle était agitée par des sensations nouvelles, mais n'oubliait pas que Smith Beffort, le F.B.I., et la force « Dragon Vert » étaient à ses trousses.

Un instant s'écoula, puis plusieurs voitures de police passèrent lentement. Patrouilles…

Songeuse, M^me^ Atomos vida sa valise, enleva ses vêtements après avoir tiré les rideaux, resta nue un long moment devant le miroir de l'armoire. Son corps était parfait, pourrait devenir une arme très efficace si elle savait l'utiliser judicieusement. Mais, en attendant, il lui fallait se comporter normalement afin de ne pas éveiller les soupçons.

Elle enfila une nuisette transparente, se coucha et éteignit la lumière…

*

À la même heure, quatre G'men arrêtaient le mystérieux John, auquel Youri Belof avait téléphoné, et le transportaient de South Aguila au Central F.B.I., de Chardon.

L'homme n'ouvrit pas la bouche et on le laissa en paix. On comptait sur la réponse de Washington et sur la présence de Yosho Akamatsu pour lui délier la langue. Washington se manifesta par radio vers trois heures du matin. John se nommait en réalité Douglas Hopper, évadé de Bellaire, condamné à vie pour attaques à main armée et autres peccadilles du même tonneau.

Yosho Akamatsu arriva sur ces entrefaites. Il venait directement de Cincinnati en compagnie de Owen Bernitz et du gros de la force « Dragon Vert », effectuait cette halte à Chardon dans l'unique intention de confesser John.

Au Central, Akamatsu prit connaissance de la fiche de John, alias Douglas Hopper, éplucha les télétypes en provenance de Ashtabula. On n'avait pas encore retrouvé Scarett et son équipe de tueurs, et la trace de M^me^ Atomos se terminait au bord du lac Pymatuning. Sur la carte murale, un trait gras s'étirait de Cleveland à Warren, passait en Pennsylvanie, touchait Greenville et remontait jusqu'à Lake City avant de rejoindre Cleveland en suivant la rive du lac Erié. Des milliers d'hommes concrétisaient ce trait sur le terrain. C'était un mur infranchissable qui se resserrait au fil des heures pendant que d'innombrables patrouilles sillonnaient l'intérieur du quadrilatère.

Cela prendrait peut-être un jour ou deux mois mais, cette fois, il y avait huit chances sur dix pour que M^me^ Atomos n'en réchappe pas.

Akamatsu fit comparaître Douglas Hopper sans grand espoir d'en apprendre plus. Après l'interrogatoire de Keating, il avait compris que M^me^ Atomos ne faisait confiance à personne, et surtout pas aux hommes du gang possédant un dossier au F.B.I.

Hopper avait l'allure et la diction d'un ecclésiastique, était suffisamment intelligent pour savoir de quel côté sa tartine était beurrée, parla dès qu'il sut que l'on connaissait sa véritable identité.

— Après le coup de téléphone de Youri Belof, dit-il, j'ai appelé Scarett afin de lui confirmer que tout allait bien. Mon rôle se bornait à cela pour cette nuit, mais, et c'est là que vous allez regretter de m'avoir arrêté, je devais rester auprès du téléphone *au cas où M^me^ Atomos aurait besoin de moi…*

Akamatsu accusa le coup. Brusquement, il comprenait à quoi devait servir la maison de South Aguila, se demanda pour quelle raison obscure Beffort avait ordonné que l'on arrêtât Hopper.

Interrogé à ce sujet, le responsable du bureau de Chardon répondit qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres, exhiba un message du Q.G. de Ashtabula intimant aux forces de l'ordre d'avoir à neutraliser sur-le-champ toute personne pouvant avoir des attaches avec le gang Atomos. Smith Beffort en était l'auteur et tout semblait en règle. Néanmoins, Akamatsu voulut en avoir le cœur net. Il se rendit au central-radio, appela « Masque Jaune », fut très vite en communication avec Beffort auquel il apprit la nouvelle.

— Bon sang ! explosa Smith, je n'ai jamais parlé de John dans ce message ! J'avais au contraire recommandé qu'il ne soit pas inquiété ! Passez-moi l'opérateur, Yosho !

Un peu rouge, l'opérateur vint au micro.

— Navré, monsieur Beffort, attaqua-t-il d'entrée, mais vous avez dit textuellement que l'on laisse John en paix tant que le laboratoire ne serait pas découvert…

— Je n'ai pas dit cela ! protesta Smith.

Sans un mot, l'opérateur fit tourner la piste du magnétophone-témoin, relança en audition. Très claire, la voix de Beffort se fit entendre : « *Et que devient John ? »* Puis, vint la réponse de l'opérateur : « *Coincé dans une maison de South Aguila. Nous sommes en mesure de l'arrêter dès à présent. »* Et la recommandation de Beffort : « *Pas de blague ! Ce type doit*

être en contact avec M^me^ Atomos. Laissez-le en paix tant que nous ne saurons pas où est situé le laboratoire… »

Après cela, il se produisit un petit silence. Finalement, Beffort dit :

— Okay, *Bravo Chardon,* j'ai fait une erreur…

— Sans conséquence pour le moment, monsieur Beffort, assura l'opérateur, le G'man de garde à South Aguila n'a reçu aucune communication téléphonique. Si nous ramenons Hopper là-bas…

— C.Q.F.D…, garçon ! S'il collabore, bien sûr !

— Il ne demande que cela, intervint Akamatsu. Dites, Smith, j'aimerais assez me mêler à la chasse lorsque Douglas Hopper sera de nouveau à son poste. Où êtes-vous ?

Beffort subissait une sorte de passage à vide. Il avait perdu la trace de M^me^ Atomos, donné des instructions prêtant à confusion en ce qui concernait John. Par réaction, il éprouvait le besoin de reprendre les choses en main, de se montrer véritablement efficient. Il dit :

— C'est d'accord, Yosho. Vous allez vous occuper du secteur « Ashtabula ». Je prends le « Trumbull » et Owen Bernitz se chargera avec ses hommes du « Lake » et du « Geauga ». Sur « Ashtabula » vous aurez naturellement pleins pouvoirs. Partez et nous resterons en liaison par *Bravo Chardon…*

C'était évidemment un hasard, une pure coïncidence, mais Yosho Akamatsu héritait précisément le secteur où se trouvait la petite ville de Padanaram, l'hôtel « Triadelphia » qui abritait une certaine Miss Icho Fuji…

*

Dans la Plymouth et la Buick, Scarett et ses tueurs passaient de très mauvais moments. Depuis leur fuite, ils avaient bénéficié d'une chance insolente, se trouvaient actuellement à 200 kilomètres à l'ouest, non loin de Paines Ville.

Au nord, très proche, le lac Erié ; au sud, Chardon ; plus à l'ouest, c'était Cleveland. Un triangle mortel, grouillant de forces policières, occupé par

l'armée, survolé par des avions d'observation, quadrillé comme en temps de guerre…

En cas de danger, Scarett avait reçu l'ordre de rejoindre Fairport Harbor, d'embarquer sur le yacht *Washtucana,* et de s'y cacher en attendant que l'alerte soit passée. Plus tard, M^me^ Atomos donnerait la marche à suivre par radio. C'était clair, simple, mais Scarett avait la sensation qu'il n'arriverait jamais au *Washtucana.* Entre lui et le yacht, il y avait trop d'obstacles.

Tandis qu'il observait la route depuis un petit bois, l'un des hommes grogna :

— Alors, Scarett, tu te décides ?

Les six autres devenaient également nerveux. Repris, ils retourneraient en prison d'Etat, verraient probablement leur peine s'alourdir. D'autre part, M^me^ Atomos ne s'était pas manifestée depuis longtemps et des bruits commençaient à courir…

L'ex-Organisation Atomos n'était formée que de robots. Le gang Atomos *réfléchissait,* critiquait, ne fonctionnait que par l'argent et la terreur. Au moindre heurt, Scarett savait que toute la bande risquait de se désagréger.

— Okay, répondit-il avec retard, je me décide. Nous allons abandonner les voitures et nous séparer. Par équipe de deux, nous aurons plus de chance… Robson, tu viens avec moi. Vous autres, essayez de vous rapprocher de la côte.

Il n'avait pas révélé le but final de la randonnée et aucun de ses compagnons ne connaissait l'existence du *Washtucana.*

— Quel point de la côte ? demanda l'un des tueurs.

Scarett sourit en fraude. Maintenant, c'était chacun pour soi.

— Willowick, dit-il, au buffet de la gare. Vous vous installerez à des tables séparées. Les premiers arrivés attendront les autres.

Il déplia une carte routière, posa le doigt sur Willowick.

— Plus que vingt-huit kilomètres et nous serons en sécurité. Là-bas, tout est prêt pour nous recevoir… N'oubliez pas : rendez-vous au buffet de la gare !

Scarett savait qu'il les sacrifiait. Pourtant, il ne pouvait logiquement agir autrement, et surtout pas leur parler de Fairport Harbor ni du yacht. L'un ou plusieurs d'entre eux pouvaient être arrêtés. À l'interrogatoire, et n'ayant

plus rien à perdre ni à espérer, sauf, peut-être, une mesure de clémence pour « bonne volonté », n'importe lequel se mettrait à table.

— Il est cinq heures du matin, dit encore Scarett en consultant sa montre. Dans quelques minutes, il fera jour et nous serons vraiment en danger. Dispersons-nous, Robson et moi partirons par la route jusqu'à Paines Ville. Choisissez vos itinéraires.

Volontairement, il donnait l'impression d'avoir pris la plus mauvaise direction en effectuant ce crochet par Paines Ville. En réalité, et puisque son but final était Fairport Harbor, ce chemin était le plus court pour rallier le yacht *Washtucana.*

Les six autres se groupèrent, palabrèrent un instant pour se départager par équipes de deux, et s'éloignèrent finalement vers l'intérieur du bois. Ils allaient en droite ligne vers Willowick.

Scarett les regarda se fondre dans la pénombre, se tourna et dit :

— Allons-y, Rob, chacun d'un côté de la route. Si une voiture s'amène, nous plongerons dans le fossé.

Robson traversa la chaussée que l'aube naissante baignait d'une lueur diffuse, et les deux hommes se mirent en marche.

À 5 h 30, et sans avoir connu d'alerte sérieuse, ils pénétraient dans Paines Ville. L'agglomération était occupée par la troupe et la police, mais bon nombre d'habitants se rendaient comme de coutume à leur travail. Cela créait une certaine animation que les deux tueurs mirent à profit. Ils gagnèrent le centre-ville, firent halte dans une cafétéria bondée de consommateurs. Là, ils apprirent que la police effectuait des vérifications d'identité au nord de Paines Ville, que la route menant au lac Erié était surveillée de très près…

— Une chance que nous allions vers l'ouest, souffla Robson.

— Non, fit Scarett d'un ton froid, nous allons à Fairport Harbor.

Robson le dévisagea, paupières à demi fermées.

— Les autres ?

— À huit, nous nous serions fait épingler…

Robson comprenait vite et n'était pas particulièrement sentimental. Il ne posa pas de question, tâta simplement la crosse de son automatique. Scarett secoua la tête.

— Pas de bagarre, Rob, sans quoi nous sommes cuits. Les policiers vont retrouver les voitures d'un instant à l'autre, maintenant qu'il fait jour. J'espère qu'ils suivront la piste toute fraîche que nos « amis » ont laissée dans la terre meuble du sous-bois. Nous allons jouer notre partie en douceur, sans arme, mais avec un casse-croûte et des fringues d'ouvriers…

— Facile à dire !

— Ecoute donc ce que l'on dit autour de toi, conseilla Scarett. Ici, nous sommes à un départ de car. Tous ces types attendent les véhicules de l'usine Headlands. Départ dans dix minutes. D'ici là, nous avons le temps d'assommer deux gars et de leur piquer les cartes de transport, les laissez-passer de l'usine et d'échanger nos costumes contre leurs salopettes… Dans les toilettes, cela doit être relativement facile. Viens.

Robson le suivit à travers la foule des ouvriers qui encombraient la cafétéria.

À 6 heures du matin, les dix cars de l'usine Headlands stoppèrent devant la cafétéria et chargèrent les quatre cent cinquante ouvriers qui stationnaient sur la place.

Désarmés, déguisés en prolétaires, Scarett et Robson se joignirent au dernier groupe et prirent place dans le dixième car, après avoir présenté leur carte de transport. Ils étaient moins tranquilles qu'il n'y paraissait, savaient qu'un rien pouvait faire échouer leur tentative. En premier lieu, il était évident que l'on découvrirait assez vite leurs victimes enfermées dans l'un des trois w.c. des toilettes. Ensuite, il y avait ce satané contrôle d'identité à la sortie de Paines Ville…

— Où est située l'usine par rapport à Fairport Harbor ? demanda Robson à voix basse.

— Je n'en sais rien, répondit Scarett. Espérons que le nom de l'usine a quelque chose de commun avec *Headlands Beach.* Si c'est le cas, nous ne serions qu'à deux kilomètres de Fairport Harbor…

Robson eut un sourire en coin, croisa les doigts afin de conjurer le mauvais sort. Cinq minutes plus tard, le convoi s'immobilisait pour satisfaire au contrôle de police. Face à 450 hommes, cela ne pouvait être qu'une simple formalité. L'on se contenta de demander aux conducteurs si leurs passagers avaient présenté leur carte de transport et on laissa les véhicules poursuivre leur route.

Après vingt minutes de reptation sur une départementale sinueuse, le convoi pénétra dans l'enceinte de l'usine. Les ouvriers se dispersèrent tandis que les cars roulaient vers le parking. Scarett et Robson longèrent les ateliers, atteignirent sans incident l'extrémité nord du dépôt des pièces usinées, sortirent de l'usine sans aucune difficulté en sautant dans un camion se dirigeant vers l'embarcadère.

À sept heures, les deux hommes montaient à bord du *Washtucana* que gardait un équipage réduit, et s'allongeaient sur les couchettes d'une cabine tribord. M^me^ Atomos n'avait expédié aucun message à leur intention et le yacht resterait à quai tant que cet ordre n'arriverait pas.

Scarett s'endormit instantanément. Il était désormais sans inquiétude car le *Washtucana* représentait visiblement l'ultime refuge de M^me^ Atomos, et que, parfaitement en règle, ce bateau ne pouvait être suspecté par les forces de l'ordre.

CHAPITRE XV

À huit heures du matin, Smith Beffort reçut un message de Ashtabula lui apprenant que six hommes du gang Atomos venaient d'être tués après une dure bagarre. Cela s'était passé une heure auparavant au buffet de la gare de Willowick. Les G'men étaient arrivés à Willowick après avoir découvert la Buick et la Plymouth abandonnées dans un bois non loin de Paines Ville.

Le message ajoutait que Scarett ne se trouvait pas au nombre des victimes, mais qu'une nouvelle piste s'offrait depuis une cafétéria de Paines Ville. De toute façon, le bureau des recherches pour le secteur de « Lake » assurait que nul n'avait franchi les limites de la zone interdite, sauf pour y pénétrer, et que Scarett et son acolyte tomberaient tôt ou tard aux mains de la police.

Ceci n'était pas une affirmation gratuite car le *Washtucana* était effectivement amarré à l'intérieur du fameux quadrilatère, loin de la limite des eaux territoriales américaines, mais les autorités ignoraient évidemment ce détail.

En ce qui concernait directement M^me^ Atomos, il n'y avait absolument aucun renseignement. La terrible femme paraissait s'être volatilisée. Ceci dans une région où il était précisément très difficile de passer inaperçu… On avait contrôlé les routes, les trains, les aéroports, recherché vainement les véhicules abandonnés. Maintenant, on en était à l'inspection systématique des livres d'hôtels, pensions de famille, etc., où une femme de type asiatique aurait pu prendre une chambre au cours de la nuit écoulée.

Dans le cadre de cette opération ennuyeuse, Yosho Akamatsu et une foule de policiers passaient au crible la région du lac Pymatuning. Par la presse et la radio, le central de Ashtabula avait fait savoir à la population que M^me^ Atomos *pouvait* circuler ou se cacher dans leur ville, et qu'il fallait

instantanément prévenir le poste de police le plus proche si une femme répondant à son signalement – même très approximativement – était repérée en un lieu quelconque.

Suivait naturellement la « carte d'identité » de M^me^ Atomos.

À la rubrique *signes particuliers,* on spécifiait que la sinistre Japonaise avait l'index de la main droite coupé à la hauteur de la première phalange. En première page de tous les quotidiens figuraient les empreintes et la photographie de Kanoto Yoshimuta, alias M^me^ Atomos, que Akamatsu s'était depuis longtemps procurées au Japon. Cela causait une forte impression sur les Américains, mais Akamatsu, Beffort et Mie savaient que nul n'aurait pu jurer que ces empreintes étaient réellement celles de M^me^ Atomos !

En effet, quelques mois auparavant, dans le commissariat de Canby, on avait photographié M^me^ Atomos avant son auto-désintégration, mais on n'avait pas eu le temps de relever ses empreintes digitales ! Puis, pour être francs, Beffort et Akamatsu devaient bien reconnaître qu'ils n'avaient jamais eu la certitude que M^me^ Atomos se nommait réellement Kanoto Yoshimuta…

En fait, seuls la photographie et l'index droit appartenaient aux archives. Le reste n'était que suppositions, preuves non confirmées…

À neuf heures, Akamatsu arriva à Padanaram afin d'interroger une Japonaise logeant à l'hôtel « Triadelphia ». C'était une jeune journaliste nommée Icho Fuji, travaillant pour le compte des *Tourist Information Centers* de Kyoto. Akamatsu entra dans l'hôtel sans beaucoup d'enthousiasme. Il venait là par acquit de conscience, certain d'avance que cette femme ne pouvait être M^me^ Atomos. Puis, Akamatsu était fatigué. Il était sur ses jambes depuis plus de vingt-quatre heures, aurait avec plaisir loué une chambre pour s'y reposer si la situation le lui avait permis.

À la réception, il apprit que Miss Icho Fuji n'était pas encore descendue, que cela n'avait rien d'étonnant car elle ne s'était couchée que vers 2 h 30. Akamatsu eut un petit sursaut. L'arrivée de la journaliste au « Triadelphia » coïncidait avec la disparition de M^me^ Atomos à une heure près.

— Comment est-elle, cette Miss Icho Fuji ? demanda-t-il.

Les mains du réceptionniste dessinèrent dans l'air des courbes très suggestives.

— Comme ça !

Akamatsu se fendit d'un sourire, eut un regard pour la photographie de M^me^ Atomos que reproduisait un journal grand ouvert sur le comptoir. Le réceptionniste haussa les épaules.

— Aucune chance, dit-il.

— Donnez-moi sa fiche.

Il vit que Miss Icho Fuji avait trente ans, qu'elle était aux Etats-Unis depuis peu, que son domicile habituel se trouvait à Kyoto. Comme le disait si justement le réceptionniste, cette jeune personne ne pouvait être M^me^ Atomos, mais Akamatsu devait quand même l'interroger. Une règle immuable décrétée par Smith Beffort et J.E.E. dans l'espoir de contrecarrer les ruses diaboliques de leur ennemie.

— Sonnez dans sa chambre, dit-il, et prévenez-la qu'un agent du F.B.I., désire lui parler.

Le jeune homme actionna la sonnerie du téléphone, attendit, réitéra. Il se produisit un déclic et Akamatsu entendit une voix nasillarde. Le réceptionniste dit :

— Navré de vous réveiller, Miss, mais il y a ici un G'man qui veut vous parler… Bien, je vais le lui dire.

Il raccrocha, fit face à Akamatsu et dit :

— Vous pouvez monter. Chambre neuf, au deuxième étage.

Il considérait visiblement que ce G'man avait une sacrée chance, et son ton exprimait inconsciemment l'envie, mêlée d'un soupçon de jalousie naissante. Akamatsu commençait à être intrigué. Pour provoquer un tel effet sur le réceptionniste, Miss Icho Fuji devait vraiment sortir de l'ordinaire.

L'ascenseur le transporta au deuxième étage, fut aussitôt utilisé par un client à la stature ce lutteur. Il avait les oreilles décollées, le front étroit, les cheveux coupés en brosse, les yeux petits et ronds. En lui cédant la place, Akamatsu eut la sensation d'avoir déjà vu cet homme, essaya vainement de se souvenir en quelles circonstances il avait pu le rencontrer, renonça en arrivant devant la porte numéro 9.

Son coup de sonnette vibra longuement dans le silence qui pesait étrangement sur le « Triadelphia », et une voix chantante l'invita à entrer. Akamatsu tourna la poignée, franchit le seuil, referma derrière lui. Il venait

de pénétrer dans un petit vestibule, apercevait le pied d'un lit par l'entrebâillement d'une porte de séparation.

— Entrez, je vous prie…

Akamatsu fit pivoter le battant, se retrouva d'un coup dans l'intimité de Miss Icho Fuji. Elle était encore couchée, n'avait même pas pris la peine de tirer les rideaux. La chambre baignait dans la pénombre, était inondée du parfum de la jeune femme. Sur un siège, il y avait une robe, des dessous féminins, et un kimono typiquement japonais.

Miss Icho Fuji tendit le bras et un éclairage indirect communiqua à la pièce sa clarté laiteuse.

— Excusez-moi de vous recevoir ainsi, mais vous auriez attendu trop longtemps si je m'étais levée…

Elle avait exactement ce genre de beauté qui accroche les hommes, savait parfaitement jouer de la pudeur provocante qui convenait à son physique. Akamatsu, fatigué par de longues heures de veille, était en état de moindre résistance. Puis, Miss Icho Fuji se dressait sur un coude, oubliait de retenir le drap qui dérapait sur son épaule, et s'exclamait :

— Mais, vous êtes un compatriote !

Elle avait lâché sa phrase en japonais et le drap découvrait son orgueilleuse poitrine à peine voilée par la nuisette transparente. Akamatsu sentit une bouffée de chaleur lui monter à la tête, se présenta avec une inutile raideur :

— Yosho Akamatsu, agent spécial de la *Tokkoka*[5], représentant le Japon dans la lutte contre M^me^ Atomos, actuellement mandaté par le F.B.I.

C'était pompeux. Miss Icho Fuji remonta le drap, émit un rire moqueur, et dit :

— *Monsieur* Akamatsu en chair et en os ! Je ne pensais pas avoir l'honneur de recevoir dans ma chambre une telle personnalité dès mon réveil ! Savez-vous qu'on ne parle que de vous à Kyoto ? Vous ne voulez pas vous asseoir ? Là, sur le bord du lit…

Akamatsu s'assit. Il était à la fois charmé et déconcerté.

D'un geste vif, Miss Icho Fuji attrapa un paquet de Lucky et une boîte d'allumettes portant la publicité du *Chinzan-So* en lettres rouges.

— Vous fumez ?

Akamatsu accepta, gratta une allumette, l'approcha de la cigarette que la jeune femme tendait. La lueur dansante éclaira fugacement le visage ovale, les yeux noirs, révéla du même coup que la main droite de Miss Icho Fuji avait un index tranché à la hauteur de la première phalange.

M^me^ Atomos nota le sursaut de Akamatsu.

Elle prenait le risque au premier round, non sans avoir pris ses précautions. L'un de ses gorilles (l'homme que Akamatsu avait croisé) écoutait à la porte ; et, sous le drap, sa main gauche étreignait la crosse d'un lourd automatique. Comme elle ne pouvait en même temps tenir l'arme, la cigarette et le drap, ce dernier glissa une nouvelle fois sur sa poitrine étonnante. L'œil de Akamatsu se détourna de l'index, plongea dans le décolleté à l'instant où l'allumette s'éteignait. Miss Icho Fuji murmura comiquement :

— Ne cherchez pas plus loin, inspecteur, je suis M^me^ Atomos.

Akamatsu sourit.

— Votre index ?

— Un accident de voiture lorsque j'étais bébé… À part cela, ne trouvez-vous pas que je lui ressemble ?

— En plus jeune, reconnut Akamatsu. Pourquoi êtes-vous aux U.S.A. ?

M^me^ Atomos entendit la grille de l'ascenseur se refermer, sut que son gorille avait compris qu'elle ne courait plus le moindre danger. Elle enfonça l'automatique entre matelas et sommier, se laissa aller contre l'oreiller, remonta le drap sans trop cacher sa gorge.

— Reportage sur M^me^ Atomos, dit-elle doucement.

Akamatsu haussa un sourcil.

— Pour les *Tourist Information Centers ?*

— Non, je travaille en même temps pour trois hebdos…

Elle chuchotait presque, arrondissait la bouche pour expédier vers le plafond la fumée de sa cigarette, s'amollissait de plus en plus contre son oreiller. L'ambiance devenait réellement *très* intime. Akamatsu parlait dans *sa* langue à une jeune et jolie fille de *sa* race qui s'occupait *aussi* de M^me^ Atomos, oubliait insensiblement le but de sa présence à Padanaram. Puis, des milliers d'hommes cherchaient M^me^ Atomos. Ce n'est pas sa défection passagère qui changerait grand-chose à l'affaire…

— J'étais à New York quand la radio a annoncé que *vous* recherchiez M^me^ Atomos dans le Nord-Ohio. J'ai roulé presque toute la nuit avant d'arriver ici… Sincèrement, je ne pensais pas pouvoir franchir les barrages, mais on m'a laissé passer sans difficulté. Dites, vous avez déjeuné ?

— Non, j'ai également roulé toute la nuit.

La main douce de Miss Icho Fuji se posa sur la sienne.

— Vous pourriez décrocher ce téléphone et commander deux petits déjeuners complets ? Je me sens un peu seule depuis que je suis aux Etats-Unis…

L'aventure s'offrait et Akamatsu n'en avait pas eue depuis des années. Il pensa à la tête du réceptionniste en actionnant le bouton d'appel, puis, d'une façon plus abstraite, à la tête de Smith Beffort lorsqu'il lui raconterait…

— La réception écoute ? fit une voix.

— Veuillez monter deux petits déjeuners complets chez Miss Fuji, demanda très dignement Akamatsu.

Un silence épais suivit, et la voix stupéfaite du jeune réceptionniste s'enquit :

— Thé ou café ?

— Thé, décréta Akamatsu après un signe de Miss Icho Fuji.

Puis, il raccrocha, revint s'asseoir sur le bord du lit, mais un peu plus près de son occupante, reprit la main qu'elle lui abandonnait.

— Etes-vous pour plusieurs jours à Padanaram ?

— Cela dépendra…

— De M^me^ Atomos ?

Miss Icho Fuji ne put retenir un certain sourire. C'était pour elle une situation invraisemblable ! L'un de ses plus grands ennemis lui faisait la cour et, bien que le haïssant, elle ne trouvait pas cela désagréable. Au contraire, elle espérait de tout son être que cette rencontre se prolongerait. Devenir la maîtresse de Yosho Akamatsu serait peut-être sa plus grande victoire, l'introduirait dans le clan Beffort, lui procurerait les joies purement sensuelles dont son corps rajeuni avait tellement besoin.

Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ? Pour peu que Akamatsu tombe amoureux d'elle…

M^me^ Atomos eut un frisson en pensant aux perspectives fantastiques que cette dernière supposition laissait entrevoir. Akamatsu était célibataire, libre comme l'air…

— Cela dépendra de M^me^ Atomos ? répéta Yosho.

— En partie…

Elle se redressa et ses seins tendirent le léger tissu. Elle attaquait son numéro de charme, offrait ses lèvres, paupières mi-closes. Akamatsu l'enlaça, se pencha et… l'on toqua discrètement à la porte.

— Les petits déjeuners, souffla Miss Fuji d'une voix frémissante.

Akamatsu se leva, alla ouvrir, se chargea du plateau et referma à double tour. Après quoi, il déposa le plateau sur le guéridon, ôta son veston et revint vers le lit où M^me^ Atomos attendait…

*

À 16 heures, ce même jour, le Q.G. de Ashtabula, suivant en cela les ordres de Smith Beffort, expédia une série de messages-radio intimant aux responsables de la police, de l'armée et de l'aviation d'avoir à regagner leur base ou leur cantonnement.

On ne pouvait bloquer plus longtemps toute une région. Washington tempêtait déjà, et le Président avait reçu une incroyable quantité de délégations protestataires. Le blocus était mauvais aussi bien sur le plan économique que touristique…

J.E.E. avait fait pression sur Beffort et ce dernier avait dû céder la mort dans l'âme.

— Vous comprenez, Smith, avait dit J.E.E., M^me^ Atomos ne représente plus une grave menace pour le pays. Impossible de paralyser l'Ohio et la Pennsylvanie pour une simple criminelle !

La réaction était humaine.

L'armée et l'aviation vidèrent les lieux, mais le F.B.I., et la force « Dragon Vert » demeurèrent. Bien entendu, la police, bien que limitant ses actions, collaborait à la chasse et tout cela représentait encore beaucoup de monde.

À 19 heures, personne n'avait retrouvé la trace de M^me^ Atomos, ni celle de Scarett. À San Francisco, Charney piétinait, ne savait toujours pas à qui profitait l'argent des « cotisations » ni par quel cheminement il parvenait à son destinataire. En vérité, il se heurtait à un mur de silence ou d'ignorance, comprenait eue l'*O.A.A.M.A.* était admirablement bien organisée.

Modèle réseau d'espionnage, avec ses compartiments parfaitement étanches. Arthur Tragg avait été le chef d'un de ces compartiments, mais sa mort retirait à Charney toute possibilité de remonter la filière car il n'avait affaire qu'à des lampistes…

Pour obtenir un résultat, plusieurs semaines ne seraient pas de trop !

À Chardon, Smith Beffort et sa femme tournaient en rond dans la salle-radio du Central F.B.I., où l'agitation avait fait place à un calme décourageant.

Assis auprès d'une fenêtre, James Edward Evans mâchonnait un cigare en voie d'extinction. Il avait débarqué à Chardon en début d'après-midi. Déplacement officiel : s'assurer que les ordres de la Maison-Blanche étaient suivis à la lettre…

Officieusement, J.E.E. était venu assister à la capture de M^me^ Atomos. Beffort lui dit :

— Ce ne sera pas encore pour cette fois, Evans. Depuis cette dernière nuit, nos hommes ont visité tous les hôtels, toutes les pensions de famille et tous les endroits où M^me^ Atomos aurait pu trouver refuge. En outre, elle n'a pas téléphoné à la maison de South Aguila que nous considérions comme son principal point de chute. J'attends des nouvelles de Bernitz et de Akamatsu, mais sans grand espoir…

— Le laboratoire ?

— Détruit, fit laconiquement Beffort.

— Et la machine que contenait le break ?

— Les spécialistes l'étudient mais, à première vue, aucun d'eux n'a pu dire de quoi il s'agissait.

Trente minutes plus tard, Owen Bernitz fit savoir que la piste de Scarett et de son compagnon s'arrêtait dans l'enceinte de l'usine Headlands et que « Dragon Vert » tournait vainement dans le secteur de « Lake » depuis le matin…

À 20 heures, Yosho Akamatsu appela à son tour depuis Padanaram. Il était au poste de police, était en possession des rapports négatifs des équipes de recherches du secteur « Ashtabula ». Beffort émit un grognement et dit :

— Nous sommes battus, Yosho. M^me^ ATOMOS nous a une fois de plus filé entre les doigts. Vous pouvez rentrer.

— Avez-vous besoin de moi ?

— Pas dans l'immédiat, avoua Beffort.

— Alors, je vais prendre quelques jours de vacances.

C'était si inattendu que Beffort en resta sans voix. Avec une certaine gêne, Akamatsu ajouta :

— Confidentiellement, Smith, puis-je vous dire que j'ai rencontré une compatriote ?

— Oh ! je vois ! lâcha Beffort assez estomaqué.

— Vous allez dire que ce n'est guère le moment, mais…

— Vous êtes libre, mon vieux ! Prenez tout le temps qu'il vous faut. Sérieux ?

— Heu… Au revoir, Smith.

Beffort entendit un déclic, raccrocha lentement. Pour la première fois, Akamatsu l'épatait.

À Padanaram, le spécial japonais quitta aussitôt le poste de police et grimpa dans sa voiture. Il retournait à l'hôtel où Miss Icho Fuji l'attendait. Avant que Beffort n'en parle, il ne s'était pas posé la question mais, en y réfléchissant, il croyait effectivement que l'aventure prenait un tour *sérieux*…

Au « Triadelphia », M^me^ Atomos triomphait et si Akamatsu avait pu entendre son ricanement il en aurait eu des frissons.

FIN

---

[1] Voir : *La ténébreuse M^me^ Atomos,* même auteur, même collection.

[2] O.A.A.M.A. : *Organisation Américaine des Amis de Madame Atomos.*

[3] *Voir* Le Retour de M^{me} Atomos, *même auteur, même collection.*

[4] *Authentique. Les 2.500 habitants de Newton ont été évacués sur Ozark et Dotham tant on redoutait les vapeurs de chlore.*

[5] *Police spéciale supérieure nippone.*